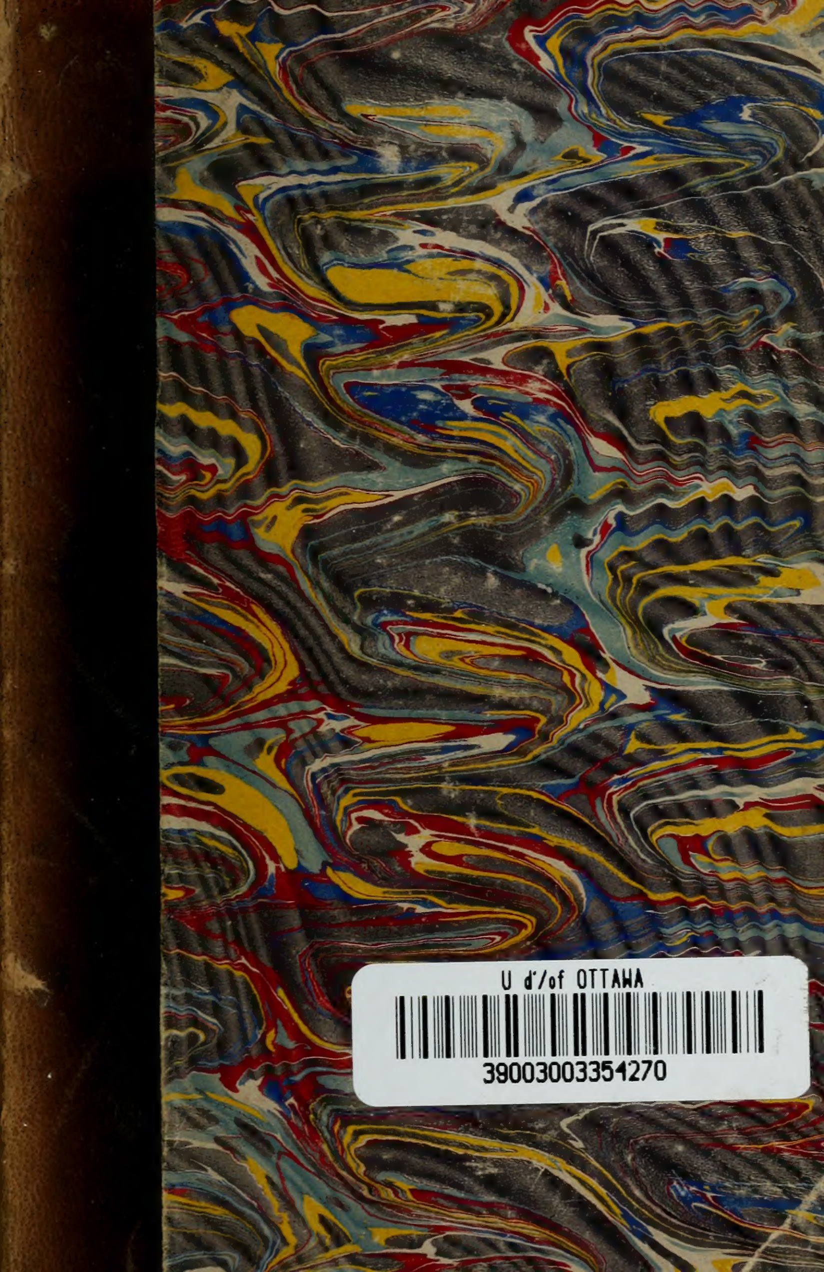
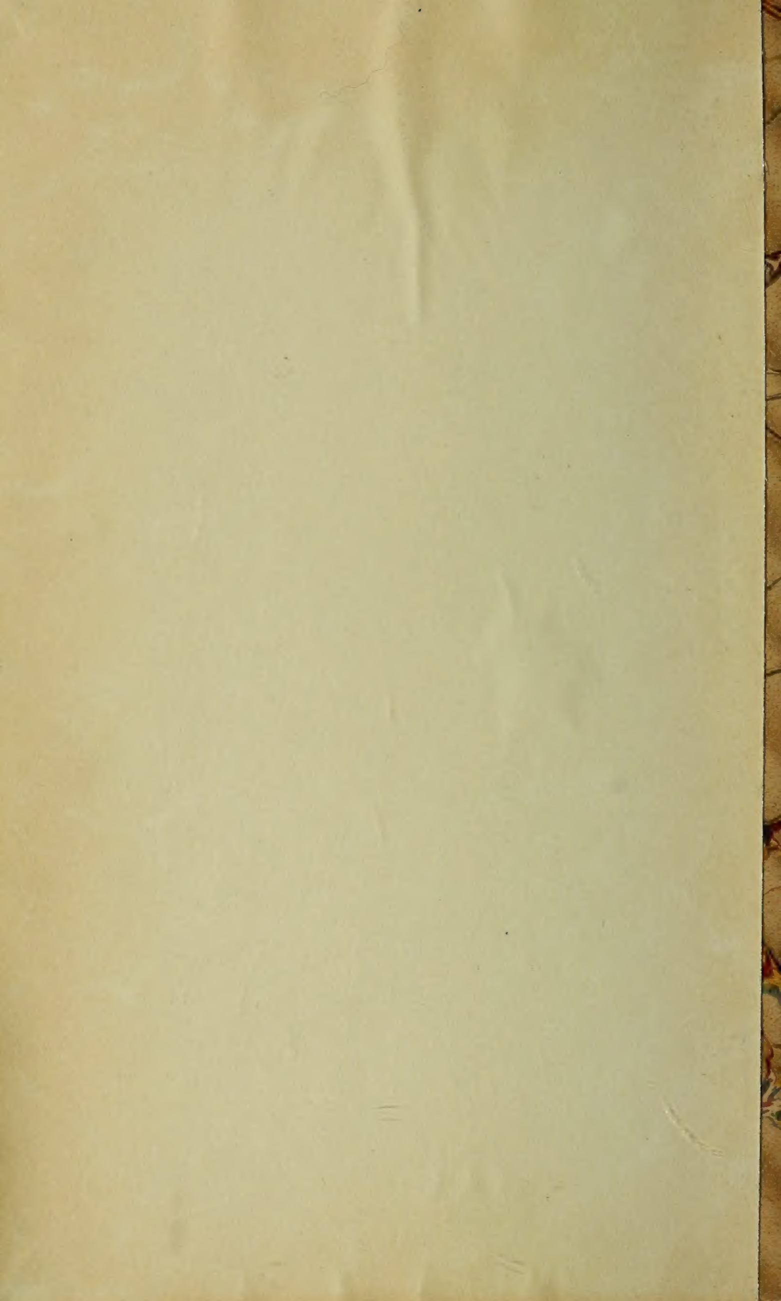

U d'/of OTTAWA
39003003354270







A. GILBERT DE VOISINS

—

La Petite Angoisse

— *ROMAN* —



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCM

à Georges Casella
pour le remercier très
vivement de m'avoir
dit que j'écrivais comme
un pied.

Albert Flament

LA PETITE ANGOISSE

DU MÊME AUTEUR

JOLIE PERSONNE, roman *(en préparation)*.

A. GILBERT DE VOISINS

La Petite Angoisse

— *ROMAN* —



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCM



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 5.

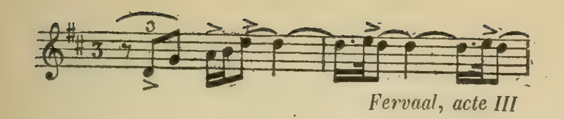
JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A FRANÇOIS DE CUREL

EN TÉMOIGNAGE

DE PROFONDE ADMIRATION



Fervaal, acte III

I

NOCTURNE

Dans la nuit bleue, Jean de Villaines marche vite ; il a froid ; le vent lui tombe entre les jambes par secousses brusques, l'entrave, s'amuse à le vouloir tête nue et gonfle sa pèlerine retenue avec peine aux coins saisis. Villaines paraît suivi d'un gros ballon et cela est fort ridicule. Sur les flots le mistral se joue, fouette la mer, la plisse, la soulève, bat les roches de toute sa fureur et fait jaillir des gerbes d'écume renversées aussitôt.

Villaines croise un pêcheur :

« Mauvais temps, Monsieur, mauvais temps ! Ah ! Bonne Mère ! j'en tire peine ! demain, la pêche sera impossible ; eh ! que voulez-vous ! »

L'homme lève les bras, hausse les épaules et part vers Marseille. Sa chanson catalane persiste quelques instants, puis se fond aux sifflets de la bise.

La Corniche reste vide, des paquets d'eau giclent sur les pierres, le ciel est serein, les étoiles clignent, une lune colossale et prétentieuse saigne à l'horizon. Pour se garer des embruns, Villaines s'avance avec lenteur contre la paroi de roches qui borde la route. Le vent hurle continûment, mais, par intervalles, l'air se rue avec des violences de bélier et dresse sur l'eau d'éphémères chevelures, puis tout s'apaise, la mer est plate et noire, des rides se forment, des tourbillons sifflent, ou bien une crête soudaine surgit, qui, sur la nuit des flots, jette sa blancheur d'écume.

Villaines s'arrête. Comme les vagues et le vent glapissent à l'envi, ses pensées, il les parle à voix haute afin de s'affirmer devant tout ce tumulte :

« Et moi qui rêvais de paysages attendris, d'automne doré, de silence amical ! »

Villaines songe à sa vie passée :

La veille, il était rentré dans sa ville natale peuplée pour lui de souvenirs ; pensant retrouver les décors de son enfance, il avait cherché le mystère des allées ombreuses et des grands

arbres qui murmurent, mais tout lui sembla petit. Le bois, hanté de géants et de gnomes, n'était qu'une maigre futaie, et la tour, l'énorme tour, prison, château-fort ou palais, au gré de ses jeunes désirs, de sa main, il en avait touché le faîte. Puis il était allé vers la mer qu'il désirait depuis si longtemps d'un désir nostalgique, non l'immensité des flots, la mer qui est à tous, mais la douceur intime de ce golfe lumineux qui semblait presque lui appartenir. Il se rappelait les exquises berceuses que les vagues lui chantaient naguère, quand il s'étirait, si paresseux, aux plis du sable chaud. Ne pourrait-il donc revivre son enfance, écouter de nouveau la chanson des choses?

Villaines puisait à ces souvenirs une agréable tristesse.

Sorti du collège, il s'était mis à voyager; il avait vu des pays de soleil et des landes brumeuses, certains lacs merveilleux, miroirs de ciel, et des montagnes sombres où s'effilochait, comme sous des doigts d'anges, la trame des nuages. Il avait joui de tout cela avec ferveur, cependant ces deux années vagabondes lui semblaient faire partie de son éducation, car on l'avait fait voyager *pour l'instruire*, comme auparavant on l'avait muré dans un lycée lointain, et des années d'études il avait gardé l'an-

goisse des préaux humides et des réfectoires garnis d'odeurs.

A l'aube présente de ses vingt ans, il voulait revoir la nature familière qu'il avait quittée depuis six années, inaugurer une vie nouvelle, sereine et simple, et, dans un retour de pensée, goûter les choses, sans connaître les continuels départs qui lui ébréchèrent tant de spectacles. Sa jeunesse d'études et d'aventures n'était qu'une préparation, il reprendrait sa vie d'enfance au point où il l'avait laissée, ayant en plus quelque science et beaucoup de souvenirs. Voici que Marseille lui paraissait une cité mesquine; quand il pensait trouver des horizons pleins d'accueil, les éléments se soulevaient, et Villaines, en écoutant le vent siffler et l'eau battre la pierre, eut un grand geste las devant ses rêves en dérive.

« Il faudrait me retrouver moi-même, chiffrer mes vertus et mes vices, me cataloguer, savoir ce que vaut mon armure avant de marcher au combat, et deviner aussi quelle tactique il convient de prendre pour atteindre à la victoire ; mais je suis trop faible pour commencer à vivre en moi-même, et je pense aux choses passées qui ne sont plus selon mes songes. »

Villaines s'étonna de la sincérité de son accent. Il en déduisit que sa douleur devait

être réelle, mais comme décidément il se mouillait, il entra dans une cabane de douanier qui pouvait le mettre à l'abri, quoique la porte eût été abattue et que le toit laissât couler entre ses tuiles un air blanc. Il s'assit sur une barrique vide, et secoua sa pèlerine dont il plut des gouttes.

Au bas de la falaise, Villaines pouvait contempler, par la fenêtre, les vagues coiffées de vapeur, et, plus loin, la houle qui s'enflait et se creusait en sillons. Cela ne le divertit point; il se sentait désemparé sur cette Corniche déserte; il aurait bien voulu être chez lui, dans sa chambre, et se prélasser sur un divan; même l'aspect blafard de la lune qui grimpait au ciel ne lui fournit aucune satisfaction.

Villaines eut un sourire puéril parce que la nature n'était pas en harmonie avec les ondulations secrètes de son âme.

Un instant, le vent s'apaisa, n'écrêtant plus les vagues, et la houle se balançait, morne, sous le ciel éclairci par la lueur glacée de la lune. Tout à coup Villaines entendit la voix d'un homme qui chantait ; marquant la mesure, ses pas sur la route sonnaient creux. C'était un chant de triomphe d'une particulière âpreté, et qui convenait bien à cette nuit stridente.

La voix se rapprochait ; soudain une forme

noire passa devant la fenêtre, et un jeune homme entra dans la cabane. Villaines tressaillit ; la brusquerie de cette entrée l'avait ému.

« Ma parole ! c'est la caverne d'Ossian ! dit l'étranger ; excusez-moi, Monsieur, de loin je vous avais vu entrer ici, et l'idée m'est venue que l'on pouvait en effet regarder la mer sans être douché.

— Asseyez-vous, dit Villaines ; sur cette barrique, on est fort mal, mais tout de même mieux que dehors.

— Aussi, quelle idée baroque avez-vous eue de sortir dans cette tempête ? Allons, je gage que vous êtes venu ici pour admirer les vagues. C'est tout comme moi ! Tenez, ce soir il y avait à l'Eden de nouveaux acrobates, la pièce des Variétés est un succès, à cause des fêtes on danse au coin de chaque rue, Marseille est en liesse... à tous ces divertissements j'ai préféré les écumes. »

Il se tut, un heureux sourire aux lèvres, puis reprit en phrases balancées :

« Le vent m'a battu de son aile, la bourrasque a soufflé vers mon corps sa fureur, ce furent d'exquises caresses ; je suis heureux, heureux comme un homme libre ! Moi qui vivais replié, je m'épanouis ; ah ! l'emprise de la mer ! »

Ces paroles, il semblait les avoir dites presque

malgré lui, et, bien que Villaines y remarquât de l'affectation s'alliant mal à ce lyrisme, (mots précieux, gestes étroits, sécheresse d'accent), il passa outre et répondit :

« En vérité je vous admire, mes pensées étaient tout autres. Mon enfance fut joyeuse ; elle passa comme un de nos ruisseaux de Provence, en chantant. A présent la nature me fait peur, je l'ai trop vue sous des aspects trop nombreux. Comprenez-vous ?... il semble que son commerce m'ait éloigné d'elle. Si j'avais encore mon âme d'enfant, je chérirais la nature, maintenant il faut m'abstraire. Les vagues de la rive ne sont plus mes sœurs, les pins de la colline semblent des inconnus. Oui, je vous admire, vous qui bombez la poitrine comme pour essayer vos muscles !... et ne croyez pas à une plaisanterie ; je parle très sérieusement. »

Tous deux donnent ainsi de l'air à leur rhétorique, sans penser qu'ils sont étrangers l'un à l'autre ; ils se grisent de paroles, et, jetés soudain en une ardeur d'éloquence, se livrent ; mais leurs gestes mentent à leurs mots. Jean dit son ennui de l'air d'un qui chanterait le pæan ; son compagnon, avec l'accent discret d'un psychologue, dit sa joie. C'est lui qui, le premier, enraye ce lyrisme :

« Nos confidences ne laissent pas d'être cu-

rieuses ; notez que nous nous voyons pour la première fois ; mais je pense qu'il y a des moments dans l'existence où le décor est si beau qu'un inconnu devient votre ami par l'esprit. Tous deux nous étions troublés, (il se livre d'étranges combats entre nos nerfs de jeunesse et notre âme d'homme), souvent, n'est-ce pas ? nous avons besoin d'un confesseur qui nous écoute patiemment... peu nous importe l'absolution. Se déverser en phrases vagues est suffisamment doux. Peut-être étions-nous venus tous deux sur la Corniche avec la secrète pensée de nous recueillir, nous n'avons fait que nous répandre.

« Et puis, ajouta-t-il après un silence, tout cela n'est peut-être qu'un jeu du clair de lune. »

Villaines eut un rire sec :

« Rentrons, fit-il, on gèle. »

Dès qu'ils eurent quitté la Corniche, ils pensèrent monter sur la colline pour voir la ville ornée de lanternes. Le mistral avait tu sa plainte. Quelques nuages passaient sur la lune, mais comme des ombres, tant le vent rude les avait déchiquetés. Les jeunes gens ne parlaient plus et leur apaisement se prolongea dans la nuit immobile.

Des jardins rocheux de la colline, Marseille parut lointaine, étendue en des gris d'estompe

et des teintes étouffées ; bientôt elle révéla son armature. Aux squares en fêtes, des lueurs s'indiquèrent, devinrent des lacs de clarté, et se réunirent par les rubans lumineux des rues, tandis qu'en des îlots d'ombre les monuments se devinaient. Des quais du port, venait un murmure confus. Sur les places, au milieu des lanternes vénitiennes, éteintes pour la plupart, des couples tournaient comme des fantoches ; ils demandaient seulement un peu d'illusion, et, dans l'air tranquille, le son grêle d'un orgue de Barbarie pleura chargé de nostalgie.

Les deux jeunes gens oubliaient la fureur des flots, et la nuit vibrante encore de tempête, la vie journalière les regagnait aux habitudes, et la ville résorba leurs rêves.

Ils descendirent. A mesure que les détails connus leur apparurent, qu'ils tournèrent aux coins de rues familières, qu'ils traversèrent les chaussées, toute cette exaltation leur sembla puérile. Les quelques paroles qu'ils échangeaient étaient banales et polies, comme celles de gens qui viennent de s'aborder.

Villaines ressassait les émotions de la nuit. Sa rencontre, l'orage, les embruns, tout cela se mêlait au souvenir de son lyrisme. Il gardait une gêne de s'être ainsi livré, surtout que son compagnon avait montré quelque ironie vers la

fin de leur entretien. En ce moment, il sifflotait avec désinvolture le chant de triomphe qu'il avait clamé sur la Corniche.

« J'ai été fort ridicule! pensait-il. Pourquoi me suis-je exalté ainsi? il est toujours ennuyeux de se donner en spectacle. Très gentil d'ailleurs ce jeune homme! un peu ténor d'opéra, mais très gentil! »

Ils se quittèrent au coin d'une rue, et, sous la lumière hésitante des réverbères, Villaines vit, par instants, son compagnon s'éloigner, balancé par la marche, les mains dans les poches. Il songea à le rejoindre pour lui demander son nom et s'il pourrait le revoir :

« Ah bah! murmura-t-il gaîment en haussant les épaules, demain il me paraîtrait imbécile, et je serais furieux d'avoir tant parlé. Il vaut mieux laisser les choses telles qu'elles sont. »

Et il songea à rentrer chez lui.

Soudain, une femme le frôla et lui parla à voix basse, l'invitant à la suivre. Elle était jeune, son châle en lambeaux et son corsage reprisé la drapaient de misère. Une grande détresse s'abattit sur Villaines ; il prit doucement la fille par le bras, et ils partirent ensemble. La chambre où elle le mena était le refuge des mélancolies pauvres ; le fauteuil était usé, les

chaises boiteuses, la pendule tristement allégorique. Villaines se jeta sur le lit. Il y resta jusqu'au matin.

II

LA STATION INQUIÈTE

Sous l'oblique soleil, la rue s'étend nombreuse et diverse. Des Arméniens traînent dans les ruisseaux leurs robes sales et leurs savates qui claquent. Des Arabes égayent la foule de leurs burnous blancs. Tout autour, gris et noir, c'est le peuple qui clabaude et passe devant les cafés pleins de lumière d'or. A ce spectacle, Villaines croit éprouver une impression de désordre qui le choque. Il voudrait voir la foule vibrer selon l'harmonie des forêts sous le vent ou la savante structure des nuages et il songe combien doit être beau le spectacle de l'humanité réduite à l'état d'élément, quand,

poussée par la colère, l'émeute bondit à l'assaut d'insolubles problèmes. Pour l'instant, la foule n'est qu'une active fourmilière, et Villaines remarque que la lutte des intérêts ne se manifeste pas clairement.

« Les cerveaux sont trop complexes... la passion manque, créatrice de rhythmes.... La foule au repos n'est pas intéressante. »

Villaines s'embrouille un peu. — Le fait est qu'il généralise imprudemment une impression passée. Le troupeau blanchâtre des vagues était, dans sa splendeur marine, tout imprégné d'un même courroux. Il veut reporter ce décor d'un soir à celui qu'il a devant les yeux. Cette comparaison ne laisse pas de le décevoir; il regarde les dehors comme un panorama où le peintre aurait eu des défaillances, et ne voit pas que, dans cet ensemble de gens qui passent, la lutte des intérêts se manifeste bien, mais ce qu'il recherche et ne trouve pas, ce sont les intérêts en lutte. Son désir un peu ridicule vient simplement d'un jeu de mots bâti sur des termes impropres. Il cherche à se dériver au souvenir de cette promenade sur la Corniche, où il a vu que les flots avaient parfois de l'humeur et se moquaient d'être en concordance avec ses pensées. L'étrangeté du lieu, le singulier compagnon qui lui donna la réplique, et, par-

dessus tout, l'impérieuse beauté du spectacle, lui ont donné une impression qui demeure dans le souvenir comme brille le rectangle clair d'une fenètre d'auberge dans l'ombre nocturne.

En examinant son émotion, il l'augmente. Il se rend compte que, cette nuit-là, il souffrit de n'être plus un enfant et de n'être pas encore un homme. Ainsi, dégagée et précisée, l'heure lui paraît notable, il dirait volontiers, décisive. Son âme est une maison sans maître, il veut la régir de nouveau, et, quoiqu'il ait raillé son enthousiasme en l'expliquant de diverses façons, toutes très logiques, il y revient avec complaisance.

Durant cette petite méditation, il a traversé la rue et bientôt il se trouve devant la porte du Cercle des Etudiants. Cette porte ne prête guère au symbole : elle est brune, sale — et terrible! Lorsqu'elle sera ouverte, il entrera dans la Vie, (il se le dit très sérieusement), il devra se lier avec de nouveaux camarades, s'intéresser à de nouvelles idées. Le peu de timidité que Villaines conserve encore, il le pare ainsi de prétextes pour se tromper lui-même.

Bien enfantines ces hésitations ! Pourtant, derrière elles se cache une angoisse très légitime, puisqu'il se demande, en somme, (avec combien d'exagérations et d'incidentes!) s'il saura agir

par lui-même et prendre sa place normale dans l'existence. Il voudrait ne point se laisser aller au fil de la vie comme l'on sort dans la rue; il voudrait se rendre un compte exact de ses actions; au lieu de suivre le courant les yeux fermés, inspecter les rives pour trouver une crique où s'arrêter et réfléchir aux lendemains. N'ayant point de conviction ferme qui le dispense de spéculer, il désire n'accepter la vie que sous bénéfice d'inventaire. Oui, il se voit vraiment très bien, assis sur la mousse d'une rive qui serait en dehors du temps et de l'espace, le menton dans les doigts, interrogeant le futur qui se présente à lui sous la forme de femmes dévêtues et belles, très belles et très dévêtues.

Il y a des jours où l'on ne s'embête pas dans le cerveau de Villaines.

Parfois il est plein d'une belle ardeur de jeunesse; il s'enthousiasme alors pour la tâche offerte, puis il hésite, s'exagérant les difficultés, dramatisant son existence, avide de tragique et voulant se l'imposer. Ces jours derniers, il a feuilleté d'anciens livres aimés, revu du fond de son fauteuil les spectacles qui l'ont ému, et, tout près de lui, sur un guéridon, des petits tas de cendre et des bouts de cigarettes témoignent de la longueur de ses rêves.

Maintenant, ballotté entre tant d'idées diverses et de décors opposés, son esprit tremble comme une boussole affolée et voudrait bien faire revivre un enthousiasme mort. Il édifie en son âme de singuliers palais, mais pour les détruire aussitôt et jouir de leur chute ; il se construit des drames intérieurs, mais le cours de ses heures n'a rien de théâtral, et la volonté, et l'envie aussi lui manquent pour introduire la violence dans sa vie quotidienne. Ses réveils, ses promenades, ses lectures, ses repas, son sommeil, tout est d'une monotonie qu'il juge irréparable. Il entrevoit la solution, elle est tout entière contenue dans cette phrase qui lui fait hausser les épaules : *prendre la vie comme elle vient*; mais pour cela il faudrait se résigner à ne plus cueillir au passage toutes ses actions, ne plus les peser, les comparer, les évaluer, et le moment présent n'est-il pas l'exemple entre tous de ce qu'il ne faut point faire?

« Ah! être un homme! »

Un homme! le mot a donc un bien grand prestige sur cet adolescent? Encore faut-il s'entendre. Un homme, est-ce quelqu'un avec une chaîne d'or au ventre, des soucis domestiques et une maladie d'estomac ; ou bien un être à peu près nu, qui vibre, chante, sauve son pays *d'un trait de plume*, et à qui les foules élèvent

des statues en leur cœur et sur les places publiques ? Est-ce un bourgeois ou un héros? Homais ou Ajax? une larve ou un histrion? Villaines aime mieux l'histrion.

C'est bien ainsi que divague sa cervelle, et lorsqu'il se laisse aller à ces galopades, le souci de mener une vie honnète, de la mener logiquement, et, qui sait, de laisser peut-ètre une petite marque au passage, s'embrouille et s'enchevêtre en des fantaisies de pitre enivré. Il est, en vérité, des jours où Villaines, après s'être grisé de paroles, avoir agité le battant de cloche de la rhétorique et fumé un cigare un peu fort, fait des plans pour le jour où il sera empereur.

Devant la porte du cercle, Villaines reste toujours en station ; l'indécision l'enveloppe et le paralyse ; il voudrait éloigner ses pensées, mais des mots passent comme des visions et doucement Villaines sourit : *Seuil de la jeunesse, Adaptation à la vie*, (presque des titres de romans). Puis d'autres mots plus galvaudés encore, ternis par l'usure, et qui l'ont hanté pourtant lorsqu'au lycée il songeait vaguement à ce qu'il serait... plus tard : *Évolution nécessaire, Avenir prochain, Fine analyse*. Ce dernier terme l'exaspère avec sa banalité flanquée d'un adjectif immuable, comme une vieille fille de

son sac à ouvrage. Puis ce sont les souvenirs de classe, le Bourget dans une couverture de grammaire grecque. ...

L'époque où il s'analysait!.. si lointaine... si lointaine!

Villaines rêve...

Mais en quoi a-t-il changé depuis? En quoi? L'analyse lui semblait d'abord un jeu sans importance, maintenant elle l'empèche d'agir et le torture.

Villaines souffre...

Il croit s'en être débarrassé pour toujours au moment où elle le possède.

« Ah! vivre, vivre et dormir d'un sommeil sans rêves! ne plus penser inutilement, ne plus me replier sur moi-même, jouir un peu de la vie des autres, jouir de toute la beauté éparse dans le monde, et ne plus m'analyser jamais! »

Vaguement, il entrevoit le fil qui relie toutes ces choses, songe à l'association des idées, au fil d'Ariane, à l'antiquité, aux fêtes de Bacchus...

Villaines rit.

Puis il pense aux heures passées devant les flots; vraiment évanouie cette soirée, (mais venant de lui toute sincérité lui paraît morte), et Villaines, les yeux humides de larmes, voudrait être consolé.

« Grotesque, tout cela! et pourtant les meilleurs auteurs nous conseillent de prendre une attitude : on entre dans la vie avec des idées de conquête... »

Villaines se décide à monter.

« ... On grimpe sur la plus haute tour, on jette un coup d'œil dominateur sur la proie future, ou bien des lyres... des roses... Néron... Rome en flammes... »

Villaines est arrivé sur le palier.

« ... Mais le haut édifice est indispensable à ces vues d'ensemble, et je me trouve devant une porte close. »

Villaines pousse le battant, sa gaîté a refoulé ses larmes naissantes; c'est avec un sourire un peu railleur qu'il s'avance. Un autre homme est né, voici des témoins, un public, l'acteur se reprend, toute indécision, toute crainte a disparu.

« En scène! en scène! »

III

JEUX D'ENFANTS

Des cris, des chansons, des rires, de la gaieté d'enfants tôt grandis et que nul cauchemar ne hante, toute une atmosphère de joie un peu brutale, mais si franche qu'un sourire plisserait la bouche la plus grave. Des tables sont rangées, de petites mares de bière entourent les soucoupes des bocks, les étudiants pressés se bousculent, tendent leurs verres vides au garçon éperdu, qui se hâte, hors d'haleine, presque joyeux lui aussi, et haussant par-dessus les têtes une poignée de chopes à l'extrémité de son geste.

Cette joie amuse Villaines, il l'accueille malgré lui, elle correspond à certains besoins de sa

jeunesse. Une affectation de tenue l'empêche pourtant de la goûter pleinement, il réserve dès les premiers instants ses droits au dégoût probable. Si, plus tard, ce dégoût se présente, il pourra s'en repaître sans arrière-pensée. A cette heure la cohue lui plaît ; mais, la sentant vraiment trop vulgaire, son amour-propre et sa délicatesse froissée l'engagent à se créer une excuse. Encore une fois il va s'ausculter, mais de nouveaux rires éclatent, et, au milieu du bruit, cette tentative d'analyse échoue.

Villaines ne connaît qu'un seul étudiant : Herbillon. Cette camaraderie, longtemps interrompue, date du collège ; il le voit, discourant tout au fond de la salle dans un groupe d'amis ; il n'a point changé.

Charles Herbillon fut, de tout temps, gros, aimable et bavard ; dès qu'une tunique de collégien lui ceignit les flancs, son embonpoint excita les rires ; la fréquentation de divers mondes l'habitua à voiler ses paroles d'une urbanité quelque peu monotone et grise ; mais le point dominant de son être fut toujours un impérieux besoin de parler. — Herbillon parlait comme un ruisseau coule, comme une fleur embaume, sans difficulté, sans effort, par nature ; la parole était une manifestation essentielle et ininterrompue de sa personnalité ; les batteries

étaient démasquées dès le réveil, et le feu ne cessait qu'avec les petits grognements spéciaux qui annoncent qu'un homme bien portant s'endort.

Villaines tâche d'atteindre son ami en enjambant des chaises et se faufilant entre les tables. Herbillon l'aperçoit et accourt. Il vient, les mains tendues, et c'est, pendant quelques instants, un flot de phrases d'accueil, vides de sens, mais sauvées par le sourire bienveillant et le geste large :

« Vilain garçon, depuis que tu es arrivé on ne t'a vu qu'une fois! Je t'avais pourtant dit de venir au Cercle. Es-tu installé? Louis! deux bocks! Voilà quatre ans que tu as quitté Marseille. Quatre ans! Songe un peu! Oh! les déménagements d'une ville à une autre, je sais, cela doit être atroce! Enfin, tes peines tirent à leur fin. Et tes parents? En bonne santé? Allons, tant mieux! Si tu le permets, je vais te présenter à quelques camarades; pour moi, tu m'excuseras, je suis pris ce soir : chargé d'organiser ce punch offert aux jeunes... besogne ennuyeuse! Tu ne connais personne, je suppose? »

Mais Villaines n'écoute plus, ses yeux sont fixés sur un jeune homme assis au piano, tout au fond de la salle, et qui joue en sourdine la

Berceuse de Grieg. C'est bien lui, son compagnon de la Corniche; voici qu'il se retourne et aperçoit Villaines... un sourire rapide... il se remet à jouer, mais cette fois à jouer avec frénésie une désespérante et douloureuse clameur, où semblent d'abord passer des vacarmes de vagues et le sifflet des écumes giclantes, puis change, hésite, et sonne enfin en un cri de triomphe chanté à pleine voix.

Des protestations s'élèvent et piaulent :

« Assez ! — Tais-toi Renys ! — Jacques, tu nous ennuies ! — Fermez le piano ! — Assez de musique ! — A la porte !

— Vraiment Renys est fou, dit Herbillon, qu'est-ce qui lui prend de chanter maintenant? Ah ! c'est un original, nous savons bien qu'il joue à merveille et qu'il a une jolie voix, mais c'est abusif... Figure-toi que l'autre jour il a voulu...

— Présente-moi, interrompit Villaines.

— A qui? à Renys? volontiers. »

Jacques Renys chassé du piano traversait la salle, railleur, plaisantant avec les uns, menaçant les autres d'un nouveau concert, mais voulant toujours ignorer la présence de Villaines. Celui-ci sentait une émotion s'élever en lui et s'emparer de ses joues. La voix d'Herbillon lui sembla brumeuse d'éloignement :

« Mon ami Jean de Villaines ; Jacques Renys, un de nos meilleurs...

— Tais-toi, Herbillon, ne fais pas l'article, mes qualités n'intéressent nullement ton ami; allons, va, je reste avec lui, on a besoin de toi pour le concert, va faire la cinquième roue au carrosse ! »

Et Herbillon partit.

« Ah ! si je pensais vous retrouver ici ! reprit le jeune homme. Est-ce drôle tout de même ! Venez dans le fond de la salle; près de l'estrade, toutes les chaises sont prises. Là-bas, il y a un divan. »

Ils s'assirent à l'écart, surveillant le tumulte qui grandissait de plus en plus. Tout d'abord ils se turent, Villaines cherchait vaguement des phrases qui ne fussent point trop banales, il était heureux de cette rencontre fortuite, et songeait qu'il lui faudrait mesurer ses paroles, afin de ne point gâter dès les premiers instants l'opinion que ce jeune homme pouvait avoir de lui. Villaines voulait se ménager un succès d'estime devant ce spectateur qu'il devinait intelligent. Il cherchait à ce visage les traits qui l'avaient frappé déjà, à peine entrevus dans la cabane. Le menton volontaire, la bouche très fine et mobile, s'offraient à son attention, comme les yeux, où semblaient se blottir des caresses.

Renys était amusé, mais point troublé. Il craignait un peu que Villaines ne commençât à causer en se réglant au diapason lyrique de leur première entrevue. Ayant un sens très vif de la mesure et de l'ordre, il eût été choqué de ce manque de goût. Lui aussi se plut à inspecter son compagnon avec curiosité. Il nota un certain débraillé dans le costume qui ne lui fut pas désagréable, car il semblait provenir plutôt d'un calcul que d'une négligence. Villaines semblait avoir les os trop longs ; sur cette invraisemblable maigreur des habits ajustés eussent été ridicules. Puis, la figure ne laissait pas d'être intéressante avec ces yeux fixes, franchement bleus, comme en faïence, avec ces joues creuses et cette mèche blonde et raide, toujours rebelle, et qui tombait par le front.

« Quelle tignasse ! » pensa Renys.

Et il se rejeta vers le fond du divan, à l'affût de la première phrase que Villaines dirait. Enfin ce dernier parla :

« Notre ami Herbillon vous a présenté comme un de nos meilleurs... la phrase fut interrompue ; était-ce une allusion à votre talent musical ?

— Oh ! ils me considèrent tous comme un phénix parce que je joue assez mal du piano... »

Il y eut un silence qui se prolongea, mais ne fut point trop pénible à cause du bruit dont la salle vibrait. Ils en prirent leur parti, n'essayèrent pas de trouver un sujet de conversation, et, tous deux soufflèrent la fumée de leurs cigarettes, Renys d'un air détaché, Villaines avec une attention soutenue, comme s'il remplissait un devoir.

« Nous avons eu raison de ne point nous demander nos noms, dit Villaines tout à coup, il semble que nous voulions réunir toute la beauté en cette soirée sur la Corniche, reportant les banalités coutumières et forcées à cette autre soirée que nous vivons maintenant.

— Allons, bon! nous y voilà, pensa Renys.

« Oui, oui, répondit-il d'un ton léger, mais n'éveillons pas ces souvenirs, le milieu ne le permet guère ; je vous ai joué mon air de triomphe, dès que je vous ai vu, (vous n'étiez ici que depuis quelques instants, n'est-ce pas?) hasarder de la musique, quelle qu'elle soit en un tel lieu était déjà presque du sacrilège ; j'ai osé une profanation pour vous dire le plaisir très certain, en vérité, que j'éprouvais à vous revoir, vous auriez tort de vous plaindre. »

Villaines crut devoir plisser sa lèvre supérieure en réponse à cette phrase ; la conversation tomba de nouveau, et, comme Renys se

refusait décidément à la soutenir, au mouvement de physionomie, Villaines ajouta quelques mots :

« J'allais vous demander quel était ce chant de triomphe? Je l'ai entendu l'autre soir avant que vous fussiez entré dans la cahute du douanier; il sonnait déjà sur la Corniche, perçant le bruit des flots, et courant en échos sur les roches sonores. Il me semble que cette clameur vous reste attachée comme un trait de caractère.

— Êtes-vous bien sûr, mon cher camarade, dit Renys, que vous n'exagérez pas votre impression? ne brodez-vous pas quelque peu? Ma voix perçait-elle vraiment le tumulte des vagues? bondissait-elle en réponses légères de pierre en pierre? Quoi qu'il en soit, mon cri a en effet une signification, voici d'ailleurs ce qu'il indique :

« Quand le héros a connu l'amour, qu'il a tué celui qui lui barrait la route au nom des lois et des serments, il emporte celle qu'il aime entre ses bras, vers d'irréels nuages. Il monte, et sa confiance dans l'horizon s'exprime, (ah! Dieu! avec quel enthousiasme, quelle frénésie!) par le chant que vous connaissez. Alors pointent, au travers des nuées, les premiers rayons du soleil d'amour.

« Cela prouve que ceux qui suivent leur destinée vont droit aux voluptés suprêmes.

— Mais où trouverai-je?... et qu'est-ce?

— Demandez à un éditeur de musique! »

Villaines ne savait plus du tout à quoi s'en tenir; le ton de Renys était d'une inconséquence qui désarmait : enthousiaste, puis railleur, ou bien indifférent, il semblait être voulu par jeu, et la voix grave, d'un timbre sourd, avait parfois des éclats imprévus, où l'on eût dit que tintait une fêlure.

Villaines fit une dernière tentative pour renouer les rapports :

« Mes craintes et mes angoisses ont dû vous paraître bien pauvres, à vous qui pouvez chanter et croire de telles choses?

— Je n'en sais rien, dit Renys, et qui vous affirme qu'elles s'appliquent à moi? Mais encore une fois, laissons, laissons tout cela, jouissez du moment présent, jouissez si vous l'osez de cette gaîté qui tombe sur nous comme des solives. Nous sommes destinés à nous revoir; si vous faites vos études de droit, nous nous rencontrerons presque chaque jour ici même, et peut-être pourrons-nous, un soir, reprendre notre conversation, un beau soir de lune aux clartés magiques où les vagues dorloteront leurs frissons de lumière... C'est très bien, vous savez, ce bout de phrase. »

Villaines haussa les épaules, et se remit en

observation. De temps en temps Renys disait quelques mots brefs, puis se taisait. L'heure du concert était proche, et, de plus en plus anxieux, Herbillon se hâtait, haletant, remplissant l'air de gestes inutiles et d'interjections.

Il semblait à Villaines que cette assemblée de jeunes gens était offerte à ses analyses. Il trouverait là toute une moisson prête à être fauchée, moisson de notes, d'appréciations, de remarques; il en déduirait l'âme générale, l'état d'esprit, et saurait, d'après ces données, comment agir avec ses camarades. En effet, tous les types possibles d'étudiants étaient représentés. A une table de jeu, trois anciens essayaient vainement de finir une partie d'échecs, plus loin se groupaient, compacts, les nouveaux, bacheliers frais revenus de leurs vacances, et qui criaient beaucoup, pour cacher l'âme de potache qui sommeillait en eux; quatre mois de liberté n'avaient pu la chasser.

Ces figures se classèrent; Villaines voulut sonder les intelligences, son analyse ne sut dépasser l'examen des traits. Il remarqua une charmante figure, aux yeux fins, au menton en galoche : Qui était-ce?

« Luttier, un de mes amis, dit Renys, vous le connaîtrez avant peu, il est intéressant et s'appelle Antoine. »

D'autres masques se présentèrent et Luttier fut oublié. Bientôt l'attention de Villaines se reporta sur ses propres observations : des signes, des allures de raisonnement, des essais de pensée; il en conçut tout l'artificiel. Le peu de philosophie qu'il avait fait le réduisait donc à l'état de mécanisme ? Il croyait s'être libéré de l'esprit du collège et voici que s'en révélait encore l'empreinte. On semblait avoir trop pensé à des choses diverses pour les étudier de près : la psychologie était un résumé de formules ; la logique, des chiffres; la morale, des phrases; la métaphysique, des mots. De tout ce fatras, il se servait en mauvais analyste. *Visuels, auditifs,* ces clichés le hantaient, il les imprimait sur des visages d'après des données insignifiantes, et Villaines, lassé, se perdit en un tourbillon de pensées où flottaient, épars, tous les échecs de sentiment, toutes les émotions fausses de sa vie intérieure.

« Ah ! voir un ensemble et non des détails, de puérils, risibles détails, voir profondément, voir de mes yeux ! m'abîmer dans la nature souveraine, m'éprendre du ruisseau qui passe, vibrer au souffle qui passe, frémir au nuage qui passe, et passer moi-même, glorieux dans les champs en fleurs ! »

Villaines est très sincèrement lyrique, l'en-

thousiasme verbal est pour lui un dérivatif nécessaire. Si un étranger accueille mal son exubérance parfois indiscrète, ou s'il se heurte à quelque analyse trop difficile, chaque fois qu'il vient de subir une défaite intellectuelle, Villaines s'abandonne au lyrisme. Il y met d'ordinaire les idées qu'il exprimerait mal en un langage plus rassis, et supplée ainsi à la clarté de l'expression par la chaleur du débit et de la mimique. Les Forces, la Vie, le Rhythme, la Nature, tous les mots au vaste giron peuplent alors ses discours et donnent de l'envergure à des pensées médiocres.

Voici que Renys fait quelque remarque futile. Ces paroles meurtrissent le fileur de rêves :

« Nos pensées n'étaient guère parallèles, dit-il à Renys, excusez-moi, j'étais ailleurs.

— Je m'en doutais bien. Mais croyez-vous donc que ce soit ici le lieu de rèver, de songer à toutes les belles choses que le soir inspire et qui sont d'ailleurs creuses comme des outres vides? Je sentais venir vos pensées, elles s'annonçaient par des signes : vos lèvres se serraient, deux veines se gonflaient à votre front, puis j'ai vu votre tête se renverser un peu et vos yeux se noyer. En un mot, vous vous trouviez dans cet état spécial où l'on se sent devenir très étonnant... et vous n'aimez pas être brus-

quement rappelé à la terre. Je comprends cela. En somme, toutes les belles phrases évoquées par la lune, la mer, les forêts et les étoiles ne valent que par la façon dont les adjectifs et les adverbes y sont placés. Elles peuvent se bâtir entre les quatre murs d'une chambre, devant une fenêtre où des tringles supportent des rideaux en étamine, mais en ce moment elles ne sont pas de mise.

« Il y a ici de la joie ; goûtez-la. Vous pouvez descendre jusqu'à elle sans crainte de vous salir, car elle ne mène à rien ; c'est l'avantage des choses inutiles. Les soirées d'enthousiasme ont parfois des fins plus basses. »

Villaines hocha la tête, il songeait à la femme qu'il avait trouvée en revenant de la Corniche. En réponse aux conseils de Renys, il recourut au rire.

De nouveau leur attention fut rappelée au spectacle de la salle. Juché sur l'estrade, un étudiant déclamait une série de sonnets orduriers. Villaines s'amusa de son maintien. Les bras ballants, le regard perdu, il se balançait d'un pied sur l'autre avec une régularité de pendule. Quand ce fut fini, il y eut trois salves approbatrices.

Herbillon s'approcha :

« Jacques, on t'attend, on te réclame, viens

nous dire ou nous jouer quelque chose, allons, du courage ! »

Renys se défendit :

« Ce n'est pas le courage qui me manque, mais, ce soir, vous avez des éléments plus précieux. Tiens, demande à ton ami Villaines, il nous donnera de l'inédit. »

Villaines fut entraîné vers l'estrade au milieu des clameurs d'encouragement ; son embarras était grand, augmenté encore par la brusquerie de l'attaque et la délation de Renys ; mais une idée lui vint, il se recueillit un moment, puis :

« Messieurs, dit-il, je n'ai pas encore eu le temps de me créer un répertoire, vous me prenez au dépourvu ; je vais en tout cas vous chanter une chanson des compagnons du *Tour de France*, une mélopée de *trimard*... si quelqu'un veut m'accompagner?... »

Un étudiant s'offrit. Villaines monta sur l'estrade. Soudain sa figure changea, il se mit, non à chanter, mais à déclamer, avec des silences et des éclats de voix imprévus. Son masque glabre aux yeux bleus évoqua une émotion violente. D'un geste rapide, il ébouriffa ses cheveux drus et jaunes. Les mains enfoncées dans les poches de son veston, il eut l'air d'avoir connu la fatigue des routes où la chaleur danse, le désespoir devant les horizons déce-

vants. Le corps un peu penché, le regard fixé devant lui, il se berça de drame, et le rhythme fruste et rude sonna en un glas inquiétant :

Sur la route de Valence, de Valence à Dijon,
Y a une maison.
Tous ceuss qui y sont entrés
Y sont morts... assassinés.
« Bonjour dame l'Hôtesse,
Comment vous portez-vous ?
— Allons prenez place, asseyez-vous,
Et vous mangerez la soupe avec nous ! »
Pendant qu'elle trempait la soupe,
La servante pleurait :
« Holà ! belle servante ! Pourquoi pleurer ?
Si mon cœur vous agrée
Il est à vous !
— Vous dites que je pleure ! Y a ben de quoi,
Allez dedans la chambrée, vous y verrez
Des hommes et des femmes... assassinés !
— Ah ! Grand Dieu ! comment faire
Pour passer cette nuit ?
— Vous mettrez un cadavre dedans le lit
Et vous vous mettrez en sa place,
Dessous le lit. »
Et quand arriva l'heure,
L'heure de minuit,
L'Hôte entra dans la chambre,
Prit un couteau,
Et en frappa trois fois le corps

Mort.
« Allons belle servante tu m'as sauvé la vie ;
Quittons cette auberge dès cette nuit,
Et nous irons vivre ensemble dedans Paris ! »

Très adroitement, Villaines reprend sa physionomie normale, et saute de l'estrade avec un charmant air effarouché, comme s'il voulait se dérober aux applaudissements qui d'ailleurs ne lui manquent pas et deviennent bientôt frénétiques.

« Je crois que l'impression est faite », songe-t-il.

... Mais aussi une impression est faite au cœur de Villaines. Lui qui s'analyse à outrance n'a pas remarqué le mouvement de joie qu'il eut en écoutant les bravos. Tous ces battements de mains le grisent un peu. Oublié le dégoût qu'il croyait ressentir, oublié son désir de beauté ! Villaines n'est absorbé que par l'unique souci de savoir s'il a plu à ses camarades.

Renys lui a gardé sa place au fond de la salle.

« Vous l'avez dite avec ferveur votre chanson ; où donc avez-vous pu dénicher cela ?

— C'est un maçon qui me l'a chantée, il faisait son tour de France ; pour un ouvrier, il avait de la littérature. Tous les trimards con-

naissent ces mélopées ; elle sont très anciennes et se transmettent par tradition orale. Je n'ai pas pu la chanter n'ayant pas de voix, mais vous avez pu juger de l'air... A ce propos qui donc m'a accompagné ?

— Mon ami Helvin, répondit Renys. Vous avez été trop content de votre succès pour le remercier. »

Villaines rougit et alla réparer son oubli.

Quand il revint s'asseoir, le concert avait déjà repris ; un étudiant jouait du violon, assez juste par instants. — Villaines s'enquit de l'effet produit par sa chanson.

« J'ai dû bien ennuyer les camarades ! »

Renys sourit trouvant l'insistance puérile.

« Tout au contraire, ils ont trouvé cela original. Vous les avez étonnés, ce qui n'est jamais blâmable. Ils ont coutume d'entendre des chants moins intéressants, et le folklore n'a jamais fourni ses trésors à nos soirées. N'allez pas croire, d'ailleurs, à la possibilité de régénérer ces réunions, ce serait peine perdue. Votre arrivée a été un pur accident ; en général l'esprit qui règne ici les derniers samedis du mois relève directement de l'assistance publique ; inutile de rien y changer.

— Je n'ai nulle envie de me poser en apôtre, dit Villaines, mais je préférerais que l'on nous

offrît des choses vraiment drôles. La plupart des chansons et des monologues sont de l'ordure, et, lorsqu'on joue du violon, personne n'écoute, jugez-en ! Vos réunions ont toujours le même programme?

— Il est immuable. Vous avez entendu le commencement ; jusqu'à minuit, le défilé sur l'estrade continuera. Vidal tâchera de nous récréer, en nous récitant un conte en vers pour la vingtième fois : la première fois ce n'était pas drôle ; la vingtième, il y a des chances pour que ça le soit ; enfin, vers onze heures, après des intermèdes variés, on jouera une comédie où il est parlé d'adultère, je crois, et de lieux d'aisance. Entre temps, notre ténor attitré nous chantera quelque chose dans le genre de *Salut, demeure chaste et pure!* Luttier exécutera sa tyrolienne avec le brio et le faux qui lui sont personnels, et moi-même, en temps ordinaire, et lorsque je me sens dispos, je donne des effets inattendus et pénibles aux oreilles justes, en jouant la danse macabre sur un piano que l'accordeur n'a jamais connu.

— Et puis?

— Et puis!... vous êtes exigeant... et puis on recommencera, jusqu'à satiété. Ici, nous prenons notre revanche de la réserve imposée par nos familles. On s'est tenu pendant quelque temps

dans une moyenne de convenance et cette contrainte nous pèse. La bêtise spéciale à cet endroit est une des manifestations de notre jeunesse; que votre délicatesse ne s'en choque pas outre mesure, mon cher camarade; considérez-nous comme des âmes simples et naïves. Si notre gaieté se pare de haillons défraîchis, vous lui pardonnerez à cause de sa franchise et de la belle santé dont elle jouit. Toutefois je puis vous affirmer que nous ne sommes pas toujours aussi grossiers. Certains soirs, nous avons agité les plus graves problèmes de l'économie politique, et il me souvient d'une après-midi où, pendant une partie de billard, je parlai de façon très profonde sur l'immortalité de l'âme.

— Renys, vous vous payez ma tête, dit Villaines, mais je l'avoue volontiers, ces garçons me plaisent, ils ont des faces réjouies et paraissent foncièrement bons.

— Vous arrivez maintenant à accepter cette joie, vous suivez mon conseil, voyez donc où mène le succès! Pourtant, je retiens votre dernier mot, il est fort juste. Nous sommes bons... ne pouvant encore être méchants avec art. Il n'y a guère de rivalités ici, ni de haines. S'il naît une querelle, elle se vide rapidement sans laisser de trace. Les rapports ne sont pas changés. Oui, notre bonté provient, je crois, d'une

indigence de sentiments définis, nous sommes pauvres en passions organisées. Il manque une couleur à notre être, nous n'avons qu'une teinte générale de caractère. Helvin est nerveux et impressionnable ; Luttier, brillant et charmeur, malgré sa nervosité bégayante ; tout cela reste dans le vague. Cette teinte se nuance suivant notre tempérament physique, nos aptitudes, nos désirs, mais elle reste à peu près uniforme. Ceux qui se sont dressés, nous quittent, prennent une carrière, s'en vont : ce sont des hommes. Ceux qui restent (quelques vieux étudiants) étirent leurs rêves de la pipe au whist; nous les méprisons, au lieu de les plaindre. Nous comprenons la nécessité de vivre à tout prix, l'humanité bouillonne en nous comme une source vive, nous serons peut-être des hommes, eux sont déjà des ratés. Ah ! certes, ce n'est pas *frère il faut mourir !* que nous devons nous répéter les uns aux autres, mais bien *frère il faut vivre !*... Et vous, ne venez pas me dire que je manque de sérieux ! »

Parlant à tout autre interlocuteur, Villaines se fut volontiers arrêté à cette idée qu'il lui aurait plu de discuter, mais Renys avait adopté un ton de plaisanterie tellement agaçant dans sa nonchalance affectée, qu'il aima mieux couper court :

« Plus simplement nous sommes bons parce que nous sommes jeunes. »

Renys esquissa un salut :

« Tout mon petit discours se réduit à cette proposition que vous émettez avec un merveilleux à propos. Il était d'ailleurs inutile de l'exprimer, vous la découvrirez tout seul, car, déjà, vous me semblez merveilleusement adapté au milieu. »

Négligeant la pointe, Villaines reprit :

« Ce que vous avez dit est peut-être fort juste, mais c'est nous obliger à être ternes par nécessité ; comment font ceux, vraiment originaux, qui arrivent avec des convictions?

— Ceux qui arrivent drapés de convictions, nimbés de maximes, gemmés de principes (Dieu ! que je parle bien ce soir !) — eh bien ! — ils les laissent de côté ou restent eux-mêmes à l'écart. On entre ici d'ordinaire en sortant du lycée. A la porte il faut accrocher, avec sa tunique de collégien, l'élévation de ses sentiments. Si vous avez des idées arrêtées, laissez tout cela, laissez. Nous sommes en ce lieu pour détruire notre jeunesse par l'usure, or les galets roulés se ressemblent tous plus ou moins. Pour l'instant, nous nous préparons à la vie le plus gaîment possible, un peu comme un condamné va aux galères en chantant. Ne venons pas avec un

plan tout fait. Lucien de Rubempré n'est plus de mode, contentons-nous de chercher une cuirasse à notre taille.

— Parmi les plaisanteries, je voudrais démêler vos pensées, Renys, mais elles heurtent mes plus chères croyances. L'autre soir vous parliez autrement.

— Vous m'en direz tant ! peut-on jamais raisonner juste lorsqu'on est ému par un beau spectacle ? »

Villaines reprit :

« Faut-il donc que toute beauté échappe à notre adolescence ? Les rêves des vingt ans, où sont-ils ? Le mot vous fait rire ? La chose existe cependant ! Vous me croyez rempli d'illusions ? Soit. Pourquoi me les enlever ? Pourquoi commencer à souffrir si tôt ? Rentré dans cette ville où je suis né, rien ne m'a souri. J'ai attendu, croyant que la vie quotidienne me consolerait par sa douceur, et vous vous plaisez à voiler toutes choses d'ennui. La lutte, je l'accepte, mais la veux héroïque ; vous me la dites grise, je l'abandonne.

Quand je suis arrivé ici, j'ai été choqué par cette joie brutale ; vous l'avez bien vu ; je l'ai acceptée pourtant...

— Oh ! les applaudissements font oublier tant de choses ! interrompit Renys.

— ... Maintenant vous me dites qu'elle n'est qu'une illusion, que sous ces masques hauts en couleur se trouvent de terreuses et lamentables figures. Toute vulgaire que soit cette veillée de fête, j'ai voulu être un des facteurs de sa gaîté, et cette gaîté serait fausse !

— Allons, allons, dit Renys, vous voilà parti en guerre contre les moulins ! Ne faites donc pas de tragédie factice, prenez la vie comme elle vient.

— Ah ! Renys, vos paroles sont pleines de correspondances. Ce que vous me dites, combien de fois me le suis-je répété ! mais, à présent, je m'insurge contre ces paroles, car vous ôtez ainsi toute gloire à notre jeunesse, et faites de ce lieu une manufacture !

— C'est ce qu'elle est en effet, dit Renys en riant, une usine très enfumée. On y crie beaucoup pour s'y faire entendre, l'air y est épais, on ne s'y voit guère les uns les autres. Il est des moments où notre adolescence devient irrespirable. De tout cela, peu de nos camarades s'aperçoivent. Une seule chose nous sauve de la tristesse, et c'est l'illusion. Ah ! celle-là est vraiment sublime ! C'est par elle qu'on ne se rend pas compte du travail auquel on est astreint, par elle qu'on ne sent presque plus le fouet de l'inquiétude, par elle qu'on est

à peu près heureux! Voyez, je vous la rends, l'illusion! Je l'aime et la désire autant que vous. Au lieu de peupler les coins des rues et les fontaines de célébrités locales, on devrait élever au milieu des villes une statue toute d'or au bienveillant Mensonge!

« Et maintenant, allez, on vous demande pour une seconde audition; surtout ne vous faites pas trop prier! »

Herbillon s'avançait, il supplia qu'on lui vînt en aide, personne ne voulait plus s'exhiber sur l'estrade, alors Villaines le suivit immédiatement.

Sans hésitation, il se mit à débiter un monologue assez gai. Il sut imiter l'accent d'un Anglais qui se trompe d'étage, l'effroi d'une vierge à qui l'on manque de respect. Le succès fut très grand. Villaines continua; il raconta des anecdotes, fit des mots d'esprit, tint l'assistance en haleine; et termina par le *Saut du Tremplin*, de Banville, pour, disait-il, finir en beauté. Les yeux fous, les cheveux en coup de vent, il clamait au galop des strophes, la tête renversée en extase, les bras au ciel!

Renys s'était réfugié sur le balcon. Sa chaise accotée sur les pieds de derrière, il fumait tranquillement, les talons engagés dans une

grecque de la fonte. En se penchant un peu, il voit Villaines gesticuler sur l'estrade en face des étudiants, qui, la poitrine cassée à force de rire, se tapent les cuisses pour marquer leur joie. Quoi ! ce pitre qui amuse ses camarades, change de voix, d'allures, de sentiments, serait le même que la vie perçait de mille glaives ? Renys se froisse de cette diversité, son esprit ordonné ne peut admettre des métamorphoses aussi promptes. Pas un instant, il ne songe à se demander si sa propre conduite est le reflet d'une logique sûre ; le dégoût lui monte à la gorge, le dégoût et un peu d'envie de ne pouvoir être comédien, tragédien, clown et porte-lyre à volonté.

Villaines le rejoint et s'assied près de lui. Par la fenêtre ouverte, les bruits de la salle viennent, très précis, et de l'autre côté, vers la ville, la nuit, la nuit sereine, agite ses voiles. Ce sont de tièdes soupirs ouatés de silence, ils passent en caresses sur le front et les cheveux des jeunes gens ; les étoiles naissent dans le ciel où peu à peu des nuages se fondent, et, là-bas, sur les eaux du port, une planète inscrit un sillage.

Villaines se tait. Bientôt il oublie les applaudissements et les rires ; le voici redevenu grave, repris par l'énigme du ciel noir. Sa nature,

toujours dominée par la dernière impression ressentie, est émue du mystère qui pare tout ciel nocturne :

« Voyez, Renys, voyez la nuit ! Elle est venue, drapée dans les soies éclatantes du couchant qu'elle a prises pour les abandonner à l'horizon ; le long de la mer, elle a traîné son écharpe verte qui semblait un fleuve bordé de rochers roses ; aux montagnes, elle a fait le don violet de sa robe ; par la ville, elle a secoué la poudre d'or de ses cheveux ; puis elle s'est glissée entre les vaisseaux à l'ancre, et maintenant elle vient à nous. Cette brise qui halète par instants, ces tièdes soupirs, ce sont ses derniers voiles, tellement diaphanes qu'ils en sont incolores... plus une lueur au loin... le ciel est tout noir... la nuit est nue, Renys, elle se donne à nos désirs.

— Villaines, vous êtes un étonnant comédien ; je serais incapable de vous suivre ce soir. Dans la cabane, sur la Corniche, nous avions chacun une attitude ; c'était très bien, nous savions à quoi nous en tenir. Moi, j'étais plein de vigueur et de confiance ; vous, vous sembliez fort ennuyé. Vous souffriez de n'avoir pas retrouvé vos impressions d'enfance aussi vivaces que vous l'espériez, vous vous êtes plaint d'un sentiment de vide, et m'avez servi quelques idées générales plutôt pessimistes, que sais-je

encore!... en un mot, vous étiez très indécis et découragé. Eh bien, voyez comme les aspects changent! Vous avez fait la conquête de tous nos camarades par une série de singeries, fort habiles ma foi, et cela en une demi-heure, sans difficulté, avec une suprême aisance. Je ne vous le reproche pas, et vous félicite même pour vos qualités d'assimilation. Mais comment pouvez-vous, après avoir fait la parade, venir me dire des choses lyriques? car vous étiez lyrique, mon cher, n'en doutez pas un seul instant.

— Mais, le reproche?...

— Le reproche, dit Renys, oh! simplement de n'être pas sincère et de me décevoir. J'avoue être déçu par un plaisant masque; mais là, entre nous, et sans phrases, vos enthousiasmes, joies, colères et désespoirs sont-ils bien vécus? Vous m'intéressez beaucoup, mais je n'éprouverais pour vous aucune sympathie, si je savais que toutes les manifestations de votre moi n'étaient que des scènes de vaudeville. Voyons, Villaines, je suis un homme de bonne volonté; je vous rencontre aujourd'hui pour la seconde fois, et me sens tout prêt à être votre ami. Aidez-moi un peu... »

Renys faisait cette offre d'amitié de tout cœur, mais ses mouvements brefs, sa parole claire et mesurée s'accordaient mal avec ses

pensées les plus émues. La sécheresse du ton mit Villaines en défiance, il se sentait agacé, et fit descendre sa bague d'un mouvement subit de la main :

« Vous aider... mais.... »

Herbillon, très excité, vint parler à Villaines. On partait tous en bande... le concert serait interrompu... suspendre un chat à la sonnette du recteur... ce serait si drôle ! Tout le monde y allait. Renys viendrait sûrement. Non ? Tant pis ! En tout cas Villaines devait les accompagner. On finirait par une visite aux bas quartiers du port, et, clignant de l'œil, Herbillon fit un geste obscène.

Villaines se leva :

« Au revoir, Renys, je les suis. Je vais m'initier au troublant plaisir de suspendre un chat à une sonnette. Je vous reverrai demain.

— Ah ! c'est complet ! songea Renys. Quel imbécile ! Moi qui lui parlais sérieusement.

Il serra la main de Villaines.

« A demain ? oui, peut-être, au revoir, amusez-vous bien. »

Puis à voix basse :

« Ah quelle farce ! il les domine par sa bêtise, mais, là-bas, sur la Corniche, c'est un autre être que j'ai vu. Celui-ci n'est qu'un négligeable paillasse bon à recevoir des coups

de pied. Suis-je assez bête de m'être laissé prendre ! »

En descendant l'escalier, Villaines songeait que, de toutes les réponses à faire, il avait, en s'en allant, choisi la plus mauvaise. Si Renys avait parlé sérieusement, il se froisserait avec raison, et s'il plaisantait, la fuite n'était pas un moyen de riposte.

« Enfin, je réparerai cela, pour le moment amusons-nous ! »

IV

JACQUES RENYS SE PLAINT

Le local du cercle se vidait à grand fracas de chaises renversées et de coups de cannes sur les tables. Les portes battirent... un roulement de pas sur l'escalier... des cris dans la rue... la file des étudiants... Villaines dansait et chantait au milieu des rires. Ecœuré, Renys rentra dans la salle ; il se sentait la gorge sèche et la voix rauque ; le garçon lui apporta une boisson, puis se mit à éteindre le gaz.

« Hein ! monsieur, ils s'amusent ! que voulez-vous ! ils sont jeunes ! mais ce soir, vous ne semblez pas en train, Monsieur Renys, qu'y a-t-il ? vous êtes resté tout le temps sur le balcon et n'avez guère joué.

— J'ai eu mal à la tête, mais dites-moi, Louis, quand vous aviez notre âge, faisiez-vous l'imbécile comme nous?

— Oh! moi, Monsieur Renys, à votre âge, je tâchais de trouver du travail. J'ai crevé la faim tout comme un autre, et ce n'est pas drôle d'avoir à se demander tous les matins, comment on pourra dîner avant le soir. C'est pas pour me plaindre, mais il y a des jours où on ne savait plus où donner de la tête. Ah! j'en ai mangé, comme qui dirait, de la vache enragée! j'en ai mangé ma part, et davantage! Mais allez Monsieur, tout finit par s'arranger. Au régiment j'ai fait la connaissance d'un copain qui travaillait dans les cafés, c'est lui qui m'a fait connaître le métier de garçon, et....

— Et vous êtes heureux maintenant?

— Oui, Monsieur Renys; dès que j'ai eu une place, j'ai été content. Ce qui est désolant, c'est de voir tout le monde gagner sa vie, et de se promener soi-même le ventre creux. A présent cela marche bien, et je mets des sous de côté.

— Vous êtes un sage, Louis, bonsoir.

— Bien le bonsoir, Monsieur. »

Renys sortit ; dans l'escalier il y avait une forte odeur d'échalotte ; Jacques respira avec plaisir la fraîcheur de la rue.

« En fin de compte, pensa-t-il, que l'on soit

garçon de café ou étudiant, cela revient au même. Besoins physiques et besoins moraux se valent. Louis avait raison ; ce qui est désolant c'est de voir les gens avoir l'esprit repu, et de rester soi-même le cerveau vide.... et qu'est-ce que nous demandons en somme ? notre part de joie, cette joie virile qui fait vivre ! ah ! nous l'aurons bien un jour !... je l'aurai bien, moi ! »

Et Renys tendit dans l'ombre ses bras musculeux. Des affirmations catégoriques donnent du ton à la vigueur d'un jeune homme.

« Comment finir ma soirée ? Allons chez Aldi, il se couche tard, j'ai une heure devant moi. »

Renys remonta vers la plaine Saint-Michel. Il gravissait rapidement les rues en pente ; arrivé aux arbres de la place, il se retourna : point de lune, les rues sont noires, les maisons noires, le ciel funèbre ; dans l'air épais, de molles vapeurs planent sous les étoiles. Renys frappe à une fenêtre ; bientôt l'espagnolette grince :

« Aldi, je viens passer ma soirée avec toi, puis-je entrer ?

— C'est toi, mon petit ! à cette heure, les enfants devraient être endormis au fond de leurs lits. Pourquoi viens-tu si tard ? je vais te mettre bientôt à la porte ; attends, je t'ouvre à l'instant. »

Dans le cabinet de travail, Renys s'installe. Enfoncé dans un fauteuil, il se prend à regarder pour la centième fois ces murs rayés de planches, où d'innombrables livres sont rangés. Puis ses yeux s'arrêtent au bureau, où traînent des papiers épars, des gravures, des dessins.

César Aldi est archiviste de la ville, il s'occupe de folklore, et les vieux manuscrits provençaux sont les objets de son culte. Il fume, attendant que Renys se décide à lui parler. Il l'a connu quand celui-ci était encore au Lycée ; depuis lors, cet homme de trente-cinq et ce garçon de vingt ans se sont liés; aussi, lorsqu'ils causent, les soirées sont-elles longues. Parfois Jacques se met au piano : Schumann, Chopin, Wagner, d'autres encore... Renys les joue avec amour; parfois Aldi, dont les recherches spéciales n'intéressent pas son ami, prend un livre dans sa bibliothèque : Chénier, Flaubert, Baudelaire (le divin Charles comme l'appelle Renys)... Aldi les lit avec ferveur, et, dans l'admirable silence qui monte de la ville au repos, l'harmonie des mots et des sons se fait encore plus belle. De temps à autre, on s'accoude à la fenêtre ouverte pour un regard jeté à la nuit, et le temps passe, rapide, jusqu'aux petites heures du matin.

Voici que Renys s'est pris la tête dans les mains, et, tout à coup, il éclate en sanglots; il pleure, désespéré, par gros hoquets houleux et heurtés. Il se cache la figure, mais son corps est tout secoué de douleur. Aldi se rapproche :

« Qu'y a-t-il, Jacques, voyons, qu'y a-t-il, tu as un gros chagrin et tu ne m'en dis rien; je croyais pourtant être ton ami; allons, calme-toi. »

Renys relève la tête, ses joues sont toutes rouges; il agite une main comme pour écarter des visions importunes, puis :

« Excuse-moi, Aldi, de te faire une scène, mais, tu sais, lorsqu'on est agacé depuis quelque temps, il faut que cela sorte par la colère ou les larmes, et vraiment, depuis deux mois, je suis complètement désemparé ! »

Aldi a lui aussi les yeux humides, il tire nerveusement sa petite barbiche noire.

« Ressaisis-toi un peu, mon petit, et fais-moi ta confession, tu as dû beaucoup souffrir en effet, pour te laisser aller; pourtant cela est mieux ainsi, et les pleurs sont déjà un allègement à la tristesse. »

Jacques réfléchit encore quelques instants, puis :

« Oui, dit-il, jusqu'à présent j'ai suffi à ma douleur; et pourtant, comme elle se démenait

et se tortillait en moi ! Vois-tu, Aldi, le chagrin le plus pénible n'est pas celui au large vol qui vous prend tout entier et vous berce de ses ailes, mais bien celui dont l'envergure est courte, et qui becquette le cœur à petits coups aigus. Le mien est fait de mille déceptions intimes ; il n'est pas l'œuvre d'un événement, non, c'est un chagrin négatif. J'ai cherché l'amour, et j'ai trouvé la bêtise, j'ai cherché des âmes, et j'ai trouvé des outres, j'ai cherché la vie, et n'ai rien trouvé du tout ! Maintenant, je suis las et réduit à pleurer comme un gosse, sans cause véritable.

— Eh bien, discutons ton cas, dit Aldi ; parlons de ta maladie comme je parlerais d'une chanson provençale ; tâchons de découvrir d'où elle vient, et quels en sont les caractères. Tout ceci m'étonne un peu, mais je crains fort que tu n'aies été trop léger, ou trop exigeant. Les femmes t'ont déçu?...

— Tu sais ce que je veux dire, interrompit Renys, j'aime ma cousine Hélène ; mais elle me déconcerte, et c'est le commencement de ma souffrance. Ses paons, ses gemmes, ses iris noirs me fatiguent, et pourtant elle est si belle ! Ah ! tu ne peux te figurer, Aldi... lorsqu'elle se coiffe d'une certaine façon, avec les cheveux relevés sur le front et noués un peu lâche, là,

vers la nuque... Hélène m'échappe... elle n'a pas de simplicité, elle n'a pas de cœur! Je voudrais savoir son âme, et cela...

— Toujours cette fillette! dit Aldi. Mais comprends donc qu'elle est tout à fait négligeable! tu ne l'aimes pas, tu l'admires; elle est très belle, soit; mais ta soif d'affection s'étanchera mal, car il est insuffisant que la petite sache dessiner des tombeaux festonnés de lys et de grosses larmes d'argent, qu'elle danse avec grâce, et rie d'un joli timbre. Elle vaut comme objet de luxe, non comme objet de passion.

— Il y a aussi une autre femme, dit Renys en hésitant, une autre femme que j'aime, mais autrement, et celle-là aussi est décevante! Non, je t'en dirais trop; d'ailleurs tu ne l'as jamais vue.

— Mme Lansky?... Écoute, Jacques, j'ai jugé inutile de t'en parler auparavant, mais je sais que tu es son amant. Une parole surprise l'année dernière me l'a appris. Ne te mets pas en colère, mon enfant; ta vie intime, pour secrète et bien gardée qu'elle soit, se laisse pénétrer, et mon affection m'a permis de connaître souvent ton cœur. Ta recherche d'amour a été vaine, dis-tu; c'est que jamais tu ne te livres tout entier, or il faut se livrer, car notre âme n'est pas à nous seuls. Je t'ai souvent entendu parler

à ta cousine, une fois à Madame Lansky, toujours j'ai eu la même impression. Pour moi, qui savais entendre, tu étais brûlant de passion ; pour tout le monde, et pour elles aussi, je le crains, tu semblais un simple phraseur. Ta timidité, ton habitude de tenir jalousement renfermé le meilleur de toi-même, s'exprime par l'afféterie et la recherche dans les paroles, comme chez d'autres par le bégaiement ou la rougeur. Aux instants mêmes où tu es le plus sincère, tu sembles ironique, et le moment où tu as le plus de cœur est précisément celui où la phrase est la plus contournée. C'est une maladie dont tu n'es peut-être pas responsable, mais les femmes que tu as aimées ont dû s'en lasser comme tu te lasseras d'elles, car tu as désiré leur âme, tu as désiré leur corps, et cependant tu ne les a pas aimées.

« Pour tes amis, il en va presque de même. Ce n'est plus ta timidité qui les arrête, la préciosité du langage, mais une volonté forte de ne pas te montrer tel que tu es. Pourquoi toujours te cacher? Très habilement, tu as mis un masque de jovialité bienveillante ; il peut tromper tes camarades et leur plaire, il ne fera que froisser ceux qui voudraient mieux te connaître...

— Eh non ! mille fois non ! interrompit Renys,

il est des moments où mon âme entière s'exprimait sur mes lèvres, et l'on n'a pas compris.

— Tu supposes aux gens des qualités de devins, répondit Aldi ; comment pouvaient-ils savoir le moment où tu étais sincère? or il faut toujours être sincère, et porter son âme comme une épée, non comme une cotte de maille!

— Crois-tu, par hasard, que tous mes camarades portent leur âme comme une épée?... Tiens, il y a cinq jours je rencontre, le soir, un nommé Jean de Villaines; nous causons; vient une tempête; on s'enthousiasme, on se sent un peu sorti de la vie, aucune hypocrisie n'arrête les libres pensées qui s'envolent aux étoiles; eh bien, je revois mon compagnon d'un soir, et je trouve une sorte d'imbécile qui fait le pitre! récite des monologues! et, quelques instants plus tard, seul avec moi, essaye de faire renaître son lyrisme ancien, à froid! Dégoûtant!... Abject!...

— Si tout le monde portait sur toi des jugements aussi sommaires et peu motivés, tu pourrais te plaindre avec raison.

— Non, tu auras beau définir ma maladie, cela n'enlèvera pas une parcelle de ma douleur; et elle est pourtant vraie, horriblement, et poignante! Je me sens couler à pic, perdre pied... Vois-tu, il y a deux classes de jeunes gens :

ceux qui sont assez forts pour vivre, et ceux qui sont trop lâches ; je suis de ceux-ci !

— Tu oublies les malchanceux, mon petit, qui ne sont point lâches, mais malheureux. Il me semble que vous tous, jeunes gens, vous n'avez pas assez de pitié pour les autres, et cela vous rend ambitieux pour vous-mêmes. Tu demandes trop à la vie, Renys.

— Ah ! pourtant, elle ne m'a pas donné grand chose.

— Elle t'a donné la santé, l'aisance ; remercie-la d'abord, tu penseras ensuite à te plaindre.

— Ce n'est pas des présents que je lui réclame, mais une raison de vivre ! Comment ! nous ne croyons plus à grand chose, nous gardons une vague loi morale que le plus simple égoïsme, la peur du gendarme (qu'il s'appelle Pandore ou Conscience) suffirait à nous enseigner, nous n'avons pas la foi... sur quoi ! sur quoi ! veux-tu que nous bâtissions ? C'est bien le moins que la vie puisse faire que de nous offrir un intérêt. Un intérêt, entends-tu, un intérêt, je ne demande que cela, ou bien quelque volupté qui me berce (oh ! pendant de longues heures de somnolence) et me fasse tout oublier !

— A ton âge, répondit Aldi, nos préoccupations étaient plutôt d'ordre moral ou religieux. Cette mise en demeure à la vie de nous fournir

un point de contact avec elle me paraît étrange, et pourtant cela revient peut-être au même; nous cherchions à donner de la stabilité à notre être, votre désir est assez semblable. N'oublie pas que douze ans nous séparent; en douze ans, si la maladie est restée identique, les symptômes ont pu changer. »

Renys se leva et se mit à marcher nerveusement de long en large :

« Nous en sommes tous là! Considère les trois quarts de mes camarades! pourquoi font-ils leur droit? par goût? allons donc! par manque de goût! Pour attendre! Voilà le grand mot lâché : Attendre! Les parents disent : Meubler l'esprit! Attendre! quand nous devrions être des hommes, et agir! non! Attendre!

— Ici, mon cher Jacques, il faut s'en prendre à la société; si les traditions de la famille n'étaient pas éteintes, on aurait sa carrière toute faite; au cas où l'on en voudrait changer, ce serait la marque d'une vocation certaine.

— Les mœurs nouvelles font des traditions nouvelles... nous n'avons point de traditions! Notre jeunesse garde les bras croisés. Veux-tu savoir pourquoi je pleurais tout à l'heure? C'est parce que je n'arrive pas à vivre. Il est ridicule d'employer de si grands mots, mais je ne sais de quels autres me servir. Je disais à Vil-

laines que notre jeunesse est une usine, eh bien, dans cette usine, je me suis perdu! Je vague de couloir en couloir, sans trouver une fenêtre où regarder un horizon certain, où voir un pan de ciel, un oiseau, une fleur. Nous n'avons que l'obscurité du cachot. Villaines rêvait de vie héroïque; nous vivons une vie souterraine. Ah! quand aurons-nous franchi le pas qui nous sépare de la vie? Quand verrons-nous le soleil?

— Et vous êtes nombreux à penser ainsi?

— Nombreux? Nous sommes une génération. Tous, tous, tous, nous voulons vivre, et la raison première nous manque. Nous formons une horde de *sans travail*, et pourtant nous serions de bons ouvriers; ah! mon vieux, nous ne rechignons pas à l'ouvrage, nous avons des bras vaillants et la volonté de bien faire!

— Je pense vraiment, dit Aldi, qu'il n'y a pas à désespérer de soi, mais à vivre d'abord... comme on peut.... Et maintenant, laisse dormir ces pensées noires et rouges, laisse, et détournes-en ton visage. Il est tard, il te faut partir, mais auparavant je vais te faire la lecture, comme on la fait aux enfants pour qu'ils oublient leurs chagrins. Tu as lu ce poème dix fois, n'importe.... »

Et César Aldi, taquinant sa barbiche, se mit à

lire de sa belle voix grave le *Voyage* de Baudelaire :

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

.... Renys foulait le seuil des rêves.

V

UN DIMANCHE EN MÉDITATIONS

Ce dimanche, huit jours après son entrée au cercle des étudiants, Villaines découvrit, vers trois heures, que le repos dominical lui était insupportable. La semaine avait ses distractions obligatoires : le matin, les voyages vers Aix où verdissaient les vieux murs de la faculté de droit; on causait, on riait beaucoup pour orner cette heure de chemin de fer ; vers midi, le retour où se répétaient les mêmes plaisanteries et les mêmes chansons. Le reste de la journée semblait se meubler sans peine d'occupations diverses... mais les dimanches !

« Oh ! ces dimanches froids et blancs, ces dimanches de linges blancs, de figures pâles

sous un ciel blanc, glaciers, lys, vierges, papier blanc... et dans la brume un grand œil blanc : le soleil! »

Villaines dit cette phrase à voix haute pour mieux juger de son effet ; elle ne correspond, en réalité, qu'à son seul ennui, car, au dehors, des rayons clairs font l'automne joyeux. — Il s'en assure en regardant la rue. Sur la devanture d'en face, le C d'or de COIFFEUR est toujours un peu de travers, et, plus haut, à une croisée du cinquième étage, est encore pendue cette cage agaçante dont Villaines n'a jamais pu voir l'oiseau.

« Est-ce un serin, un merle, un canari, un rossignol?... je pourrais évidemment continuer la liste et dire : est-ce un oiseau-lyre, une outarde, un toucan? Mais il y a peu de chance que je le sache, à moins de loger moi aussi au cinquième... A propos, qu'est-ce au juste qu'un toucan? »

Après avoir cherché dans le dictionnaire et s'être assuré que le toucan est un oiseau d'Amérique de l'ordre des grimpeurs, dont le bec est fort gros et fort long, il se sent plus satisfait et se remet à observer la rue. A la vitre où son front s'appuie, un léger halo marque la buée de son haleine. Il respire plus fort, puis signe avec l'index.

« Je n'ai nulle envie de sortir, nulle envie

de rester enfermé... Ah! que je m'ennuie! »

Il bâille.

« Je me demande où est Renys. Depuis une semaine, je voyage avec lui tous les matins, et nous avons bien causé cinq minutes. Ne m'a-t-il pas dit qu'il irait à la campagne aujourd'hui? Heureux garçon, il paraît toujours avoir un but. »

Villaines tire de la poche gauche de son gilet un bout d'ambre, et souffle dedans pour le déboucher. Il y visse une cigarette puis, allume.

« Mon caporal est humide !... ah ! ces journées où tout vous contrarie ; où les crayons s'épointent, les cigarettes crèvent, les plumes crachent, et les parapluies refusent de s'ouvrir, obstinément ! Je voudrais trépigner comme un enfant, en me fourrant les deux poings dans les yeux.

« Jusqu'à mes livres qui ne m'intéressent pas, mes chers livres ! *un livre est un ami donné par la nature*... Je cite à faux... quelque auteur dont le nom m'échappe... Je manque d'originalité et de mémoire... pourtant, ma phrase de tout à l'heure : *ces dimanches blancs... papier blanc... vierge... soleil*... oui, pas mal. »

Sur un rayon de la bibliothèque, il prend *Hernani* et ouvre au hasard :

Le voilà qui rugit, Madame, taisez-vous !

Ce vers ne lui offre aucune consolation, et il re-

ferme avec violence le volume dont la reliure en maroquin mosaïqué de Raparlier est précieuse.

Mollement, Villaines rêve d'un vague roman qu'il voudrait peut-être écrire, et dont le titre serait : *Apollon, cocher de fiacre.*

« Même, pour faciliter la vente, j'écrirai fiacre avec un *ph : phiacre.* »

Et il se laisse tomber dans un fauteuil.

L'abattement de Villaines grandit; par négligence, il n'a pas ouvert les croisées, et la chambre est d'une chaleur d'étuve. Sous le plafond, de minces filaments de fumée s'étirent et tombent en boucles. A plaisir, il a exaspéré son ennui qu'une promenade au bord de la mer aurait dissipé. Maintenant, il reste échoué dans son fauteuil, ses maigres jambes étendues, ses cheveux blonds et raides sur les yeux. Bientôt accourent les pensées qui font l'âme meurtrie, et, peu à peu, cet agacement presque jovial qui se raillait lui-même devient de la douleur. Villaines n'est plus veule par jeu, la tristesse l'entoure, et les coins de sa bouche se marquent.

« Voilà huit grands jours que je vais aux cours de la faculté ! huit jours, longs comme des bâillements ! Je vis dans un monde nouveau, qu'y a-t-il de changé en moi? Rien. Ai-je trouvé quelque soulagement? Non ! Tout me paraît si gris et terne... Je suis vraiment malheureux ! »

Voici qu'il s'apitoie sur son sort, cherche à se prouver sa douleur :

« Renys ne fait plus attention à moi, lorsque j'aurais tant besoin d'aide moral. Il s'est contenté de me trouer mes illusions, comme les clowns trouent les cerceaux de papier rose. Il a fait une blessure, et ne l'a point pansée. »

Au milieu d'un panneau de sa chambre, Villaines a pendu un grand christ espagnol en vieil ivoire. Il se souvient du jour où il l'a découvert, chez un brocanteur, sous des livres amassés. Il le regarde et ne se lasse point d'en admirer le travail vigoureux. Jamais il n'en a considéré le côté sacré, le symbole divin. Non, il ne vaut que par sa seule beauté d'art. A sa gauche s'embue le *Verlaine* de Carrière, à sa droite passe le *Chevalier et la Mort* de Dürer. Il chérit ces trois œuvres d'un égal amour.

Villaines s'est approché du Christ :

« Oui, Renys fut inconséquent, car il a démoli sans reconstruire. Que de choses nous manquent, à lui comme à moi ; il nous manque la pitié qui rend fort, et la joie. Nous ne savons pas jouir de la vie, ni compatir aux souffrances. Ah ! misère, misère de voir des jeunes gens, que le commun s'imagine avec une grue sur les genoux et un verre de champagne à la main, se tordre les bras de sincère douleur parce que le sens

de la vie leur échappe ! Ah ! misère et malheur ! »

Ses doigts se plurent à frôler la face du Christ ; il en admira la patine claire près de celle plus sombre de la croix.

« Ah ! oui, misère ! c'est bien cela. Nous sommes de pauvres loqueteux dont la détresse morale est grande. Notre vie se traîne de détail en détail sans une conviction, sans une foi qui la virilise. Notre douleur est stérile malgré ses désirs : plaine pierreuse qui voudrait enfanter une forêt de verdure. Notre angoisse ne sert de rien, c'est un rebut; celle du crucifié a régénéré un monde, elle a fait hurler d'amour des peuples entiers, elle a bâti des basiliques et créé des martyrs; la nôtre... ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! qu'avons-nous donc fait ! »

Villaines se jeta au pied du Christ en ivoire et il pria follement, un genou à terre, le front dans la main.

« Seigneur! Seigneur! j'ai tout à vous demander et rien à vous donner en échange, rien que l'émotion qui m'a jeté à vos pieds !

» Seigneur ! nous souffrons et sommes impuissants à rien faire de bon. Donnez-nous l'énergie de vivre. Nous sommes de petits enfants très fats et très oublieux de votre bonté. Vous avez détourné votre face et nous restons dans une ombre terrible !

« Seigneur ! il faut que nous vivions et que nous soyons forts, ne fût-ce que pour venir nous agenouiller dans vos églises pour vous apporter nos actions de grâces !

« Seigneur ! éveillez en nous le ferment viril qui fait compatissant et joyeux. Donnez-moi quelqu'un qui m'aide à trouver ma voie de lumière. Je suis comme un gosse qu'on aurait battu ; je me sens tout faible et meurtri !

« Seigneur ! je n'ai plus connu depuis quatre ans le seuil de vos demeures ; je veux goûter de nouveau au pain et au vin, sentir en moi votre corps et votre sang rédempteurs !

« Seigneur ! vous avez permis que reste encore en moi une bonne chose : la puissance d'aimer. Je sais aimer. Je veux vous aimer !

« Seigneur ! donnez-moi la force de vous prier avec constance, avec ferveur ; n'est-ce pas, oh ! n'est-ce pas, Seigneur, que vous m'aiderez ? »

La prière de Villaines se continua en un murmure.

Au bout de quelque temps il s'aperçut que, tout en priant, il comptait les petites rosaces du tapis. Il se releva brusquement, et sortit en sifflotant une valse fade.

VI

ÉPISODE D'HÉLÈNE

La scène est ce jardin clos livré à ses mélancolies d'automne : un jardin de Shakespeare. Il aurait pu fleurir sur quelque indécise rive d'Illyrie, et connaître les mièvreries pastorales d'une *Nuit des Rois*. Le décor appelle Olivia et Malvolio; une allée se perd sous l'ombre des feuilles; seul, on s'y trouve solitaire, et l'on n'y peut, à trois, marcher de front. Près d'un banc de bois, des saules creux bordent un ruisseau, et, plus loin, parmi les verdures, un jet d'eau scande sa plainte en brusques pluies. La maison trop moderne éclate en blancheur, mais, devant elle, des massifs s'étendent, d'où s'éveille le charme des parfums. Les résédas et les violettes

s'y blottissent, refoulés par une rangée de tulipes qui évasent la glace de leurs corolles, et par de grands lys tigrés, altiers évocateurs de pompes royales, sur le fond d'un bosquet de roses, rouges d'un jeune sang.

Malgré l'automne, l'heure est joyeuse : midi.

Sur la terrasse de la villa, les acteurs se disposent à faire leur entrée : Hélène glorieuse, et Renys fervent. Elle sait qu'elle est belle, elle sait que ses cheveux semblent une flamme, et que la grâce veille au fond de ses prunelles. Elle porte une robe à taille haute ; sur son front est posée une couronne de fleurs pâles. Elle semble ainsi, avec ses gestes lents et le balancement un peu lourd de sa tête, elle semble vraiment très *légende.* Jacques a su vaincre l'opprobre du costume moderne qui, chez lui, n'arrête plus l'attention, ne paraît plus, n'existe plus, puisque parfait. Tout l'intérêt se reporte sur la figure : les grands yeux noirs, refuges de caresses, dont le regard ne peut se poser sans douceur, il semble, ni se lever sans regrets ; la bouche vibrante d'aveux inexprimés, de fièvre incomprise, les narines nerveuses, le front large et sculpté. Mais tout est gâté par ces déplorables mouvements, secs, cassants, géométriques, qui heurtent et n'expriment pas.

Pour l'instant, Renys n'a pas conscience de la

perfection de sa tenue; il est ému par la douceur de l'air, par ce jardin et son mystère joli, par Hélène surtout et sa robe blanche. Il paraît heureux, et ses mains s'occupent à arranger la guirlande de fleurs, et s'attardent, aux cheveux de la princesse qui l'accompagne.

Hélène et Jacques descendent dans l'allée, ils causent :

« Hélène, jouissons bien de l'automne qui meurt. Les rameaux soutiennent encore leurs feuillages jaunis; dans peu de jours, nous marcherons sur un tapis profond qu'aura tendu la prochaine brise, mais les cassures légères qui bruisseront sous nos pas auront quelque tristesse : une angoisse accompagne toujours la mort, même celle des feuilles. »

Hélène prend des mains de son cousin une canne en jonc, et cingle les rameaux bas de petits coups flexibles. Elle va parler, mais, comme une folle envie de rire lui pince les joues, elle cherche une contenance. Une palme de marronnier tombe en tournoyant.

« Jacques vous êtes cocasse! vous parlez comme un poète, et jamais pourtant vous n'avez commis d'hexamètres, ces ennuyeuses choses longues, qui, deux à deux, se promènent en se donnant une poignée de main qui fait la rime. Vous avez été très gai à table, et nous avez conté des his-

toires assez drôles, mais il faut croire que ce jardin a sur votre esprit une influence secrète; dès que vous y descendez, votre lyrisme prend son essor. Est-ce l'automne, le ciel, ces plates-bandes qui vous inspirent, ou simplement ma présence? En hiver, un jour d'orage, pourriez-vous balancer aussi bien vos phrases, devant un parterre qui n'offrirait à nos regards que des géraniums en feuilles? »

Renys ne répond pas, perdu qu'il est aux senteurs passagères. C'est l'heure où les parfums s'émeuvent sous le soleil encore chaud; ils montent en impalpables volutes dans la sérénité du jour, et voici que se mêlent sous le vent tranquille toutes les musiques, tous les aromes, tous les gestes de la nature; le ruisseau répond à la fleur, la branche au nuage illusoire, et la brise à l'oiseau. Jacques aspire avec volupté le calme des choses.

« Vous avez tort de vous moquer, Hélène, je suis très sincère, et ne trouvez-vous pas qu'il est certains spectacles que l'on doit traiter avec déférence? Je crois, en vérité, qu'il faut porter aux arbres et aux fleurs le même respect que l'on accorde si aisément aux personnes?

— Je veux bien, moi! C'est comme les gens du monde qui sont exquis au salon et inconvenants, paraît-il, au fumoir.

— Que voulez-vous, ces midis m'enthousiasment, Hélène ! La nature communie avec elle-même dans la splendeur des rayons, comme, plus tard, elle communiera tristement dans les teintes tièdes et les souffles obscurs du crépuscule.

— Eh là ! eh là ! je vous arrête ; jamais vous n'auriez parlé, il y a une heure, d'un souffle obscur, et, même en vous accordant l'influence de ces excellentes plates-bandes, je ne vois pas... »

Renys se sourit à lui-même :

« Les teintes peuvent être tièdes et les souffles obscurs ; les brises qui passent après le soleil couché, ces brises chargées de sanglots, éteignent toute clarté en mon cœur, et le grand ciel ne semble-t-il pas attiédi, lorsque, vers le soir, il se teinte d'hyacinthe ?

— Oui, c'est ingénieux. Jacques, mon cousin, vous avez des trouvailles. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de considérer les couleurs comme des thermomètres ! Ne froncez pas les sourcils, j'aime vos conversations, elles me charment, et, si je me permets quelques moqueries, c'est pour écouter votre défense. Vous êtes un grand convaincu.

— Vous partagerez un jour ma conviction, Hélène ; je vous ferai aimer la nature. Peut-être,

vais-je trop loin et suis-je exagéré, il est vraiment des jours où je me sens vivre en elle. Lorsque je me promène en forêt, il me prend parfois des envies de pleurer, sans cause, simplement parce que je vis au milieu de toute cette vie qui m'entoure et dont je suis une parcelle. Alors je voudrais embrasser la terre, étreindre les arbres, et meurtrir mes lèvres à leur rude écorce. Ne sentez-vous donc pas l'emprise des flots quand vous marchez sur la plage? Moi, ils m'attirent par leurs murmures, car, n'en doutez pas, les sirènes vivent encore et chantent, mais l'homme est trop affairé pour écouter leurs chansons. Quand la mer est plate et brillante, je m'enivre de cet océan de caresses, et quand les éléments se soulèvent, je m'effare devant cet océan de gémissements! Debout sur une pointe de rocher, en face de la nuit, je voudrais chanter tout haut pour dominer la colère des vagues, ou peut-être pour cacher ma frayeur et ma lâcheté aux regards insidieux des étoiles!

— Bravo, bravo, mon cousin! Dites-moi, vous êtes donc amoureux du monde entier!... Pourtant, un conseil : soignez vos effets de voix; il y a des moments où l'on dirait vraiment un violon qui grince; vous devez respirer mal... Allons, ne vous fâchez pas, et continuez à me dire de jolies choses.

— Hélène, vous aurez beau me tourner en ridicule, je ne m'en plaindrai jamais. Libre à vous de me croire comédien; un seul de vos regards guérirait ma blessure. Mais ne sentez-vous pas que cette journée est sublime? qu'il faut s'y mêler, en jouir de toute son âme? Pour moi, je voudrais trouver en chaque lieu des choses que je reconnaîtrais. Déjà dans ce jardin j'ai d'anciens amis : suivant les saisons, les hélianthes m'offrent en leur parfum la franchise et l'accueil d'un bon hôte, les violettes l'espoir des lendemains, les iris de chers souvenirs; mais, par-dessus tout, j'aime et je connais la senteur inquiétante de ces herbes-fleurs, les résédas; elle frôle, se pose, s'échappe, c'est vraiment le parfum élu du premier et du plus grand des arts, de la danse! »

Renys parle d'un sujet qui le hante. Ah! qu'il voudrait faire comprendre à cette petite personne trop belle, la splendeur qui l'environne! Il sait qu'en sortant d'un bal, elle fut toujours plus occupée de sa robe que des étoiles, et qu'elle préfère un flirt à un beau paysage; cependant il s'obstine... elle est si belle. Est-ce que jamais elle comprendra les bois et la mer, la danse des arbres et la danse des flots, les rondes que tournent les feuilles au sein des clairières, et celles, vaporeuses, indiquées par

les flocons d'écume au creux des vagues? Est-ce que jamais elle comprendra le concert des fleurs?

Et Renys reprend :

« Je rêve quelquefois d'un ballet de parfums, où les odeurs s'uniraient pour l'extase; mais, ici, je respire déjà toute une symphonie, je me sens grisé de joie, comme devant une belle statue, un beau tableau, comme devant vos yeux, Hélène! Tout se fond, tout se meut dans une riche harmonie, où toujours domine la claire fanfare des roses.

— Que viennent faire mes yeux dans tout cela? »

Hélène eut un sourire de vaniteuse jeunesse.

Renys se tut, le sang lui reflua aux joues; comme pour un qui se noie, les bras tordus au seuil du gouffre, toute sa vie, sa vie sentimentale, reparut en images : l'enfance en commun, les jeux dans l'herbe, où lui se nommait *l'Epée subtile*, elle, *Fleur de prairie;* les ruses, les cris de guerre, les surprises, le poteau de couleurs, et les tortures. Oh! le wigwam dans l'ombre du bouleau creux! oh! le tomahawk, ustensile de cuisine, louche tournoyante et terrible! oh! l'illusion d'enfance! (rapide, passa le souvenir des regrets identiques de Villaines). Et ce grand coupe-papier, teint de cochenille, qui scalpa tant d'Apaches! Lui, furieux et hurleur, les cheveux

au vent, les yeux fous, brandissait son calumet de paix, — il vivait. Elle, déjà soucieuse de ses jupes, sachant très bien que c'était *pour rire*, évitait les ronces, — elle jouait.

Plus tard, les années de lycée, les chères vacances où l'on se revoyait, le retour. Jacques s'était pris à la douceur d'aimer. Il avait voulu connaître l'esprit d'Hélène, lui avait parlé, puis confié des volumes chers. Un soir de printemps aux lointains mauves, il lui lut quelques *Romances sans paroles*, et, sous l'épais treillis d'une tonnelle de vignes, des vers intimes qu'il aimait. Ceux-ci la firent rêver d'abat-jours à découpures et de veillées où l'on tricote, et Verlaine lui inspira une si grande mélancolie, qu'elle dessina sur son album de grands yeux où naissait un pleur en forme de poire, et des tombeaux, hexaèdres cerclés de deuil, où sa fantaisie posait parfois un triangle, et des initiales. Maintenant, elle avait brûlé ces dessins, trop *littéraires* à son gré, et ornait de son talent des éventails, où, sur une soie de nuance atténuée, quelque amour aux ailes roses sortait d'un œuf.

Renys savait tout cela, mais, parce qu'il aimait, il n'avait pas compris. Il savait que lorsque Hélène tournait la tête et montrait sa nuque où des cheveux courts blondissaient, son admiration fervente trouvait l'oubli en un désir

d'agenouillement. Il croyait en Hélène, ne s'arrêtait pas à ses travers, cherchait au delà, au delà des larmes sur les draps mortuaires, plus loin que les éventails, plus loin que la jeune fille accomplie, plus loin que le piano et ses gammes !

Ainsi, Jacques cherchait une âme en silence, et voici qu'en ce décor de soleil et de joie, Hélène venait de relever une phrase qu'elle aurait pu laisser passer comme un compliment d'adolescent ému. Renys rougissait toujours, et toujours Hélène souriait de jeunesse heureuse.

« Que faire ! que faire ! se disait Jacques, voici un parti à prendre, simple et décisif. Faut-il m'échapper, ne pas conclure, me draper d'une phrase banale, ou faut-il savoir enfin ce qu'il y a derrière ce front, approfondir les yeux d'aigue-marine, connaître en un mot ce qu'est Hélène, une petite bécasse, comme dit Aldi, ou celle dont l'âme me fut chère au delà de son apparence ? »

Les brises frôleuses, les arbres et les plantes, tout lui parut vibrer de tendresse... il parla :

« Hélène, j'ai nommé vos yeux parce qu'en leurs prunelles se résume votre beauté, parce qu'ils sont le reflet des eaux, du ciel et des flammes. Regardez-moi de ces grands yeux, regardez-moi de vos yeux clairs, bien en face,

au fond des miens. Ecoutez-moi, Hélène, je sais que vous voulez me mettre à l'épreuve, car c'est bien cela n'est-ce pas? vous vous êtes cachée sous un voile d'ironie, c'est bien cela... oh! dites que je ne me suis pas trompé! Oui, oui, je sais, les idoles veulent qu'on se prosterne et qu'on les adore, longtemps, très longtemps; mais, le jour où l'on a pleinement senti leur pouvoir divin, alors, même les statues en pierre finissent par laisser tomber sur le suppliant un regard du haut de leurs pupilles précieuses! C'est l'extase divine! faut-il que je parte sans avoir connu l'extase amoureuse?... Je suis tout à vous, Hélène, une chose, un objet entre vos mains... Hélène, Hélène, dévoilez-moi votre âme! j'ai trop prié pour ne pas obtenir! Vos bras calmeraient les regrets et les râles, donnez-moi vos bras! Quand vous marchez, le sable est ému au sillage de vos pas, laissez-moi suivre vos pas, nous irons vers le bonheur! Et votre caresse doit être douce aux malheureux, donnez, ah! donnez, car je vous aime!... non, laissez-moi parler!.... Je veux savoir le secret de vos yeux, je veux, je le saurai!... Hélène, je vous aime, je vous aime, je vous aime! »

Sérieuse, Hélène écoutait Jacques parler. Tous ses atavismes de bourgeoisie aisée semblaient

transparaître en sa figure, et Renys la vit, en un éblouissement, grasse, une chaîne d'or au corsage, avec une coiffure qu'un souvenir de jeunesse lissait en bandeaux. Toute son émotion se résorba comme de l'eau dans une éponge avide ; il eut presque envie de rire, et faillit crier :

« Eh ! Nom de Dieu ! je ne vous récite pas un mémoire de blanchisseuse ! »

Mais Hélène parla :

« Jacques vous êtes inconvenant !.... Vous voulez que je sois franche ? eh bien... je ne sais à quoi vous pensez ! C'est de la dernière audace, et si vous n'êtiez mon cousin, j'irais avertir maman ! Vous en doutez ? Désirez-vous que j'appelle ? Non, vraiment, on n'a pas idée d'une pareille.... d'autant plus que rien ne pouvait vous permettre de croire.... Comment ! c'est ainsi que vous me récompensez ! car j'ai été parfaite à votre égard ! je vous ai toujours gardé des places de faveur sur mon carnet de bal, à tel point qu'on a remarqué, oui, remarqué la fréquence de nos valses ! Pour vous, j'ai semé tous mes flirts ! Pour vous, j'ai presque froissé Monsieur Hurieux, le seul lieutenant de hussards à qui j'aie refusé un cotillon ! Pour vous, tout cela ! et c'est vous qui venez me faire une scène ! et après la scène une déclaration ! mais vous perdez la tête mon pauvre ami ! Jamais

vous ne m'avez dit que vous aviez un sentiment pour moi ! Et puis… cette brutalité ! Me prenez-vous pour une de ces jeunes filles stigmatisées dans un roman qu'on m'empêche de lire ? Je ne veux pas me fâcher pour cette fois, mais tâchez d'être plus convenable, et ne faites pas l'enfant ! »

Jacques s'était assis sur un banc. Les coudes aux genoux, la tête levée, il regardait Hélène. Rien dans cette beauté ne l'émouvait plus. Il poussa un gros soupir d'enfant désappointé, puis sa figure s'éclaira, les yeux se ridèrent, et, se levant, il éclata d'un rire un peu rauque, mais joyeux, oh ! très joyeux !

« A-t-elle assez d'esprit ! a-t-elle assez d'esprit ! La petite cousine n'a pas été dupe de la plaisanterie du petit cousin ! Vous n'en restez pas moins adorable. Finissons ce jeu par un baiser ! »

Et, la serrant dans ses bras, Jacques colla sa bouche aux lèvres minces, mais, à leur toucher, à leur parfum d'héliotrope, il faillit se pâmer de regret.

L'expression d'Hélène fut indéfinissable ; il s'y mêlait de la colère, de la stupeur et du dépit. Vivement, elle se dégagea, un peu effrayée aussi, et, tout en grondant Renys, elle le ramena vers la maison. Il prit congé, quelques instants plus tard, avec un charmant petit salut.

Dans la traverse, Renys marcha d'un pas rapide. La nudité des murs recrépis lui donna une impression de constance qui se fixa en tableau : le bord du ruisseau... le banc... les saules... la maison blanche... tout cela éclairé étrangement, on eût dit d'un pétrole vulgaire, implacable, reflété par du zinc. Près du jet d'eau, un couple : l'homme, vêtu d'une blouse bleue et de pantalons larges, les manches retroussées, montrait des bras huilés de sueur et musclés, sur quoi jouait la lumière ; la femme, fardée, les yeux noircis, le corsage déchiré, était couronnée de fleurs pâles. L'homme parla :

« Finissons ce jeu par un baiser. »

Il la baisa sur la bouche et se mit à rire d'un air canaille, tandis que la fille, pâmée, tordait ses hanches ignoblement.

« J'ai vraiment peu de contrôle sur mes sens, murmura Renys, je facilite ce jeu cérébral par ma complaisance. Pourtant, cette tension vient de me servir, elle a peut-être empêché les pleurs, les lamentations, les gestes de circonstance, et, me donner en spectacle... ah ! non.... Cette fille, ce baiser, c'est presque du sacrilège, un sacrilège posthume, car elle est bien morte, Hélène, l'inspiratrice ! »

Sur la route se dévidaient au fil du vent des

tourbillons de poussière. Devant la grille d'une campagne, un orgue moulait un air. Renys régla son pas ; puis une phrase s'inscrivit dans sa mémoire, il s'y habitua, la scandant au gré de l'harmonie mécanique. Renys chantait :

« Mon amour est mort, mon amour est mort ! »

Les passants lui semblaient devenir des automates qui faisaient, eux aussi, partie de son obsession.

« Mon amour est mort ! »

Les haies et les murs qui bordaient la route devenaient des cartons peints, éclairés d'une rampe idéale.

« Mon amour est mort ! »

Des charrettes craquaient, des fouets faisaient éclater leur son de cassure ; tous ces bruits suivaient les notes de l'orgue.

« Mon amour est mort ! »

Une odeur de laine chaude, un troupeau, le berger et le chien jappant, lui rappelèrent l'arche de Noé avec laquelle il jouait enfant.

« Mon amour est mort ! »

Derrière un treillis losangé, peint en vert, dans une pelouse verte, parurent des arbustes verts et des lauriers, où, parmi l'ombre des feuilles, luisaient des fleurs très roses, des fleurs découpées, artificielles, piquées par fantaisie pour éclairer le décor.

« Mon amour est mort ! »

Et l'échappée de vue sur la ville proche et géométrale, sous la brûlure du jour, semblait aussi suivre en ses lignes la ligne musicale de l'orgue, l'harmonie cassée où des notes, de temps à autre, étaient absentes.

« Mon amour est mort ! »

Et l'orgue s'arrêta.

Soit correspondance musicale, soit simple souvenir, les derniers sons éveillèrent des suites d'harmonies dans l'âme de Renys. C'était maintenant la sinueuse et sensuelle phrase du *Mefistofele* de Boïto. Quand il l'avait entendu jouer, quelques années auparavant, par une troupe italienne de passage, toute la Grèce antique s'était évoquée en son cœur de collégien. L'air presque oublié revint à sa mémoire et se déroula.

Vers Faust, Hélène devait s'avancer, bercée par le chœur des sirènes ; là-bas, dans ces bosquets que Renys voyait à un tournant de la route, Celle de Troie venait à lui. Il se complut à la fantaisie qui la faisait naître. Elle s'avançait sur les gazons brûlés ; ses suivantes avaient disparu ; elle marchait d'un pas égal, la tête droite, les bras collés au corps, la robe sans plis, sculptée dans du bois blanc, une

Hélène peinte de couleurs voyantes, des taches rouges aux joues, les yeux piqués d'une goutte de bleu.

Jacques se figura une causerie. Les paroles étaient précises, remontées d'un mouvement mécanique. Hélène parla :

« Le mieux est l'ennemi du bien... L'argent n'a pas d'odeur... Les affaires sont les affaires... Les enfants ne demandent pas à venir au monde... L'homme n'est pas parfait... »

Ces dernières paroles se perdirent en un grincement de ressort mourant. Une main invisible rendit la parole à Hélène ; elle continua avec précipitation :

« Le charme intellectuel de Chopin... L'orientalisme si pittoresque de Bizet... Massenet dont la musique... Wagner qui... »

Dans cette divagation que Renys ne pouvait plus contrôler, les deux Hélène se mêlèrent, la jeune fille-poupée et la poupée-reine furent une même vision, et, quand Jacques eut baigné son front dans un abreuvoir du bord de la route, il s'aperçut qu'il avait presque atteint les faubourgs de la ville.

« Et maintenant il faudra rentrer dans la rue clabaudeuse, heurter de verveux passants, saluer des gens plats ! Non, j'aime mieux me perdre aux collines. »

Renys pensa avec plaisir aux pins tordus, aux rochers très blancs, à la mer amicale. Chez lui, on le croirait invité à dîner par les parents d'Hélène; il mangerait dans quelque auberge.

« Allons, en route! »

Jacques prit un sentier qui l'éloigna de la ville.

Ce fut une longue promenade, coupée de haltes. A chacune d'elles, il sentait, avec la fatigue de ses muscles, s'apaiser son esprit, mais la nature ne se montra pas, dès l'abord, douce à ses regrets.

Il s'arrêta à la lisière d'une pinède. Là, sur les aiguilles polies et glissantes, à l'endroit où les roches marquent la limite des arbres, il s'assit. A quelques pas, sous des pierres hautes d'où pendait la chevelure d'un lierre, une eau courait, sensuelle, chantante et parfois griffée d'un insecte qui passait en vibrant. Des graminées, agitées d'un souffle incessant, se frôlaient en hâte. Sous les pins, deux oiseaux piaillaient en se poursuivant. Renys perçut encore à ses lèvres un parfum d'héliotrope.

« Faut-il donc que l'amour soit partout? L'étreinte du lierre est un baiser, les herbes échangent des baisers comme l'insecte et l'eau, ce sont des baisers d'oiseau que j'entends sous les branches, et moi-même, sur ma bouche, je garde encore l'odeur d'un baiser. »

A son esprit les choses furent amoureuses.

Quelques heures plus tard, le meurtre du soleil se fit à l'horizon. Renys marchait par la colline; le ciel fut une cohue de couleurs ruées, de cris lumineux, d'éclairs pourpres, d'éclats, de sang craché. Sous les frondaisons, filaient de longs rayons horizontaux qui se plaquaient en lueurs aux croupes rocheuses. Renys brisa une branche de pin, et, pour égayer ses muscles, l'agita comme une palme; ses narines n'aspirèrent plus que l'odeur de la brise lente.

A son esprit les choses furent glorieuses.

Il revint, et dîna dans une taverne des faubourgs. Une fille grasse le servit; elle riait pour montrer sa gorge. Des plaisanteries de pêcheurs pesèrent. Le pain était dur, le vin piquait. A travers les vitres, on voyait, sur la mer, tomber la nuit; mais aucune tristesse ne venait à Renys. Lorsqu'il rentra en ville, la lune lui parut drôle, et ses jeux d'ombres. Au coin des maisons elle montrait sa face frivole où des gouttières défilaient en silhouette. Jacques la sentit familière.

A son esprit les choses furent joyeuses.

Un large contentement s'étendit sur lui, et son pas sonna sur le pavé. Souriant, il prolongea son rêve intérieur. Les dehors ne vinrent plus le troubler, n'éveillèrent que quelques tentatives.

Ce fut d'abord l'aspect d'un fiacre qui passait... un couple en gaieté chanta.

Puis la soudaine entrave d'un fil de fer roulé... Renys faillit tomber.

La ligne flexible des fusées d'arrosage... un chien jappa, et vint se mettre sous le jet, en poussant des petits cris courts.

Enfin, quand Jacques fut presque arrivé à sa porte... un parfum, un souvenir, une mystérieuse idée d'héliotrope.

VII

QUELQUES AVIS ET UNE CONCLUSION

La nuit règne, et l'hiver. Sous les soufflets du vent brusque, les arbres grelottent. Deux soldats sortent du café : *Au joyeux hussard,* et remontent vers le quartier de cavalerie ; un troisième les suit, qui déhanche un peu. Le cours reste vide. La petite ville d'Aix paraît très glacée, la nudité des arbres est triste à faire pitié, les maisons prennent un air peu aimable et de leurs corniches moussues, froncées comme des sourcils, pleut et pleure le seul ennui.

Villaines referma la croisée en frisonnant et revint se chauffer près du feu. Ses amis l'injurièrent :

« Ah ! c'est pas trop tôt ! Tu voulais nous geler ! dit Herbillon.

— Le fait est... murmura Luttier.

— C'était à cause de la fumée », expliqua Villaines.

Renys haussa les épaules, et Helvin, dont le regard s'était levé d'un air inquiet vers la fenêtre, se rendit aux douceurs d'un roman. L'aération ayant ainsi été critiquée par tous, on se tut. Pour quelque temps, le désir des paroles ne vint guère, et, tandis que digérait Herbillon, les autres surveillèrent leurs pensées.

Depuis son entrée au cercle des Etudiants, Villaines, après avoir montré avec coquetterie son pouvoir de plaire et d'amuser, avait cédé le pas, et son commerce se bornait à d'habituelles fréquentations.

Dès les premiers jours, Antoine Luttier lui avait plu à cause d'un esprit un peu frivole et de charme certain. Une nonchalance rendait ses drôleries imprévues, et l'effet n'était point gâté par un léger bégaiement à l'approche des déconcertantes dentales. C'était un jeune homme dont la démarche était sinueuse et la figure jolie ; il connaissait la grâce qu'il faut mettre à baiser une main, et savait, par surcroît, être fort intelligent à ses heures.

La seconde rencontre amicale fut avec Helvin. Marc Helvin était plus âgé que ses camarades et plus âgé que son âge. Ses vingt-six ans ridés

et maladifs troublaient un peu ; curieuse aussi son existence, coupée de brusques disparitions qui restaient inexpliquées. Orphelin, riche, sans occupations définies, il suivait des cours de droit pour que son esprit changeât d'air, se fixât une tâche. Villaines l'aimait pour son indulgente bonté où pointait un sarcasme doux ; il souffrait en le voyant pâlir parfois et se prendre le front dans les mains, la bouche contractée de douleur.

« Ce n'est rien !... un peu de migraine. »

Et Marc, redressant son corps lourd, achevait la phrase interrompue.

Pour Herbillon, Villaines conservait une habitude sympathique. Il trouvait en lui de la bonhomie généreuse et une intelligence documentée. Son esprit était peuplé d'opinions stables. Il y restait à l'ancre, bien fortifié, pacifique, mais prêt pour le combat. Sur elles, les attaques les plus impatientes s'étiolaient, car le doux garçon se crénelait de tourelles. Par exemple : Charles Herbillon était républicain radical ; il l'était, avec toute l'intransigeance d'une affiche d'élections. Là se bornait d'ailleurs son dogme ; il ne faisait aucun prosélytisme, n'écoutait aucune critique, n'expliquait rien, n'admettait rien.

« Je suis républicain radical. »

Content de s'être affirmé devant lui-même,

Herbillon souriait alors au plafond, et passait à d'autres sujets, traités avec abondance et discernement.

Renys lui ayant demandé un jour quelle carrière il comptait suivre, il avait répondu :

« Un magistrat gagne peu, mais il est très considéré. Avant sept ans, je serai juge suppléant dans une sous-préfecture. »

Villaines devint songeur à cette confiance dans l'horizon.

C'est à ces trois camarades et à Renys qu'il livrait le fretin de sa vie intérieure : sensations, pensées, souvenirs ; mais son désir d'affection était insatisfait, et Jacques, dont la brusquerie semblait depuis quelques mois plus inquiète, restait toujours cassant et clos.

Ils avaient quitté leurs familles depuis un mois, pour venir s'installer à Aix, ville universitaire et morte. On avait trouvé que le calme serait profitable aux études, et que l'exil donnerait à ces jeunes gens une tournure d'esprit juridique. Helvin les avait suivis pour n'être pas seul.

L'emploi de leur temps était invariable : le matin, après les cours, ils déjeunaient ensemble, puis travaillaient, ou bien allaient se perdre aux bois des environs. Le samedi, ils rentraient chez leurs parents, mais, le surlendemain, c'était

une joie de retrouver leurs garçonnières, plaisir d'enfants qui jouent à Robinson, tous seuls, au milieu d'un pré. Les soirs se passaient en promenades sur le cours, en stations dans les cafés, et, lorsque le vent se fut aiguisé, ils s'accoutumèrent à des réunions chez Villaines, qui possédait trois fauteuils et un divan.

C'était une de ces soirées oisives qu'ils aimaient à se ménager, pour la joie des causeries lentes, où sonne parfois un éclat de rire. Dans cette intimité familière, les coussins profonds, le feu qui danse, et la boîte en fer blanc où sont les cigarettes paraissent des ornement nécessaires aux veillées amicales. Vraiment, l'heure et l'endroit sont propices au retour des souvenirs.

Pendant le jour, ils se sont envolés, très nombreux et très fous ; les aspects brillants de la nature les éteignaient d'un souffle de rayons, mais voici qu'ils accourent, se rassemblent, chuchotent, et finissent par devenir obsesseurs. L'adolescent le plus glacé regarde alors volontiers vers les actions commises, les paroles dites, les choses en allées, et parfois un regret le frôle. — Quoi !... tant d'actions indifférentes, tant de paroles creuses, tant de choses vaines ! *Agir (bien ou mal)* s'apprécie, mais *n'avoir rien fait* ?

La nuit éteint le monde qui nous entoure, pour nous laisser nous commenter en silence.

Villaines pensa tout haut :

« Le soir nous rapproche les uns des autres ; les occupations de la journée nous séparent, du moins en esprit ; mais, aux ténèbres, les âmes s'unissent, et se recueillent en l'attente des confidences. »

Herbillon secoua la tête d'un air indifférent. Il venait de finir son étude sur *les donations entre vifs*, et ne voulait pas réfléchir. Les autres non plus ne répondirent, mais, guidés par la remarque de leur camarade, ils se prirent à repenser et, d'après leurs caractères, à repenser suivant des modes divers, les pensées de l'heure enfuie : des mains qu'ils avaient frôlées, des yeux que leurs yeux avaient rencontrés, des opinions qu'ils avaient émises, que restait-il en leur mémoire ? Pas assez de volonté pour fixer un geste, d'intention pour que vive un regard, de sincérité pour que l'idée jaillisse. Ils s'en émurent de façon différente, de sorte que, par sa phrase, Villaines avait précisément troublé le calme qui les confondait. Leurs fantaisies divergèrent, aiguillées en chaque esprit, et, par suite, l'intention de causer s'éveilla.

Helvin referma son livre d'un geste bref et, par la chambre, soudain s'ébroua, sautant par-

dessus les chaises, essayant au coin de la table des positions d'équilibre. Son gros corps fut encombrant. Villaines sortit pour faire bouillir de l'eau, Luttier alla vider la théière où, depuis la veille, macéraient des feuilles, et Herbillon aida Renys à chercher le sucre. Quelques instants plus tard les cinq jeunes gens buvaient leur thé.

Durant l'heure qui suivit, leur causerie fut active, occupée des mille détails quotidiens, du cortège grouillant des petites joies et peines. De nouveau s'affirma le plaisir d'être réunis.

« Notre entente est parfaite, constata Luttier ; il me semble que, peu à peu, notre camaraderie se change en amitié. Nous sommes arrivés à bien nous connaître... Villaines, tu permets n'est-ce pas ? »

Et Luttier, s'enfonçant dans son fauteuil, posa ses pieds sur un guéridon.

« Bien nous connaître ! dit Herbillon. Ah ! je vous défie d'exprimer clairement ce que vous pensez les uns des autres. Pour moi, je vous aime beaucoup, mais renoncerais vite à pénétrer votre âme. L'âme ?... chasse réservée ! »

Luttier se mit à rire :

« Ce n'est pas de notre perspicacité que je doute, mais de notre franchise. Marquer mutuellement nos défauts d'un doigt réprobateur !

Fichtre ! quel rôle ! quel bel exemple de sincérité ! Voudriez-vous, par hasard tenter l'expérience ?

— Oui, mais en toute cruauté ! fit Renys, décidons seulement que rien ne survivra de nos paroles, et qu'elles seront mortes pour chacun de nous, dès qu'avant l'aube le ciel aura pâli.

— *Dès qu'avant l'aube le ciel aura pâli,* voilà qui pourrait se chanter, dit Herbillon.

— Cette enquête sera précieuse, dit Villaines, car elle créera un charmant souvenir. Nous voyez-vous, graves et barbus, repensant aux rêves de la vingtième année, ceux mêmes que Renys tournait si fort en ridicule, le jour où je le vis au Cercle ?

— Nous dire nos vérités, murmura Helvin, quels délicieux fantoches nous faisons ! Je songe aux combats sanglants qui vont se livrer en nos âmes. D'un côté, la franchise nous poussera à proclamer notre avis tout sec, tout cru ; de l'autre, une discrétion, un scrupule arrêtera les jugements trop sévères. Et... j'y pense... cela est-il possible de parler clairement ? Mais, puisque telle est notre fantaisie, essayons ! »

Luttier pencha la tête sur l'épaule droite d'un air gentil :

« Eh bien... ?

— Eh bien, quoi ? » dit Herbillon.

Il y eut un moment de silence, puis, tous les cinq, ils éclatèrent d'un rire bête.

Villaines quitta le fauteuil où se complaisait sa paresse, et vint s'accouder à la cheminée. Au coin de marbre il posa sa tasse.

« Attitude d'orateur, murmura Renys.

— Pardon ?...

— Je dis que tu te prépares à nous faire un discours.

— Peut-être bien, dit Villaines, et ce que j'ai à vous conter est d'ailleurs fort simple. C'est un avertissement : notre soirée menace de tourner au grotesque ; entre nous, une amitié semble naître, or nous allons plaisanter quand notre but est de nous venir en aide. Soyons sérieux pour un instant. Voyez-vous, l'amitié devrait être une société d'amélioration mutuelle ; elle n'est, d'ordinaire, qu'un traité de neutralité, une cohabitation d'indifférences, ou, pis que cela, des vanités qui se frottent. Tâchons de nous renseigner sur nos défauts et nos vertus. Quand deux peuples s'unissent, ils s'enquièrent d'abord de leurs forces respectives ; faisons de même, et, si vous y tenez, j'ouvrirai le feu. »

Ces paroles indisposèrent Renys. Il envia leur désinvolture. Dès l'abord, il désira contredire, agacé par cette aisance qu'il sentait lui

manquer, et son humeur tournait déjà à l'aigre lorsque Villaines prononça :

« Je tiens à vous mettre en garde contre mon jugement. Ne vous connaissant, en somme, que depuis peu, je ne vous offrirai que des impressions assez neuves. Ceci dit je commence.

— *Don José, je commence !* chanta Renys.

— Allons, Jacques, tais-toi ! » dit Helvin.

Villaines parcourut du regard le cercle de ses camarades. L'aspect le frappa des semelles de Luttier, qui formaient sur le guéridon un angle aigu.

« Luttier... attention ! »

Villaines leva l'index de sa main droite d'un air docte :

« Il y avait, dans l'ancienne Grèce, des esclaves dont l'unique souci était d'orner les temples de guirlandes, lorsqu'un jour de fête invitait à des réjouissances publiques. Je gage que s'il s'est jamais trouvé parmi eux quelque artiste amant d'illusion, il dut goûter à ce travail des voluptés extrêmes. Parer l'éternité des marbres du charme passager des narcisses, créer autour d'impérissables colonnes des rinceaux de violettes, n'était-ce pas unir deux extases sans pareilles : celle des choses qui demeurent et celle des choses qui passent ?

Luttier aurait goûté la sensualité de ces occupations. Dans la vie quotidienne son esprit se complaît à de pareils jeux. Je le vois souvent prendre une vieille idée, altière encore, mais que les gazettes ont livrée aux imbéciles ; toute prostituée qu'elle soit, il paraît, à son égard, éprouver une certaine tendresse, et soudain naissent autour d'elle et l'environnent des fleurs, de fraîches fleurs. Elle est méconnaissable ainsi parée !

« Même lorsqu'il emprunte les pensées des autres, médiocres souvent, un mot ajouté, une intonation, donne la grâce qui leur manquait. Partout en lui nous retrouvons ces enlacements de guirlandes, jusqu'en ses phrases, jusqu'en ses gestes... »

Et dans l'air Villaines dessina une volute.

« Je crois bien que l'esclave grec, après avoir couronné le profit du temple, courait se saouler dans quelque bouge avec les autres esclaves de la ville. A Luttier fut donné ce soin discret d'agir autrement. Il est homme du monde, et n'a point trop subi l'influence des salons ; il doit y passer avec une légèreté d'ailes et sortir sans perdre de plumes. De cela surtout je te sais gré, Antoine. Homme subtil et fleuri, j'ai fini de parler. »

Des rires sympathiques approuvèrent, et

Luttier ôta ses pieds du guéridon. Renys songeait que lui aussi parait jadis de fleurs un temple très beau, lorsqu'il mariait une couronne pâle aux cheveux d'Hélène, et cette analogie lui déplut, car le temple était de marbre faux; il l'avait rêvé d'albâtre. Mécontent, il se mit à parler d'une voix sèche :

« Comme compliment cela est fort bien, Villaines, fort bien en vérité. Laisse-moi pourtant ajouter quelques mots ; ce seront des notes dédiées aux marges de ton petit discours !

« Pour tout patrimoine intellectuel, Luttier possède le bien d'autrui. C'est une pompe qui aspire et refoule une onde étrangère. A chacun de nous il doit une phrase, un mot, une intonation. A-t-il une seule conviction bien arrêtée? J'en doute. L'a-t-on jamais vu brandir une idée comme on brandit un glaive ? Allons donc ! elle plierait. L'idée est à ses yeux une jolie chose sinueuse et souple; il danse avec... et quand il cause, ah ! que de modulations discrètes, quelle débauche d'incidentes... et puis... et puis... voilà ! »

Renys ne fut pas éloquent.

Personne ne répondit. Luttier semblait dormir, immobile dans son fauteuil ; soudain il remit ses pieds sur le guéridon, et Renys regarda

d'un air furieux l'angle aigu des semelles.

Villaines battait une marche au marbre de la cheminée; il désirait faire un autre petit discours auquel il pensait durant les dernières paroles de Jacques, et il se hâta, craignant de perdre le fruit de ses réflexions.

« Puis-je continuer? »

Chacun changea de position : Renys se croisa les mains, Helvin remua sa jambe droite qui menaçait de s'engourdir, Herbillon tira le peu de barbe qui moussait à son menton et Luttier parut s'endormir.

Villaines parla :

« Herbillon, à toi la suite ! Charles, je t'ai rencontré tout enfant ; tu es le seul de vous tous que j'aie fréquenté avant mes études. La première fois que je te vis, je m'en souviens fort bien, tu coupais des tiges de sureau pour en faire des pétards avec de l'étoupe mouillée. Tu ne compris pas que ce jeu sonore me laissât froid (de ces mêmes tiges j'aurais voulu faire des flûtes). Tu avais à cette époque de grosses joues rouges, les jambes hâlées, et tu parlais beaucoup, te montrant déjà d'un optimisme farouche, sachant retourner patiemment un fait pour en trouver le côté heureux. Le soleil lourd de ce pays et sa terre sèche te plaisaient. Nous fixâmes le lieu de nos divertissements dans un

olivier, mais les grosses branches étaient ton bien, nul n'y devait grimper que toi, et, perdu parmi les feuilles, tu me laissais assis dans l'herbe. Tes sentiments démocratiques s'éveillaient aussi; tu me quittas souvent pour jouer avec les enfants du fermier; j'en compris plus tard la raison. En eux tu trouvais des êtres forts qui te rendaient tes coups de poing; tu avais la satisfaction de la lutte, au lieu que, sur moi, la victoire te restait trop facile.

» Tu m'aimais beaucoup d'ailleurs, et souvent tu pansas, avec un soin bonhomme et des paroles de réconfort, les blessures nées sous tes horions. Néanmoins, tu m'inspirais une profonde terreur! Un jour que j'élevais un doute sur la beauté d'une de tes petites amies, tu me rossas avec une conviction abondante. Le reste à l'avenant. Oui, tu n'admettais déjà pas que l'on discutât un dogme. Le nez retroussé de la petite... Hortense, je crois, en était un. Là s'arrêtent mes premiers souvenirs. Hortense, et le pétard en sureau.

» Depuis lors nous nous sommes vus à de rares intervalles. Chaque fois tu m'accueillis par une affirmation : « J'aurai le prix de grec. — J'aurai la mention au Baccalauréat. » Cela me laissait rêveur, moi qui ai passé le peu de vie que j'ai vécu à me demander comment vivre le reste.

« Il y a trois mois, je t'ai retrouvé sans surprise. Après deux ans de voyages où tout fut changement, forêts perdues, grèves fuyantes, visages disparus, toi seul dans ma ville d'enfance n'avais point varié. Tes paroles, tes gestes sont toujours nombreux et inutiles; tes actes, utiles et précis; tes affirmations restent carrées, bien d'aplomb, et si, tu n'abuses plus de ta vigueur physique, c'est qu'ayant découvert son insuffisance pour vivre, tu l'as doublée de bonté. »

Brusquement Renys interrompit :

« Et voilà comment Villaines fit l'apologie de Charles Herbillon! Nous devions parler en toute franchise! Oh! la bonne, l'excellente farce! A mon tour de montrer l'autre côté de la médaille. Je n'aurai pas de souvenirs d'enfance à évoquer, non, pas le plus petit bout de sureau (où Villaines trouve un désir de flûte), pas la moindre Hortense! Je me contenterai du spectacle de ces trois dernières années où, sous nos yeux, Charles, pesant et têtu, passa ses examens, fut nommé au concours et couronné de lauriers. Trois ans de gloire! qu'il racontera plus tard à ses petits enfants, des Herbillon en herbe, assis à la crête de ses jambes goutteuses.

« Charles, tu es l'homme des petites ambitions; tu ne poursuis jamais qu'un rêve à portée de ta main. Ton intelligence est cantonnée dans un

sujet, un seul ! le Droit. Passé cela que reste-t-il? des assertions d'une impudence irraisonnée! Oui, tous les énigmes de la vie....

— Pardon, interrompit Luttier du fond de son sommeil, *toutes* les énigmes.

— Merci.... Toutes les énigmes de la vie, Dieu, la société, l'âme, tous les problèmes qui ont fait râler des milliers de penseurs, tu les résous par des clichés, de vieux clichés usés, choses qui ont traîné dans d'étranges mains, comme tes amours tarifées du samedi soir.

« Ah! mon bon Charles! je crains bien que ta vertu et ta bonhomie ne soient des manteaux de pharisiens, qui parent, et ne gènent pas aux entournures. Ta vertu! Tiens! je la donne entière pour une pensée sublime où ton esprit s'effare! »

Et Renys continue, il martèle ses phrases, en acère les pointes, en dirige les traits. Quelle passion le mène? Quelle volonté de détruire? Car il parle avec emportement, les yeux fougueux, le geste large! C'est sa vengeance qu'il étreint! C'est Hélène stupide et belle qu'il accable en Herbillon. Soudain, en commençant à parler, il a cru voir qu'elle et lui étaient de ceux qui répondent à l'amour et à la vie par des lieux communs. Mais c'est à elle que va l'ironie, à elle que va l'insulte, à elle qui l'a fait

souffrir de s'être trompé ! Sa rancœur et son dépit s'assouvissent en mots pressés, heureux d'être méchants, et ce bonheur lui fait oublier son afféterie de langage et ses mouvements courts.

Un instant Renys s'est libéré, Renys a été lui-même, pour insulter une femme en frappant un ami ; et il songe avec volupté au corps puissant et parfumé de la maîtresse absente, Thérèse Lansky ; bientôt elle reviendra, il sentira la chaleur de ses seins, il la dévêtira dans l'ombre, et leurs bouches s'uniront en un baiser où les corps s'embrasent. C'est elle, l'amante joyeuse, et Renys vomit l'ancien amour en paroles qui se trompent de porte.

Dès que répond Herbillon, il voit bien qu'il s'est trompé :

« Mon cher Jacques, si ton attaque est une plaisanterie, j'ai presque le droit de m'en fâcher ; si tu parles sérieusement, je te dois une explication. La voici : tu me dis, avec quelque dureté, l'homme d'un but médiocre, je te l'accorde ; ce but a été choisi tel à dessein. Tu ajoutes qu'à toutes les questions en dehors de ma voie, j'ai répondu de façon trop catégorique, par des clichés dont tu exagères d'ailleurs la vétusté ; je te l'accorde encore ; j'ai répondu ainsi à dessein. Luttier, Villaines et toi, vous faites votre droit

par jeu; Helvin, par hygiène; le titre d'avocat ne sera pas déplaisant sur vos bristols. Si la carrière vous plaît, vous y resterez; si elle vous lasse — adieu! Il vous est donc loisible, tout en suivant à peu près le sentier, de faire des ailes de pigeon sur les plates-bandes.

« Je suis dans une toute autre posture; j'ai ma vie à gagner, en somme, et, si je n'attends pas mon pain avec angoisse, du moins il me faut être indépendant, entendez-vous? et pour cela, je dois faire des études brillantes. M'occuper d'autres choses? non pas! Je resterai comme un bœuf au sillon... et ne cherchez pas à me plaindre, — ce labeur m'intéresse.

« Je n'ignore pas qu'un monde vit et grouille autour de moi, qu'il est peuplé de mystères et d'énigmes, mais je ne veux pas en être troublé, et, à tous ces points d'interrogation, j'ai opposé des solutions vieilles comme le monde. Tu l'as bien dit, Renys, des générations de penseurs ont râlé pour les découvrir. J'ai profité de ces sueurs d'angoisse, je m'en suis fait une foi, et j'y reste attaché avec prudence, pour n'avoir pas à souffrir de l'effroyable perte de temps qui suit une conviction perdue. — Quant aux questions de détail, si mes opinions politiques vous offusquent, sachez-moi gré de ma constance envers elles.

« Ce n'est pas en ayant un but lointain qu'on

avance vite. J'ai voulu ma vie par étapes, et je vaincrai ! »

Renys se leva.

« J'ai des excuses à te faire, Charles, ma mauvaise humeur a eu des mots que je regrette, mais, en vérité, ils ne s'adressaient pas à toi. Vous ne pouvez comprendre cela, mes amis, je ne visais pas Herbillon, je tuais une vieille douleur, elle est bien morte maintenant; je ne parlais qu'à des souvenirs.

— Des souvenirs ! dit Villaines, mâtin ! tu les arranges ! »

Renys s'attrista de l'attaque inutile; il avait retrouvé sa froideur, et ne conçut plus de joie d'avoir vécu ses minutes intenses; et le corps évoqué, le beau corps et les bras nus qui enlacent, se refusa au souvenir.

« Je serai aussi glacé qu'avant, pensa-t-il; la brûlure de mon baiser ne brûlera que mes propres lèvres. Ces instants de passion furent gâchés pour une thèse fausse et blessante, ils auraient dû naître dans l'étreinte amoureuse ! »

On causait depuis quelque temps sans que Renys s'en fût aperçu. Il descendit vers les réalités. Helvin finissait une phrase :

« ... C'est bien souvent de l'héroïsme.

— Quoi donc? fit Renys pour se mettre au courant.

— Je dis que la sincérité exige bien souvent de l'héroïsme. Voyez la difficulté que nous avons à exprimer un avis avec clarté. Villaines a dû se borner à des comparaisons ou des souvenirs, et toi, Jacques, tu t'es rué en paroles d'un inconvenant parti pris. De l'héroïsme, c'est bien cela, parfois un splendide décor peut le faire naître, qui dépouille le sentiment de tous ses accessoires...

— Oui, dit Villaines, un bel orage sur la Corniche... et encore!

— Mais, le plus souvent, continua Helvin, il existe tant d'idées secondaires, tant de détails infimes que notre patience se lasse, et le courage nous manque de descendre en notre cœur y chercher la vérité. Toute critique d'un caractère est forcément insuffisante ou passionnée; par conséquent mauvaise. On se hausse sur d'imaginaires cothurnes, on s'entoure de gestes et de cris, et, tout en croyant discuter un sujet, on suit une fièvre intime qui ne s'y rapporte pas.

« Je crois tes paroles véridiques, Renys, ton ardeur semblait s'adresser à quelque autre victime; mais c'est bien la première fois que je t'ai vu parler avec chaleur. Herbillon t'a fort bien répondu. Voyez-vous, mes amis, nous sommes tous attelés à la même tâche; moi qui aurais dû

jeter le collier depuis quelque temps, je suis encore entre les brancards. Nous formons notre vie, nous cherchons nos chimères, on ne vit pas sans elles! Herbillon nous précède, le devoir fut pour lui un dur charretier qui lui battit les reins. Nous autres, nous tâchons d'arriver au même but par l'idée; mais l'idée est harcelante et folle, elle nous pique au garrot et nous fatigue. Alors nous nous arrêtons, essoufflés, trouvant la route dure. La douleur, le souci du pain à gagner, l'ambition, nous seraient des stimulants, ou l'héroïque foi, qui fait de la route pierreuse une voie triomphale. Tout cela nous manque, et pourtant il faut gravir la côte, il faut traîner derrière soi la charrette où s'empile notre avenir. C'est cela, l'angoisse de notre jeunesse! »

Contre la lampe Luttier regardait un jeu de cartes transparentes que lui montrait Herbillon. Il s'en détacha pour s'écrier :

« Des phrases, des phrases! Vous vous bercez de sonorités, non de raisons, et, de plus, vous êtes embêtants plus que vous ne pensez! L'angoisse de notre jeunesse! allons donc! vous vous torturez par l'abstraction. Quelle terreur de l'avenir! laissez venir les heures sans les interroger, et, si vous trouvez leur vol trop monotone, égayez-vous avec les mots, les suaves mots avec quoi l'on jongle, les mots qui rient,

les mots qui chantent, les mots immortels! Ah! vous me traitiez tout à l'heure de pompe, vous, les sources! mais ignorez-vous donc la volupté de donner au vocable un sens nouveau en le plaçant de façon nouvelle? Le mot résume un monde, en créer un, c'est un larcin fait à Dieu!

— Tu te contredis, il me semble, dit Helvin; en jonglant, tu laisses tomber tes boules. Tu nous reproches nos phrases que tu dis creuses, ce ne sont que des mots, et voilà que tu nous allègues la joie des mots, de ces mêmes mots que tu semblais mépriser. »

Ne voulant pas répondre, Luttier s'évada en frivolités.

« Pardon, dit-il, ce ne sont pas les mêmes!

« A chacun de nous est attachée une partie spéciale du discours, elle est en notre essence, et, d'après elles, nos pensées prennent leur forme plastique, l'expression. Chaque âme a son mot, diriez-vous; or Renys affectionne l'adverbe, toutes choses se modulent longuement en ses yeux. Elles ne gardent pas la fraîcheur des choses vues, des choses vraies, son imagination les flétrit. Il est en l'adverbe une sorte d'ardeur glacée, Renys voit ainsi.

« Villaines aime l'adjectif; que dis-je! il est l'adjectif. Il donne aux gens un éclat qu'ils

n'auraient pas sans lui, mais, étant un mot rare, tout en éclairant les autres, il garde pas mal de rayons pour lui-même... il sait se placer. Villaines voit brillant.

« Pour moi, je m'accorde le substantif. Je n'ai peut-être pas de couleur très spéciale, je m'assombris avec Renys, je m'éclaire près de Villaines; mais, comme le discours ne saurait exister sans moi, comme je sers au rhythme des proses, je me scande ce rhythme à moi-même, je mêle à mes dires un incessant contrepoint. Je vois diapré!

— Nous serions donc une phrase humaine, » dit Helvin.

Herbillon s'attardait à la transparence d'une dame de trèfle, la carte la plus piquante du jeu. Soudain, il remit le paquet dans sa poche et s'écria :

« Et moi, que suis-je? substantif, adjectif ou adverbe?

— Toi, toi! dit Luttier, tu es une interjection! »

Quelques instants encore, on plaisante, mais bientôt la gaieté se perd. Les flammes ne dansent plus sur les chenets, les braises deviennent cendres, et tombent dans d'autres cendres avec un bruit mat. Un peu de tristesse se répand, douce comme un parfum. Ces cinq jeunes gens,

une concorde les réunit, des effluves amis se marquent, et voici que les enlace un commun regret.

« Je veux rentrer en moi-même, écarter mon lyrisme trompeur, me sortir de la boue de mes sens, et je ne puis, je souffre ! pense Villaines.

— Je veux être moi-même, vaincre ma froideur affectée, aimer enfin ! et je ne puis, je souffre ! pense Renys.

— Je veux ne plus être les autres, dépouiller ce reflet de ceux qui passent, et je ne puis, je souffre ! pense Luttier.

— Je veux être un nouveau moi-même, rajeunir ma race en mon cœur, et je ne puis, je souffre ! » pense Helvin.

Herbillon a-t-il deviné ces pensées? Il se tourne vers ses camarades et murmure d'un ton de raillerie émue :

« Tous, tous, vous êtes des rêveurs ! »

Puis montrant sa poitrine il ajoute :

« Moi, je serai Moi ! »

Villaines hoche la tête, mais, comme il n'est pas dans le rayon de la lampe, on ne peut savoir ce qu'il veut dire, enfin il s'écrie :

« Ma parole, on étouffe ici ! »

Et de nouveau il ouvre la fenêtre.

Au loin, vers les arbres du cours, la note ironique d'une chouette perce la nuit.

VIII

LA PANTOUFLE

Elle baigna de cordialité leurs autres veilles, cette soirée où les cinq jeunes gens s'étaient expliqués en un essai de franchise. Certes, Renys avait montré trop d'humeur, et Villaines trop de rhétorique ; la défense d'Herbillon ne prouvait peut-être pas grand chose, ni l'esprit de Luttier ; et peut-être aussi Marc Helvin s'était-il réservé la morale de l'histoire, pour n'avoir pas à fournir un chapitre du texte. N'importe, ils se connaissaient mieux, ou du moins s'étaient parcourus, et la coutume de vouer partie de leur nuit à un commerce mutuel leur devenait charmante.

Souvent, un seul des jeunes gens prenait la

parole sur un sujet qui lui était connu : Renys discourut de musique, et Villaines de vers, Herbillon causa de politique et sut presque intéresser, Helvin conta des expériences de magnétisme, et Luttier espéra, pendant une demi-heure, la renaissance de la gravure sur bois. Les moments d'ennui, les phases de silence, étaient occupés à boire du punch au rhum.

Quelques-uns de leurs camarades voulurent connaître ces divertissements ; ils s'y ennuyèrent et ne parurent plus, ayant l'habitude de consacrer ces heures nocturnes à des gestes d'amour. Cependant les cinq jeunes gens, quand ils sortaient prendre le frais avant d'aller se coucher, les rencontrèrent plus d'une fois, vers minuit ; alors ils se laissaient entraîner au café, où l'on se mettait douze autour d'un billard, afin de se livrer, en délassement des spéculations, au jeu de la *Poule russe*.

Un soir, Villaines, transporté d'admiration pour une pièce moderne nouvellement parue, en fit la lecture à ses amis. Près de la fenêtre ouverte, debout, un peu penché à gauche afin de recevoir la lumière de la lampe, il jouait les rôles d'une voix et d'un geste convaincus. Ce peu du comédien qu'il avait en lui triomphait.

On en était au quatrième acte ; enthousiaste, Jean déclamait un discours ; Helvin et Luttier se

retenaient d'applaudir ; Renys tirait avec violence les barreaux de sa chaise, et Herbillon se mouchait fréquemment. Tout à coup Villaines poussa un cri, laissa tomber la brochure et porta la main à sa nuque ; il venait d'être frappé d'un objet lancé de la rue, c'était une pantoufle, sordide, noire, éculée, elle gisait au milieu de la chambre. Au dehors il jaillit des rires.

« Imbéciles ! cria Villaines, vous auriez pu me faire mal ! »

En réponse une voix hoqueta :

« Oh ! c'était si drôle de te voir gesticuler... et la pantoufle, dans ce ruisseau... on ne pouvait y résister !

— Avait-il bien visé ? cria quelqu'un d'autre.

— Ton effet... coupé net !

— Attention ! nous allons vous envahir !

— Une, deux, trois, en avant !

— Ah ! c'est trop fort ! » dit Renys.

Et, saisissant un pot à eau, il en versa le contenu sur les assaillants.

Alors ce fut un tumulte. Luttier barricada la porte ; Herbillon recueillit des projectiles en hurlant « Vive la Commune ! » ; un étudiant, ayant tenté l'escalade, reçut un balai en pleine figure ; Helvin se défendit en vidant un siphon ; Villaines jeta la pantoufle, des serviettes nouées, un coussin, jusqu'à son éponge, et Renys, exal-

tait les courages en assénant sur le piano une marche militaire.

Bientôt on se lassa; alors, sans aucun regret pour la soirée perdue, chacun se déguisa suivant sa fantaisie : Jean s'affubla d'un turban, Luttier se coiffa d'un abat-jour, et les cinq amis allèrent avec leurs camarades faire une lente procession dans les rues désertes, en chantant des chants liturgiques; même un jeune homme s'en fut réveiller sa maîtresse pour qu'elle ouvrît la file.

Vers deux heures, ayant trouvé un café ouvert, ils allèrent souper.

L'épisode laissa une marque dans le petit groupe. Depuis ce jour, on surveilla mieux son émotion, au besoin on l'enrayait d'une plaisanterie. Bien que la fenêtre fût soigneusement close, les jeunes gens craignaient toujours quelque pantoufle.

IX

INFLUENCE DU PRINTEMPS

Dans la chambre de Villaines entrent des effluves d'aurore, et sur la ville et sur la campagne, c'est la joie d'après l'aube.

La lumière sort de la brume en flèches claires et pose au front de la colline sa couronne de rayons nouveaux. Dans l'air, une vapeur imprécise, moitié brouillard nocturne, moitié buée du jour, plane, s'évapore, se reforme, puis coule entre les sapins des coteaux, vers la plaine où, là-bas, quelque rivière chante. Les arbres, dans ce fleuve aérien, pointent en îlots de verdure. Le soleil se lève, gros œuf roulant aux crêtes lointaines, et, par la prairie, semble s'avancer Primavera elle-même, aux yeux d'iris.

Villaines se penche à la fenêtre et tend les

bras au renouveau, puis il murmure comme un qui rêve :

« Douce Primavera, tes mains ont d'exquises caresses ; je t'aime au matin, quand tes pas, si légers pourtant, font plier les fleurs de la nuit. Regarde, Primavera, les bourgeois dorment par la ville ; près de leurs femmes froides, ils dorment, les poings crispés, le souffle haut ; ils t'ignorent dans ta robe matinale où tu me parais si belle !

« Celui qui t'aime s'est levé tôt pour te voir. Je t'aime ! Sur tes lèvres où le miel embaume, je poserai mes lèvres, et tes mains, je les baiserai dévotement, elles me sont chères.

« Tu n'es encore qu'une enfant, Primavera, et mes baisers seront très chastes, mais je sens mes forces renaître, mes bras engourdis par l'hiver retrouveront leurs désirs d'étreintes, alors, un soir, ô Primavera, lorsque tu seras grande, je t'emporterai sur mon cœur.

« Nous danserons toute une journée sur l'herbe jeune ; midi resplendissant rhythmera ses coups d'archet, le crépuscule prolongera pour nous les plaintes de ses flûtes, et, quand la nuit viendra, parmi les ombres discrètes, près d'un bosquet de roses imprécises, Primevera, vierge précieuse et récente, je te posséderai ! »

Bercé par l'amour du Printemps, Villaines se pâme à la brise matinale.

Tel fut le reflet en son cœur d'un éveil à l'aurore.

En se retournant, il aperçut, piquée contre la glace de son lavabo, au-dessus de la cuvette, la photographie d'une femme qui riait.

« Jojo, murmura-t-il, Jojo ! »

Le nom eut à sa bouche un goût âcre. Le souvenir se forma des rencontres du soir, des filles en cheveux, de garnis équivoques. Il se rappela certains détails odieux, d'autres risibles : un soulier en satin, oublié sur une toilette, à côté d'un peigne ; et ce fut beaucoup de dégoût, avec, dans un coin secret du cœur, un peu de lassitude.

Jean saisit la photographie et la jeta dans la rue.

Quelques instants plus tard, un agent de police la ramassa et la mit dans sa poche. Villaines regretta le portrait.

Toute la campagne étincelait jusqu'aux lointains ; d'un clocher d'église jaillit un essor musical et pur.

Villaines se froissa du sourire printanier. La nature n'avait pas la moindre délicatesse ; elle était toute heureuse quand lui restait incertain de son propre état d'esprit. Fallait-il se lamenter sur Jojo perdue dans une poche d'agent, ou se réjouir de Primavera, vierge et parée ?

« Inquiétant problème ! dit Villaines à voix haute, ah ! la vie n'est pas une chose simple.... Mais si ! mais si ! la vie est excellente, à condition de jouir du moment présent, du plaisir offert ; c'est le plat du jour dans le menu quotidien. »

Croyant qu'il s'était assez moqué de lui-même, Jean ferma ses livres de droit, ouverts depuis la veille, mit quelques papiers en ordre, et sortit pour aller voir Renys.

Il le trouva, une loupe à la main, penché sur une petite fleur blanche dont il faisait le croquis. A l'arrivée de Villaines, il leva la tête :

« Prendrions-nous l'habitude de nous lever tôt? Pourtant, ce matin, je pensais que tu viendrais me voir. Assieds-toi, tu trouveras des cigarettes sur l'étagère, du café encore chaud près de mon lit, et, au besoin, les oraisons funèbres de Bossuet par terre. Laisse-moi finir ce dessin et conte-moi des histoires.

— Je viens te proposer, dit Villaines, de faire l'école buissonnière, tout comme si nous étions des enfants. Malgré l'intérêt passionnant des *actions préjudicielles*, les champs veulent être parcourus et les chemins foulés.

— Je n'avais pas la moindre idée de travail, dit Renys, mais quelle est cette ardeur? Pourquoi ces désirs champêtres?

— Mon cher Jacques, je viens d'avoir des sensations d'une rareté insigne! Le Printemps en personne, Primavera, m'est apparu; je lui ai d'ailleurs tenu des propos inconvenants, puis j'ai vu un agent de police ramasser la photographie d'une femme qui me fut agréable; comme l'adresse manquait, ce malheureux va brûler de stériles désirs.

— Et ces émotions t'ont brisé, pauvre petit?

— Oui, Jacques, elles furent trop matinales. Je veux me retremper à des sources agrestes.

— Je t'accompagnerai donc. »

Ils sortirent ensemble, riant de s'être un peu heurtés, par mégarde, dans l'escalier. Tous deux se sentaient très jeunes, très heureux de vivre et d'avoir, comme des gamins, manqué le cours de droit.

Depuis quelques semaines, les deux jeunes gens voyaient leur camaraderie s'accroître de toutes les satisfactions, de tous les petits ennuis qu'ils s'étaient confiés. Renys devenait à la fois moins cassant et moins affecté, et Villaines ne se plaisait plus au lyrisme qu'en de rares occasions. Les habitudes de leur esprit avaient ainsi évolué; ils en comprirent la vaine parure, et ne s'en vêtirent plus qu'à des yeux étrangers.

Durant de longues promenades aux multiples décors, ils avaient écouté, dans la tristesse de

l'hiver, le clapotis des flots, plainte funèbre qui se lamente vers les roches hautes ; mais ils n'étaient plus retournés sur la Corniche ; il y avait encore trop d'inédit par le monde, pour leur faire désirer les instants que l'on vit à nouveau. Aux environs d'Aix, où les retenaient maintenant leurs études, ils s'asseyaient souvent ensemble à la pente d'une colline. De là, ils surveillaient les architectures des nuages, déplacées sans trêve au gré des souffles, et connurent aussi la science exquise des chansons que les bois chantent le jour, et que la nuit ils pleurent.

Leurs entretiens se bornent à des indications ; au seuil du sentiment, toute confiance cesse. Une pointe atténue alors la portée des paroles, et l'ironie arrête les aveux. Quelquefois Renys essaie des mots qui sondent, on y devine de l'inquiétude, de l'hésitation ; mais que répondre, lorsqu'à l'instant même où l'émotion va naître, Jacques fait sonner une plaisanterie vraiment trop lourde ? Souvent aussi le regard de Villaines s'éteint, ses gestes s'allongent, il se tait et suit d'un air lassé les mouches volantes qui, de ses yeux, se projettent au ciel ; Renys va parler... Jean se roule dans l'herbe en agitant ses longues jambes.

Jusqu'à présent, ces confidences enrayées ne leur étaient guère pénibles ; ils se connaissaient

trop peu, et les causeries se peuplaient de tant d'opinions, de tant d'avis échangés! Pendant quelques mois, il fut fort intéressant de savoir si l'admiration de Renys était justifiée pour certain drame lyrique, et pourquoi Villaines se plaisait aux vers de tel poète obscur; mais maintenant ils le savent, l'ont répété, développé, commenté, et le désir leur vient de grandir le cercle de leurs conversations, désir point continuel, car la vie d'étudiants les distrait par son bruit.

Il arrive en effet qu'un retour de jovial entrain les livre à des frivolités. Quand, la nuit, tintent les coups de onze heures, que la causerie s'étiole, que les verres sont vides, qu'Herbillon s'assoupit, c'est une diversion toujours acceptée et toujours joyeuse que d'aller chercher de l'eau à la fontaine voisine, en s'arrêtant pour chanter des chœurs sous les fenêtres des étudiants dormeurs ou studieux; et, d'autres fois, ce sont de folles promenades par les rues sombres, où l'on s'ingénie à faire assaut de gaminerie, où l'on va danser sous la lune avec les chanteuses du café-concert, aux sons d'une clarinette dont Luttier tire d'étranges notes et d'un tambourin qu'Herbillon bat hors de mesure. Ils goûtent ce contraste avec leur vie de famille, qui, pour eux, se mêle encore à des souvenirs d'en-

fance, l'heure du Lycée, la classe, la règle stricte.

Leur famille... ils la sentent proche, une heure de chemin de fer les ramène à Marseille ; mais la petite ville, témoin d'un joyeux exil, leur appartient : ils en sont les maîtres, puisqu'ils apportent à ses murs verdis, à ses bals solennels, la jeunesse d'un éclat de rire. A toute heure du jour, ils sont la vie neuve dans une ville morte : le matin, quand ils descendent vers la gare à la rencontre des camarades restés auprès de leurs parents, et qui font tous les jours la navette ; à onze heures, après les conférences de droit, lorsqu'ils descendent vers le cours, leur serviette sous le bras, la cravate quelque peu dénouée, le chapeau quelque peu sur la nuque ; à midi, lorsqu'ils se réunissent à la pension où ils prennent leurs repas, arrêtent la servante pour une inconvenance murmurée à l'oreille, effarent les paisibles bourgeois, clients de passage, et font taire les verveux commis-voyageurs ; puis, le soir, vers six heures, quand ils reparaissent encore sur le cours, s'assoient au café, écoutent l'orchestre des *dames viennoises,* lorgnent les passantes ; enfin, plus tard, quand les promenades nocturnes s'ébranlent suivant la fantaisie de retraites joyeuses...

Malgré cette vie mouvementée, toute en petites

habitudes, en petits faits drôles, ils se gardent toujours quelques heures de solitude, pour ne pas oublier — qu'ils travaillent.

Au sortir de la ville, Renys et Villaines marchèrent à travers champs vers un hameau voisin. En franchissant une clôture, des troènes les giflèrent de leurs rameaux droits. Ils arrivèrent enfin à un petit étang qui servait d'abreuvoir aux bêtes d'une ferme. Un ruisseau s'y perdait. Ils remontèrent son cours en longeant la colline. C'était un de leurs paysages élus : ce ruisseau leur plaît avec ses bassins minuscules, ses tourbillons, terreur des insectes, et ses cascatelles où tremble sans cesse un brin d'herbe. Bientôt, au delà des premiers pins du coteau, on voit des rochers, coupe de pierre où l'eau s'apaise, et là, les deux amis s'installent. — Renys jette du gravier dans la vasque pour que l'eau s'émeuve en ronds, et Villaines cherche un endroit où s'asseoir et jouir de l'heure.

« Nous fréquenterons souvent ces prairies, n'est-ce pas Jacques ? Je pense à imiter les Japonais, qui, le printemps venu, campent dans les champs. C'est une visite qu'ils font aux fleurs ; couchés dans l'herbe, ils ne voient que de la beauté, et, devant cet horizon de

corolles, bercent avec lenteur leurs rêves gentils.

— Nous faisons de même, dit Renys ; regarde les reflets verts et violets, là, sur les pierres du fond, et goûte l'imprévu de cette pomme de pin qui, froidement, vient de choir dans le silence.

— Jacques, mon cœur est plein de sèves nouvelles.

— Sensation charmante !

— Non, de grâce, pas de plaisanteries ! Ce matin, avant que je sois allé te voir, j'étais partagé entre le dégoût de ma vie passée et la joie printanière. La joie a triomphé et m'a rempli tout entier ! Dans la rue, j'ai eu envie de crier à une modiste qui passait combien j'étais content de vivre. Ah ! que le printemps est donc beau ! »

Renys répondit en traînant un peu :

« Oui, tout est vraiment admirable, si l'on veut bien regarder autour de soi. Quand tu es venu me prendre, je copiais un mince pétale de fleur ; les fibres qui se ramifient dans la masse pulpeuse sont d'une exquise harmonie, on cueille à les contempler des jouissances pleines de délicatesse. Vois-tu, mon vieux, les énervements, trépidations et sursauts de notre être ne valent pas l'aspect d'un bouton d'or, et nos sentiments sont pauvres à côté de ces coupes d'eau

limpide qui, l'une dans l'autre, se déversent des reflets, en murmurant de mystérieuses musiques.

— C'est pour cela, dit Villaines d'un air narquois, c'est par dédain que depuis quelque temps nous laissons nos sentiments de côté. L'existence que nous menons ici est quelque peu lilliputienne : une ville en miniature, de maigres études, de minimes soucis, et des passions pleines de mesure. Si nous levons les yeux au ciel, c'est pour dénombrer les étoiles, nous omettons d'admirer leur éclat. Ce ruisseau, avec ses mousses qu'une feuille de saule cacherait en entier, rentre bien dans le décor, et nos émotions nous échappent, une plaisanterie les recouvre. Ah ! petits arbres, petits nuages, petit ruisseau, vous finissez par m'ennuyer ! »

Renys se mit à rire :

« Si le ruisseau s'enflait et devenait fleuve, tu serais le premier à blâmer son exagération ; n'ayant pas de lit, il dévasterait la campagne. Serait-ce bien utile ? Lorsque nous nous élevons vers l'absurde, que nous planons en soufflant dans nos ailes, notre chute a le grotesque aspect d'une culbute, et ce n'est pas devant le soleil que notre vol défaille... Icares bien modernes, c'est devant la lune. A quoi bon nous

efforcer à être plus que nous ne sommes, à *penser fort* comme on parle fort ! Restons dans la norme des choses ; nous ne pouvons être autrement que par spasmes !

— Non, dit Villaines, nous nous plaisons à voiler ce qu'il y a de meilleur en nous, le cœur. Nous disons bien nos sentiments, mais les déformons ; par l'exagération, ils deviennent ridicules, et des artifices de langage les rendent imprécis. Je t'assure, Jacques, il est des jours où un jeu de mots ne suffit pas à me consoler.

— Mon cher Villaines, fit Renys d'un ton très doux, pendant notre soirée sur la Corniche, une sympathie est née, fille de deux enthousiasmes. Le heurt est venu avec les choses réelles. Nous voulions chanter un grand air et l'avons pris une octave trop haut. Laissons reposer nos voix, prolongeons cette amicale indifférence que l'on nomme camaraderie. Le jour où nous ne pourrons plus nous contraindre, où la douleur sera la plus forte, alors nous irons l'un vers l'autre et serons vraiment amis. »

Villaines agita ses bras :

« Mais je souffre, moi, je souffre ! Quand je regarde en moi-même, je ne trouve que désarroi ; mon âme est une ville en ruines attendant pour reprendre sa splendeur de nou-

veaux palais. Quel vent de dévastation a donc passé sur la cité de notre jeunesse ?

— Chut ! chut ! dit Renys, tant que nous ferons des métaphores, notre douleur sera tolérable. Allons déjeuner ! »

Durant leur causerie, le ciel s'est couvert, et maintenant de gros nuages crèvent d'eau ; mais comme ils font bien, avec leurs teintes lourdes, au-dessus des poiriers en fleurs si blanches ! Villaines et Renys marchent dans les champs, et l'averse qui les surprend leur semble adorable, embaumée presque. Puis une brise se lève, apportant une saine odeur de terre qu'on retourne ; les jardins fument, et des parfums d'humus se répandent, éveillant des idées de labour dans les cœurs actifs, des rêves de vie rustique aux âmes nonchalantes.

Ce fut, pendant le reste de la journée, l'habituelle série de mouvements et de paroles qui composait leur vie, et, quand il eut dîné, Villaines rentra chez lui, ne sachant pas au juste ce qu'il avait bien pu faire depuis son réveil. Le même soir, il devait aller à un bal, de sorte que, escomptant une grande chaleur et un flux de phrases usuelles, il résolut de s'en reposer à l'avance, presque déshabillé, dans la

tiédeur de son divan. Mais, après une heure de paresse, de coudes enfoncés aux coussins, de bâillements que les doigts étouffent, Jean se prépara à sortir, et ce fut avec grand soin qu'il se vêtit, appliqué à ce que les boutons ne fissent pas d'éraflures à sa chemise, et s'attardant à serrer ses bretelles. Tout cela fut en vain. Quelque lenteur que prît Villaines à s'habiller, quelque exactitude qu'il donnât aux détails, ses clavicules n'en faisaient pas moins des brides aux épaules. Il en fut un peu vexé, en particulier à cause de Renys, qui, sautant dans ses pantalons et se jetant l'habit sur le dos, était, à l'instant même, parfait.

Herbillon entra, sanglé. Son gilet trop serré se plissait au ventre, tandis que le plastron était bombé comme un sein. Il tourna quelque temps par la chambre, s'assit enfin sur une chaise en écartant les pans de son habit, et là, se tint immobile, très droit.

Luttier arriva ensuite ; il voleta avec grâce, fleuri d'un bouton de rose, et tellement élégant, tellement soyeux, qu'on avait envie de passer la main sur son dos comme sur un coussin.

Helvin fit son entrée en grognant. Il tenait un foulard à son cou, et, lorsqu'il l'eut ôté, on vit qu'il n'avait pas de cravate. Villaines lui

complétait son habillement quand Renys ouvrit la porte.

Tous se retournèrent, saluèrent très bas, et Villaines se regarda dans la glace d'un air chagrin. La boucle de son nœud de batiste se refusait à l'harmonie désirée, et voici qu'une mèche blonde lui tombait sur l'œil.

« Ah ! quel ennui de s'habiller, dit-il, et quel ennui d'aller au bal !

— Tout cela, dit Renys, parce que tu ne sais pas nouer ta cravate. Amène ici ta maigreur ; le nœud est trop lâche, tiens-toi tranquille ; lève le menton ; voilà qui est fait ; maintenant, arrange cette mèche ; là ! et partons, il est dix heures.

— Es-tu pressé d'entendre des banalités et d'avoir chaud ? dit Villaines, ce bal m'assomme !

— Cela ne t'empêchera pas d'y rester jusqu'au matin, dit Luttier, que la perspective charmait des poitrines découvertes et des nuques jolies.

— Oui, dit Herbillon, cela te ravit toujours de sonder les décolletages du regard. »

Helvin ayant mal à la tête ne dit rien, mais, avec précision, il regarda par la fenêtre un homme qui allumait des réverbères.

En vérité, tous ces jeunes gens étaient fort heureux de se sentir du même monde, invités

le même soir, dans la même maison. Ils se le constataient et eurent aussi du plaisir à considérer qu'ils entreraient ensemble, eux cinq, intelligents, dans ce milieu mondain. Ils caressèrent cette pensée avec affection, et sortirent dans la nuit claire.

X

QUE LA FÊTE COMMENCE !

La salle où Madame d'Esterel réunissait ce qu'elle nommait volontiers *son petit monde* semblait devoir éteindre toute joie, même en de jeunes esprits. Il y avait là une froideur de bastille, et les portraits des ancêtres : Alain d'Esterel qui mourut à Bouvines, Jacques d'Esterel qui servit Louis XI, Pierre d'Esterel qui tomba à Rocroy, son fils Louis qui fut l'amant de la Grande Mademoiselle, et jusqu'aux derniers, ralliés à l'Empire et empanachés, paraissaient atteints de quelque étrange lèpre. Leurs faces étaient molles et leurs mains verdâtres; les manteaux rouges, les épées, les cordons, les crachats, ne leur donnaient même

pas un semblant de vie. Ces vénérables aïeux ne jouissaient de la lumière que pour voir des domestiques épousseter les meubles, ou des gens tourner sur eux-mêmes sans dignité. Graves, ils contemplaient le monde chiffonné de ce siècle pervers, et leurs dédains, de cadre à cadre, se répondaient.

D'ailleurs, on ne songeait guère à ces gardiens de murs. Seul, Helvin leur glissa un regard d'amitié, et sourit à un jeune homme très fat et très beau, le seul qui eût encore un peu de sang aux joues; un grand feutre le coiffait d'une couronne de plumes, et son seul titre de gloire était d'avoir dit un mot cruel à Louis XV.

Villaines causait avec une jeune fille grasse :

« Mon carnet est plein, Mademoiselle, et je vois avec plaisir que deux de vos valses me sont promises. Ah !... dites-moi, je vous prie... quelle est cette dame blonde, en robe chaudron et qui parle à un monsieur chauve ? Je lui ai été présenté, mais n'ai pu retenir son nom.

— Comment, Monsieur de Villaines, vous ne la connaissez pas ! C'est Madame Lansky, la nièce de Madame d'Esterel ; elle était déjà ici l'année dernière, et votre ami Jacques Renys l'a beaucoup fréquentée; entre nous, il lui faisait même deux doigts de cour. On l'admire, car elle est fort belle !

— Imposante plutôt !

— Imposante ? vous voulez dire qu'elle nous en impose ! Mais voici notre valse ; voyons : *Valse n° 3 — Monsieur de Villaines*. C'est bien cela. Vous savez je ne danse qu'à trois temps, ou le boston. »

Luttier parlait à la cousine de Renys. Elle était venue dans le courant de la journée, par le chemin de fer, afin de ne pas manquer ce bal. En ce moment, une douleur soudaine au pied l'empêchait de danser, et son cavalier, l'ayant conduite dans la serre, profitait de l'heure en brodant sur un thème usé de vieilles variantes. Parfois il se penchait vers le cou d'Hélène pour lui raconter une histoire mince, quelque potin, et cette nuque blonde, il la frôlait du regard de très près, avec un frémissement aux lèvres.

« Quelle est donc cette belle personne ? demanda-t-il. Voyez, celle à qui vient de parler Jean de Villaines ?

— Où donc ? et qui est-ce d'abord ce Monsieur de Villaines ? Ah ! le grand jeune homme maigre et blond, avec des cheveux qui lui tombent sur les yeux ! Pourquoi a-t-il deux bagues au petit doigt ? c'est d'un genre détestable ! Il parle à Madame Lansky ; vous avez dû la voir l'année dernière ; elle est la nièce de Madame d'Esterel et

s'appelle Thérèse. Vous la trouvez belle ? oui, à la rigueur... quoique en y regardant de près on trouverait peut-être du rembourrage. Elle flirte beaucoup. Avec qui ? Oh ! un peu avec chacun ! mais les jeunes gens sont favorisés. Tenez, l'année dernière, je n'avais pas encore fait mon entrée dans le monde, eh bien, il paraît que mon cousin Jacques Renys ne la quittait plus.

— Ah ! vraiment ! Quelle charmante soirée, n'est-ce pas ?

— Charmante !.. Regardez donc, voilà Monsieur Aldi qui entre. Je ne comprends pas Madame d'Esterel ; elle se fait tirer l'oreille pour inviter le lieutenant Hurieux, parce que sa naissance n'est pas très claire, et à tous ses bals on voit César Aldi, qui n'est en somme qu'un employé.

— Un employé de la pensée, voulez-vous dire ! Vous n'aimez pas les gens studieux, Mademoiselle ?

— Comment ! vous aussi le défendez ! Quel charme a donc ce bibliothécaire ? Jacques ne pouvait vivre sans lui, lorsqu'il habitait Marseille ; depuis que mon cousin s'est fixé ici, il le voit heureusement un peu moins, car Monsieur Aldi ne daigne faire le voyage qu'autant que sa vanité y trouve son compte, comme ce soir. L'hôtel d'Esterel... n'est-ce pas... c'est très coté ! »

Luttier gratta la soie du sopha d'un ongle agacé :

« Et... qu'avez-vous fait aujourd'hui, Mademoiselle ?

— Ce matin, j'ai joué du violon. Ah! ce Grieg, Monsieur Luttier, quelle morbidesse scandinave! Lorsque les cordes vibrent sous mon archet, je m'émeus toute !

— Tiens, se dit Luttier, une fin de phrase de Renys !

« Vous savez, prononça-t-il, moi, je ne comprends pas Grieg, je ne suis pas musicien.

— Vous n'êtes pas musicien !... »

Elle regretta sa phrase, croyant qu'il se moquait, et tout de suite ajouta :

« Aimez-vous les animaux ? Avant le déjeuner, je suis allée dans l'écurie voir la portée de notre chatte. J'ai aidé à noyer cinq de ces petites bêtes. C'était fort amusant.

— Charmante enfant ! pensa Luttier.

— Ah ! miséricorde! reprit Hélène, voici le marquis d'Yvor. Dieu nous préserve de ses discours ! »

Le marquis d'Yvor, âgé de plus de cinquante ans, était orné d'un lorgnon et d'une calvitie lustrée. En l'espace de quatre ans, il s'était nommé : *M. Dyvor*, *Vicomte d'Yvor*, *Comte*, et enfin *Marquis*. Des cartes de visite, conservées

par ses amis intimes, en faisaient foi. Il entra dans la serre d'un pas hâté :

« Ne vous dérangez pas, je vous en prie, ne vous dérangez pas ! Avez-vous vu la comtesse d'Esterel? Voilà dix minutes que je cherche notre si gracieuse hôtesse, pour lui présenter mes respectueux hommages, et lui faire part d'une découverte qui pourra l'intéresser. Figurez-vous ! j'ai trouvé que Renaud d'Esterel s'était mésallié !

— Un parent de Madame d'Esterel? interrogea Hélène.

— Oui. Il était lansquenet de Louis XII. Un parchemin de 1504 en fait foi. Je n'ai pu connaître la date de sa mort. Ne riez pas, jeune homme. Votre génération a tort de se désintéresser de ces choses.

— Même dans le coin où l'on flirte? demanda Luttier.

— Le coin où l'on flirte ! ah ! fi ! pourquoi notre belle langue reçoit-elle dans son giron tous ces mots d'outremanche ! »

Et le marquis d'Yvor, esquissant un geste désolé, s'en alla.

« Quel raseur ! » soupira Hélène.

A ce moment, Mme Lansky passa devant la serre au bras du lieutenant Hurieux. Sa taille roulante et balancée fit naître un désir chez Luttier.

« Je vous assure, Mademoiselle, que sur ces hanches-là il n'y a pas le moindre rembourrage! Croyez-en mon expérience.

— Vous êtes inconvenant, Monsieur Luttier! Au fait, nous nous attardons dans la serre, voulez-vous me mener au salon du fond, j'ai un peu soif. »

Luttier offrit son bras avec une certaine mélancolie; près du corps opulent de Thérèse Lansky, Hélène était bien maigre!

Helvin s'était assis sous le portrait du seigneur fat qui avait dit un mot cruel à Louis XV. Il regardait les couples tourner dans la salle et rêvait de bals aériens, au seuil du songe, où la valse s'épanouirait suivant des rhythmes précieux.

« Je serais curieux d'apprendre le sentiment de Renys sur ce point. Lui suffit-il de voir, en guise de danseurs, deux individus de sexe différent qui s'enlacent pour former un toton? »

Mme d'Esterel, échappée à grand peine aux gestes héraldiques du Marquis, s'approcha d'Helvin.

« Vraiment, dit-elle en lui serrant la main, Monsieur d'Yvor est un bien charmant homme, mais ses discours ne laissent pas de se prolonger un peu. C'est fort aimable d'être venu

ce soir; votre dernière absence fut si longue que je désespérais de vous revoir jamais. Vous êtes l'homme des fugues subites; songez qu'à chaque retour vous risquez de ne plus me retrouver; je me fais vieille! A propos, où étiez-vous donc l'année dernière, au printemps? »

Helvin rougit un peu.

« Je ne me sentais pas très bien, Madame; j'étais allé dans le sud me refaire.

— Enfin, n'y retournez plus! Je ne vous présente pas, vous êtes assez notre intime pour connaître tout le monde.

— En cela vous vous trompez, chère Madame; qui est donc cette belle personne, là, sous la portière? Mon ami Jean de Villaines est assis à côté d'elle.

— Voyez à quoi mènent les mystérieux voyages! vous n'êtes plus au courant, mon cher Helvin, mais plus du tout! Cette belle personne est ma nièce Thérèse Lansky. Elle était ici l'année dernière, mais vous... La pauvre enfant est restée veuve à vingt-cinq ans. Depuis la mort de son mari, elle vivait à Trieste chez une parente. Elle vient de rentrer d'un petit voyage, et je compte bien la garder longtemps. Jacques Renys vous présentera, il est son chevalier servant. Excusez-moi; je suis maîtresse de maison et mes devoirs me rappellent. »

Mme d'Esterel partit. Helvin la regardait traverser le salon.

A recevoir tant de jeunes gens, elle s'était créée une jeunesse neuve, faite de grâce accueillante et de large bonté. Quand sa dignité de vieille femme s'ornait d'un sourire, c'était une joie pour les yeux, et, quand elle riait, ce ne pouvait être qu'en notes de clavecin. Elle avait le charme de ces gravures amicales que l'on suspend très près de son lit, afin d'en goûter l'aspect réconfortant lorsqu'au monde ennuyeux on se réveille.

Souvent un vieillard coquet et soigné l'accompagnait de sa déférence attendrie. Il se nommait M. d'Auberive, et c'était vraiment très délicieux lorsque Mme d'Esterel, par une affectation de vieille femme, l'appelait *Chevalier*. Lui, baisait alors tendrement la main offerte et murmurait :

« Toujours moqueuse ! Quand voudrez-vous ne plus taquiner votre vieil ami ? »

Helvin se souvint d'une légende dont on se plaisait à les illustrer. Jadis ils s'étaient aimés, et le chevalier avait préféré un exil en Angleterre, plutôt que d'avoir à se reprocher envers son cher d'Esterel même la pensée d'une traîtrise. Cela se passait dans les années soixante, et les deux vieillards n'en étaient pas

moins amoureux l'un de l'autre qu'au premier jour. On se rappelait à les voir quelque roman de Trianon, une heureuse bergerie, comme l'on pense à la jeune fleur en respirant une rose séchée.

« Au milieu de cette foule, pensa Helvin, quel spectacle rafraîchissant, quel exquis joyau d'amour dans cette parure de perles fausses! »

Il regarda autour de la salle.

Assise contre une tenture sombre, afin de faire ressortir son teint, il vit la Marquise d'Yvor. Un insolent face à main devant les yeux, elle minaudait, persuadée que nul n'oserait lui donner plus de trente-cinq ans, malgré les cinquante-deux qu'elle présentait avec vaillance, sous une couche de poudre et de fard. Au-dessus de ce visage, où s'indiquaient les heures de travail devant un miroir, flambait une épaisse toison d'étoupe teinte au henné, au milieu de quoi pâlissait, ridiculement, une fleur. La Marquise semblait, toute entière, un monument peint. Une pléiade d'artistes devait se vouer à le recrépir. Tandis que l'épouse plaquait à tous les regards ses couleurs crues sur la tenture sombre, l'époux causait de blason, au fumoir, et, dans ses discours, les croix fichées d'argent se mariaient avec fréquence aux champs de sinople.

Plus loin, c'était le majestueux aspect de Mme Erlande. Lente de corps, d'esprit impassible, froide en ses paroles, on ne pouvait l'imaginer autrement que belle et parée. Ses bras étaient de marbre, ses yeux ne brillaient d'aucune flamme et sa bouche n'était point faite pour le baiser. Son mari, homme sans signification précise, mais ingénieur des ponts et chaussées, était le seul qui, par un trait de courage, eût osé en être amoureux. Elle ne s'en émut jamais; d'ailleurs, on semblait la considérer bien moins comme une femme que comme un motif de décoration.

Helvin regarda vers un coin du salon où une lumière moins franche invitait aux discours intimes. Il entendit du bruit. Près de Jules Hurieux, lieutenant de hussards à moustaches blondes, Mme de Souliac riait beaucoup. Helvin ne pouvait s'accoutumer à la voir en robe longue. Le costume de cycliste lui seyait fort, ajoutant un charme inquiétant à cette figure de singe. Même en sa toilette de bal, elle gardait encore un aspect masculin qu'affirmait l'attitude : les jambes croisées, le genou dans la main. C'était toujours le même sourire de gamin vicieux, et la même franchise dure qui la faisait traiter par les hommes en camarade.

Près du piano d'où se dévidaient les valses,

Helvin aperçut Mme Egine. Celle-là savait se faire une cour. Autour d'elle tournait une meute d'hommes, avec cet air à la fois apeuré et frétillant qu'ont les bêtes asservies qui craignent les coups. Quant aux femmes, elle avait leur haine entière. Son mari était un être atone, aveugle, au sourire docile, et qu'elle méprisait.

Une valse traînait aux accords du prélude ; brusquement elle s'enleva comme un joyeux vol d'oiseaux.

Madame Egine voulut danser. Elle tourna ses yeux confiants vers Jules Hurieux, le hussard aux moustaches blondes, au moment où il invitait Berthe de Souliac ; il eut bien un mouvement d'impatience, une minute d'hésitation, mais on l'entendit bientôt murmurer :

« Je crois que cette valse m'a été promise : vous m'excusez, n'est-ce pas ? »

Il s'approcha de Mme Egine qui voulut bien se laisser prendre la taille, et valsa, pendue à l'épaule de son danseur, en donnant tout son corps. Mme de Souliac, qui s'était rendue compte de ce manège, tâcha d'épingler le bas de sa robe, qu'elle venait de déchirer d'un mouvement trop brusque du pied. Sa bouche se pinçait plus qu'à l'ordinaire :

« Ah ! quelle maîtrise ! songea Helvin, quel

beau travail de dompteuse ! Je me rappelle la terreur qu'éveilla Madame Egine au cœur d'Herbillon, la première fois qu'il la vit. Il trouvait en elle la *mauvaise femme* des romans feuilletons, race éteinte à son avis ; pourtant, ne soyons pas trop dur, elle ne fait en somme que gagner son luxe, comme l'ouvrier gagne son pain. Ces hommes, elle les a vus râler dans ses bras, elle a fait métier de son corps, et les bijoux dont elle est chargée, ce saphir étoilé à son doigt, à sa ceinture, cette boucle florentine, cette opale dans ses cheveux, elle pourrait en indiquer la provenance, toujours la même, — son lit.

» Mais pourquoi ce nom est-il si doux : Egine ! A l'entendre, je ne songe qu'à des flots très bleus et des rives accueillantes. »

Sous l'éclat qui tombait des lustres, Helvin se plut à suivre les danses ondoyantes, mais de l'ironie se mêlait au spectacle de cette indigence de grâce. C'étaient toujours les totons fous, et le désir lui vint des Panathénées. Cependant, aux yeux de quelques femmes luisait cette joie grave, éclose des gestes qui furent religieux. A elles, à elles seules, il dédia de la reconnaissance.

Elles passèrent devant lui, toutes celles qu'il venait de dénombrer. Il eut une sincère admiration à les voir si sereines. Elles avaient atteint

leur but dès l'enfance achevée, dès le mariage. L'adaptation était faite à l'âge où l'homme souffre encore d'incertitude; aussi, quel regard confiant laissaient-elles tomber sur la vie!

N'y avait-il pas une flamme de contentement dans les yeux de Mme d'Esterel, qui, assise dans un fauteuil, regardait ses hôtes ? contentement de la tâche accomplie, bonheur d'avoir toujours tenu sa famille sur le même pied social, malgré la fortune dilapidée et les amis morts ?

Et la Marquise d'Yvor n'était-elle pas, elle aussi, heureuse ? N'ayant pas su vieillir, elle connaissait au moins la joie de l'illusion; son sourire insolent, elle l'avait toujours gardé; les hommes mûrs disaient que, vingt ans auparavant, ce sourire ne manquait pas d'un certain charme, qu'importe qu'il parût grotesque, puisqu'elle ne s'en apercevait pas!

Et Mme Erlande avait-elle jamais su que le temps pouvait passer ? N'était-elle pas toujours belle d'une beauté faite d'éternité ? Elle avait été une belle enfant, une belle jeune fille, une belle jeune femme, elle était maintenant dans toute sa splendeur, et aurait une vieillesse majestueuse. Elle aussi vivait bien sa vie !

Mme de Souliac ne la vivait pas, mais la brûlait; pourtant, elle était heureuse, puisqu'elle jouissait de cette fièvre mise par elle en toutes

choses, puisqu'elle se plaisait à ces courses en mailcoach, à bicyclette, à cheval, aux croisières, aux pique-niques, aux jeux de tennis, aux bals, aux soupers, qui ornaient son existence.

Enfin Mme Egine avait la puissance qui rend les hommes lâches. Une fois, comme elle disait à la femme d'un de ses amants, tout en riant son rire clair : « Oh moi ! quand je ne serai plus belle, je me tuerai ! » Helvin avait frémi, car, pour une fois, les yeux sans fond ne mentaient pas. Elle se tuerait peut-être le jour où elle verrait ses seins flétris et ses bras sans vigueur ; mais elle aurait connu une entière royauté, ayant conquis toute une ville par son corps offert, et s'étant donné un luxe qu'elle devait à ses seules étreintes. Et Marc Helvin admira la force de toutes ces femmes, qui, elles du moins, avaient la science de la vie.

Les rhythmes dispersèrent sa pensée. Il suivit des épaules le mouvement de la danse, puis ses pieds s'agitèrent en un désir de valse, et comme une jeune fille, revenant du buffet, avait perdu son cavalier, il l'invita. Tous deux furent happés par les tourbillons.

Renys s'ennuyait dans un coin du salon. Il avait trop ri, trop causé, et cet endroit solitaire, où une tenture le laissait dans l'ombre, lui fut

un refuge d'élection. Comme Helvin, il se laissait aller à des louanges ou des critiques, suivant que passaient des figures amies ou peu aimées, mais rien ne se fixait de ces impressions; elles flottaient en ondes lourdes, sans former le cristal d'une phrase pensée, et, comme cet état lui était pénible, bientôt il se sentit attiré par la danse, et voulut tenir dans ses bras une jeune fille, ou une femme grande et belle, pour l'ivresse des cadences.

« Vous songez, Monsieur Renys? A quoi donc? »

Il se retourna à la voix connue. Thérèse Lansky le regardait en souriant. Ils s'assirent sur un divan, et Jacques n'osa pas s'avouer qu'il aurait préféré la danse à une causerie.

« A quoi?... mais à des choses très vagues, Madame; c'en était presque douloureux, cette impossibilité de fixer mon attention à des points précis... »

Jacques rougit et s'en voulut d'être ainsi troublé; sa voix se fit brumeuse, et ses paroles, mal timbrées, s'enchevêtrèrent...

« Oui, presque douloureuse. Des figures passaient... comprenez-vous... des figures... c'est bien cela... et des choses qui pourraient former une chaîne de pensées... des matériaux pour construire.... eh bien, de ces éléments, je ne

faisais rien, rien du tout... je veux dire qu'avec les tableaux, spectacles, phrases dites et entendues, lieux et heures, n'est-ce pas, il m'était impossible de rien bâtir de solide en moi. Le flux d'idées et d'images s'en allait pour faire place à un autre flux d'idées et d'images, toutes égales et anonymes, comme des flots. »

Jacques rougit encore de sa phrase confuse. Le sourire de Thérèse fut certain.

« Je vois, cher Monsieur, que vous n'avez point changé votre façon de parler. »

Jacques se sentit ridicule ; il envia le charme de Villaines et désira quelque témoin, afin de pouvoir dire des phrases banales ; mais toutes les chaises d'alentour étaient vides ; on dansait.

Il se pencha vers Mme Lansky, et, tout en riant comme s'il racontait une anecdote, murmura d'un ton brouillé :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas encore parlé ? Vous dansiez tout le temps. A peine ai-je eu le temps de vous serrer la main ! »

Mme Lansky mit son éventail devant sa bouche et murmura d'une voix molle :

« Dès que j'ai pu m'échapper, je suis venue. Sois prudent, voici le petit Hurieux. »

La figure de Jacques se fit plus calme, il prononça d'une voix claire :

« Vous n'êtes pas restée aussi longtemps à Paris que l'année dernière, chère Madame ?

— Non, les théâtres n'offraient aucun spectacle bien saillant, et le temps a été si mauvais !... Finissons-nous cette valse ? »

En dansant, ils comptaient gagner la serre. Ils furent très beaux, enlacés ainsi. On se retourna pour les admirer. Thérèse accepta simplement l'offrande des regards ; Renys en fut heureux. Thérèse répondit à une pression légère qu'elle sentait aux doigts ; Renys regarda son décolletage, espérant y voir un grain de beauté au sein gauche, mais une dentelle le cachait. Tous deux ne songèrent plus aux paroles promises pour la serre. Ils se plurent à danser, et, peu à peu, la musique les enveloppa de ses ondes. Thérèse songeait vaguement, un peu triste, aux bras de Renys joyeux.

« J'ai retrouvé celle qui me comprendra ! songeait-il. Encore une étreinte, et nos deux cœurs n'en seront plus qu'un seul ! Encore ses lèvres à mes lèvres, ses seins contre ma poitrine, et nous nous exalterons pour la vie ! »

Cette exaltation, il la sentait déjà en lui ; de ce haut sommet il dit adieu au profil d'Hélène, aux déceptions, aux faillites, à tout ce qui n'était pas le beau corps qu'il tenait contre lui. Puis la pensée vint que son altière maîtresse serait

un jour la vieille maîtresse. La passion qui l'avait rempli tout entier, jusqu'à lui faire désirer cette âme d'homme, cette sérénité, cette paix vers quoi il tendait de toutes ses forces, la passion deviendrait un jour une entrave, et de cela il conçut un brusque dégoût.

Thérèse rêvait, elle aussi, mais elle sentait que son émotion serait passagère. Bientôt reparaîtrait en Jacques l'amant aux phrases confuses, balbutiant et affecté. Pourtant elles lui furent chères, ses caresses. En elles s'était trouvé l'oubli de baisers haïs, des séniles tendresses d'un mari grommelant et goutteux. Ah! l'atroce vision!

Un an auparavant, avec quelle ardeur s'était-elle jetée sur la poitrine de ce beau garçon vigoureux! et quelle volupté fut la leur! Cependant, c'était presque sans joie que Thérèse le retrouvait ; les souvenirs sensuels pâlissaient près des souvenirs pénibles. Jacques avait été souvent si railleur, si contourné, si froid. Elle eut envie de lui crier :

« Ah! livre-toi, livre-toi! je veux de fraîches et neuves amours; livre-toi! ne retiens pas une seule parcelle de ton cœur! donne-le-moi tout entier, avec ta bouche rouge pour la baiser! »

A ces pensées, le teint de Thérèse s'épanouit :

« Il fait bien chaud, dit-elle, arrêtons-nous, voulez-vous? »

Sur le toit de la serre, on avait déroulé des jalousies, de sorte que les regards de la lune ne perçaient les vitres qu'à peine. Il n'y avait là de lumière que celle dont brillait la salle et comme une diffusion vaporeuse de la clarté du jardin. Ils s'assirent contre un feuillage luisant, où des azalées formaient de délicates taches. Tout à coup Mme Lansky demanda :

« Qui est donc ce jeune homme : Jean de Villaines, avec qui j'ai dansé? Il m'a dit vous connaître fort bien.

— Fort bien, en effet, Madame. C'est un excellent garçon et mon grand ami, quoique de récente date. »

Renys songeait que ces banalités étaient un piètre accueil pour leur première entrevue, et ce fut avec un soupir mou qu'il reprit :

« Est-il bon danseur? »

Thérèse rit un peu :

« Oh certainement, il danse à merveille, mais... voyons, comment vous expliquer cela? enfin... il est plein d'exubérance!

— Ses paroles vous déplurent?

— Pas ses paroles, ses gestes. Sa main serrait ma taille outre mesure. Oui, mon ami, votre camarade avait l'air très ému.

— Ah! vraiment! »

Renys ne ressentit que de la mauvaise humeur; pour l'instant il ne pouvait être jaloux. Cependant il comprit que « Ah! vraiment. » était une protestation insuffisante. Lorsqu'une maîtresse avoue avoir subi les familiarités mondaines d'un éventuel cavalier, l'amant doit faire preuve de quelque courroux. Jacques voulut l'exprimer d'une façon plaisante, mais ne trouva point de phrase à cet usage. Il rendit la main à sa maussaderie en murmurant :

« N'avons-nous rien d'autre à nous dire, Thérèse? Voici notre premier tête-à-tête. Six mois que je ne t'ai vue! Six mois! Songe donc! Je ne recevais de toi que d'insignifiants billets, et ta seule question, quand nous nous trouvons ensemble, est pour un jeune homme qui t'a désirée peut-être!

— Tais-toi, Jacques, on peut nous entendre.

— Eh non! nous ne risquons que d'être envahis par des couples que la danse fatigue. La plupart sont allés au jardin. »

Renys releva le rideau d'une vitre :

« Regarde, là, dans le sentier, ces deux jeunes gens; ils doivent se conter une foule de jolies choses, et nous...

— En tous cas ils ne se font pas de reproches. Jacques, tu es injuste! »

En elle-même, Thérèse se dit qu'il était surtout ennuyeux.

Renys, exaspéré, se réfugia dans un complet mutisme. Il se révoltait de ne pouvoir exprimer à cette femme de quel amour profond il l'aimait. Non, tout ce qu'il avait la ferveur intime de lui dire, en de si brûlantes phrases, tout cela restait au seuil de ses lèvres, et c'est à sa maîtresse qu'il en voulut, sans juste raison, de cette impuissance verbale.

Thérèse lui parla à voix très basse. Elle eut de douces paroles et des intonations qui caressent, car il lui était venu un remords de son mouvement d'humeur et aussi de certaine complaisance à se laisser prendre la taille par cet autre adolescent, dont les cheveux blonds lui plaisaient, et qui portait, par une affectation point déplaisante, deux bagues lourdes à sa main droite. Elle tendit le poignet à son jeune amant, pour qu'il le serrât du baiser de ses doigts, et, comme elle le regardait avec tendresse, Jacques n'eut plus en son cœur que de l'amour.

« Quand nous verrons-nous ? murmura-t-il. J'ai gardé notre petit appartement, là-bas, à Marseille. Il sera tout fleuri pour te recevoir. Tâche de trouver un prétexte et viens, mais viens bientôt ! »

En la mémoire de Thérèse se firent des rappels de voluptés.

« Veux-tu que je descende en ville demain ? Tu pourrais prendre le train de midi. Moi, j'arriverai à Marseille vers cinq heures. Cela ne dérangera pas ton travail ?

— Oh ! mon travail !... Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! »

Tout à coup il songea à Hélène, sans en vouloir deviner la raison. Il congédia ce souvenir.

« Oui, je t'aime, Thérèse... »

Puis il prononça à voix haute :

« Ce qui n'empêche pas sa robe de lui aller en dépit du bon sens ! »

Mme d'Esterel entrait au même instant :

« Fi ! que c'est vilain ! Vous vous réfugiez dans le coin où l'on se conte fleurette pour dire du mal de votre prochain !

— Vous n'en avez pas entendu le quart, ma tante ! dit la jeune femme avec un rire sonore, Monsieur Renys ridiculise toutes mes amies.

— Et que faites-vous de la charité chrétienne ? interrogea la vieille femme.

— Du sucre en poudre, Madame ! » dit Renys.

Mme d'Esterel leva les bras et disparut.

« Vraiment, Jacques, tu es extraordinaire ! Dès que tu parles devant témoin rien n'arrive à te désarçonner. Dès que nous sommes seuls tu

te troubles. Mais je t'aime, mon Jacques, demain je te prendrai dans mes bras, tu sais, comme le jour où je me suis donnée à toi, te souviens-tu ? sur mon épaule, tu pleurais de bonheur.

— C'est peut-être la seule fois où j'aie été sincère. Il faut toujours pleurer lorsqu'on va être aimé !

— Oh ! Jacques ! Comment peux-tu dire cela ! Oui, certains soirs je sens que tu es loin de moi. Quand je baise ta bouche, tu sembles absent, et ton étreinte forte me paraît sans passion. »

Renys se permettait bien ces constatations, mais il n'aimait pas les trouver aux lèvres de sa maîtresse :

« Alors pourquoi m'aimes-tu ?

— Pourquoi je t'aime ? Oh ! que tu es méchant de le demander ! Je t'aime ! n'en demande pas plus. Je m'effraye parfois de te voir si brusque, si compliqué, mais tu ne m'en es pas moins cher. Je t'adore, mon petit Jacques, mais livre-toi davantage ! »

Renys fut froissé. Thérèse prenait parfois des allures maternelles qui l'agaçaient au plus haut point. Elle lui parut sotte, et il songea avec ennui que sa maîtresse, à des moments où elle eût mieux fait de se taire, lui avait donné des noms de légumes.

« Evidemment je n'ai pas l'exubérance de Villaines, mais, que veux-tu ! je n'y puis rien ! prends-moi comme je suis, avec tous mes défauts. J'exprime mal ce que je ressens, et ne sais pas témoigner ma tendresse. Si je balbutie au lieu de parler, pardonne-moi. Il est des timidités qui vous forcent à un langage si tourmenté que l'on perd soi-même la chaîne des vocables. J'eusse préféré beaucoup le léger bégaiement de mon ami Luttier, par quoi les apparences, du moins, se sauvent. »

Renys regarda sa maîtresse, elle avait fermé les yeux rêvant à la science amoureuse des baisers promis, la courbe de ses cils fut pleine d'harmonie : Jacques murmura :

« .... et puis, quelle jouissance trouvons-nous aux paroles ? Contentons-nous d'une silencieuse étreinte. »

Il entra du monde dans la serre. Jacques et Thérèse partirent, puis se séparèrent.

Luttier vint s'échouer au buffet, escortant deux jeunes filles blondes, et qui avaient soif. Après le sport mondain de la valse, elles causaient d'une pièce où leur mère n'avait pu les mener et dont Luttier leur expliquait l'intrigue. Lorsque le sujet fut épuisé, on parla d'une nouvelle danse importée d'Amérique, fort jolie à

ce qu'on disait, et qui se nommait le *Jumping reel.*

A ce moment Herbillon entra.

« Tu n'as guère dansé, dit Luttier, que faisais-tu ? »

Herbillon salua les jeunes filles.

« J'étais au fumoir avec Monsieur Erlande, l'ingénieur des ponts et chaussées ; il a été fort intéressant et m'a expliqué tout au long le fonctionnement des caisses de secours. A propos, dis-moi, qui est donc cette dame, en robe chaudron, qui danse avec Renys ?

— On vient de m'apprendre que c'est la nièce de Madame d'Esterel ; aussi que Jacques la connaissait fort bien ; le savais-tu ?

— Je l'ignorais... Elle est très belle..., oui, vraiment..., splendide ! »

Et d'un geste qu'il eût voulu harmonieux Herbillon décrivit son admiration.

« Pour en revenir à Monsieur Erlande, figure-toi que les caisses de secours ne sont pas alimentées par.... »

Mais l'explication fut inutile, Luttier s'étant éloigné pour apporter des rafraîchissements aux jeunes filles.

« Délicieuse cette glace au citron, dit l'une.

— Mais bien fraîche, n'est-ce pas ? murmura l'autre. J'aime mieux la framboise. »

Renys, étant sorti dans le jardin, trouva Aldi qui fumait.

« Je t'ai vu danser avec de si jolies personnes, mon cher Jacques, que je n'ai pas voulu te déranger même pour te serrer la main.

— Allons donc, quelle bêtise, je ne te verrai jamais assez ! Ah ! mon ami ! Combien je regrette que nous soyons séparés ! J'ai souvent besoin de tes bonnes paroles ! »

Aldi tira sa barbiche :

« Nous ne nous sommes plus rencontrés depuis le soir où tu vins chez moi, si malheureux ! t'ai-je un peu consolé ?

— Oui, mon ami, toi et les circonstances. Elle m'aime toujours, je l'aime toujours, que puis-je demander de plus ? »

Aldi ne répondit rien, mais un peu de tristesse passa sur sa figure. Comme le jardin nocturne était très beau sous les rayons que versait la lune, les deux amis se promenèrent lentement, et Renys oublia bientôt tout, même sa maîtresse, dans la douceur de la causerie.

Avec Hurieux, le lieutenant aux moustaches blondes, Villaines se mit à genoux, devant Mme Lansky.

« Pinson ou Kangourou ? » demanda Mme Erlande d'un ton majestueux.

Thérèse dont les yeux étaient bandés mit ses mains sur les deux têtes offertes.

« Kangourou ! » dit-elle.

Villaines, tout joyeux d'avoir été choisi, valsa avec émotion.

Renys le suivit des yeux ; il trouva que son ami avait l'air d'un satyre lustré, mais, comme il se sentait plein d'indulgence, il sourit à cette pensée.

Dans un coin du salon, Helvin s'était assis ; ses tempes battaient ; en fermant les yeux, il voyait encore, au delà de ses paupières, deux halos blancs.

« J'en ai pour toute la nuit ! murmura-t-il. Jusqu'au matin, mon cerveau va frémir sous les coups de la névralgie ! Il eut de l'angoisse, et désira fuir toutes ces clartés, toutes ces toilettes, toutes ces musiques ; puis il voulut attendre que son malaise se fût assourdi.

En regardant la salle, il n'eut plus qu'une impression générale de mouvement : les notes, les pas, les voltes des étoffes, les jupes fuyantes, les bras tressés aux bras, tout cela se mêlait, s'abîmait en un parfum fort, senteur de chair qui le grisait. A ce moment, Mme Lansky, passant devant Helvin, se retourna à demi, avec un superbe roulis de hanche à hanche. Il se

plut à la déshabiller, ne lui laissant que ses bijoux, son collier de perles, les brillants de ses oreilles, ses bagues nombreuses. — Dans son cerveau, l'hallucination s'assit. — Des hommes, il ne percevait que la livrée, l'habit, le plastron blanc, mais toutes les femmes, il les vit dévêtues, ondoyantes, repliées ou dressées comme des flots dont les valses chantaient le clapotis. Sous les dentelles et la soie, les seins, la taille, les jambes lui apparurent, vernissées de lueurs. Cette chair moite, il voulut l'étreindre, l'avoir en pâture au désir de ses lèvres.

Mme Lansky passait encore, vague balancée. Les bougies brûlaient haut dans leur cire. Helvin rêva de leur éclat sur la large croupe oscillante et sur les cuisses, cerclant le contour des seins qu'un pli de riche maturité devait souligner, et polissant le ventre d'un glacis de lumière...

Soudain Helvin se leva, ivre de cette vision qui croissait en lui, et devant ses yeux tourbillonna, en des remous de furieux ressacs, sous la bise rhythmée de la valse, un bal étrange où des habits noirs, vides d'os et de muscles, dansaient frénétiquement avec des corps nus de femmes.

Une heure plus tard ce fut la fin, la valse dernière et molle, le battement essoufflé des

éventails, la fraîcheur subite d'une porte ouverte.

Dans l'antichambre, Luttier, d'un geste habitué, aidait à mettre des sorties de bal. Il assura quelques bras dans leurs gaines, serra des mains, en baisa d'autres, sourit, salua, et sortit.

Dans la rue, grise d'une espérance d'aube, il alluma une cigarette, puis murmura d'une voix légère :

« Charmante soirée, mais qu'il faisait donc chaud ! »

XI

FACHEUSE ATTENTE

Renys avait trop lu de romans où de petits amants attendent de jolies personnes avec fièvre et phrases sonores pour se livrer à des manifestations de même nature quand Mme Lansky venait à être un peu en retard. Non, il lui suffisait d'emporter quelque livre dont l'intérêt fût soutenu, ou la splendeur certaine. C'était un allègement aux secousses du train, et, plus tard, un spectacle imaginaire pour les instants de solitude.

Le choix de l'ouvrage se prolongeait parfois : il fallait que le volume fût spécial, et correspondît bien à l'émotion de l'heure; mais, ce jour-là, Renys s'était un peu attardé chez lui;

Villaines l'avait fâcheusement occupé en venant l'entretenir, avec des remarques futiles, du bal de la veille, et s'était plu à parler tout au long de Mme Lansky, avec une très apparente ferveur. La ferveur avait amusé Jacques, et les remarques aussi, car elles menaçaient toujours d'être spirituelles. Cela avait pris quelque temps, et, lorsque l'heure du train fut venue, Renys, forcé de se hâter, ayant congédié son ami sous le prétexte qu'il allait voir des parents, avait pris sur sa table un roman qui devait parler d'adultère. Le titre : *Folles amours !* était un sûr indice.

Le voyage manqua d'agrément, car cette heure en chemin de fer fut toute encombrée des discours exhalés par un jeune homme que Jacques connaissait un peu, et qui descendait à Marseille pour voir sa vieille tante, récemment arrivée de Bretagne. Renys maudissait encore la tante et le neveu, quand il atteignit enfin son pied-à-terre passionnel.

Après s'être épousseté des charbons du train, avoir orné de fleurs les vases de la cheminée, et rendu à la chambre, par un déplacement habile de chaises et de fauteuils, son aspect chaleureux, il put s'abandonner aux délices de son livre, mais comme, dès la sixième page, il apprit que la *captivante Julia de Trezenec* aimait

d'amour le *célèbre sculpteur Raoul Vendaze*, et que ce dernier avait des yeux noirs et des sourcils épais, il préféra, aux incidents de ces intimités élégantes, une molle songerie, et, les pieds posés contre un pouf, la tête dans un coussin, se prit à spéculer sur la visite attendue.

En somme, il se sentait très enviable, et en concevait un paisible bonheur. Une chose pourtant lui faisait sentir le pli de la rose : pourquoi ne s'était-il pas dix fois précipité (et cela sans souci de l'heure point tardive) vers la fenêtre, afin d'épier le fiacre de sa belle visiteuse. L'explication littéraire ne suffisait pas, car la crainte d'imiter des héros de roman lui semblait puérile, quand on est tout seul.

« Je parierais que le *célèbre sculpteur*, à chacun de ses rendez-vous, doit sentir dans son thorax d'étranges soubresauts, et que la *captivante Julia* déchaîne des tumultes dans son esprit! Mon état est tout autre : pouls régulier, cœur de même. Ah! je sais! lorsqu'elle viendra, quand je baiserai ses lèvres et que sa main pressera la mienne, je deviendrai ridicule à force d'émotion; oui, pour émettre de très simples paroles, j'appellerai à mon aide les formes les plus alambiquées de la rhétorique! mais l'angoisse pour un retard de la maîtresse, l'inquiétude exaspérée, m'est inconnue! Pourrai-

je jamais avoir cette science? Voyons un peu... quels sont les sentiments de Villaines à ces instants ? est-il calme ou troublé ? »

Comme son ami avait paru vraiment trop frappé du premier aspect mondain de Thérèse, et qu'à celle-ci il n'avait point déplu, Jacques, par discrétion, ne voulut pas chercher plus avant la qualité possible de ces attentes amoureuses.

Renys sentait fermenter en lui-même un levain de colère. Il n'en devinait pas la cause, mais il lui paraissait que son bonheur était mou, comme sa position trop alanguie; aussi retira-t-il son coude des coussins pour se lever, et, par la chambre, se promener d'un pas bref; mais l'irritation s'en accrut.

Il comprenait maintenant ce que Jean voulait dire, lorsqu'il réclamait un peu de drame dans la vie, un intérêt pareil à celui qu'on trouve au théâtre. Villaines !... Jacques l'avait froidement mis au pas, quand son propre esprit galopait follement sur la même route pour le même désir ! Les enthousiasmes de son ami, les siens, ces brusques coups d'ailes, il en percevait la raison : deux adolescents veulent agir, et, comme la matière leur manque, ils font de grand gestes, que rien ne suit. Mais cela, il l'avait déjà dit à César Aldi, avec des larmes... et d'ailleurs, ne se l'était-il pas affirmé mille fois ?

De chaque fait nouveau cette constatation se dégageait comme la morale d'une fable, et, maintenant Renys voit qu'il a eu tort d'arracher des plumes à son ami, comme on les entaille aux oiseaux mis en basse-cour, car lui-même était en pareilles traverses ; il fallait seulement trouver un sujet d'exercice, un champ pour l'action. Un champ pour l'action ?... Mais la passion ?... Que faisait-il dans cette garçonnière où les roses mettaient de trop lourds parfums ? Une femme allait venir et se donner à lui. Il n'avait que vingt ans, et possédait une splendide maîtresse.... Quel bien en avait-il reçu, autre que de la volupté ? Avait-elle été la femme qui vous révèle la beauté de vivre, *celle qui vous conduit en vous donnant la main* ? Non ! un beau corps, sans plus ; et lui, Renys, petit jeune homme bien habillé et de figure passable, était uniquement destiné à lui procurer des jouissances sensuelles.

« Donner du plaisir à Madame !... en voilà une vocation !... Mon amour est ignoble ! »

Le mot était un peu fort ; Jacques s'arrêta pour en peser la part d'injustice. Ce désir qu'il manifestait d'une muse lui sembla ridicule ; alors, comme Thérèse tardait toujours, Renys reprit le roman jaune.

Il ne se trompait point en préjugeant des

angoisses du *célèbre sculpteur*, elles se tordaient tout au long du cinquième chapitre.

Soudain il lança le livre sur l'édredon du lit :

« Mais il l'aime, sa *captivante Julia*, et c'est là le motif de son anxiété ! Le *célèbre sculpteur* est sur le gril parce qu'il se ferait damner pour elle ! J'en suis encore à m'exalter sans que rien de vrai ne corresponde en moi. J'ai un genre de passion cérébrale, une sensualité trop éveillée devant un beau corps, mais l'amour qui fait vibrer tout entier, l'amour qui forme une part de nous-même, comme nos viscères, l'amour anatomique me reste ignoré. J'ai cru chérir ma cousine ou Thérèse, suivant que l'une ou l'autre était présente. Ce sont deux leurres, et je n'aime pas ma maîtresse. »

La sonnette de l'appartement tinta. Renys ouvrit. Thérèse, dès son entrée, se répandit en appellations tendres. Jacques fut morose, et, une heure plus tard, bien qu'elle se fût pâmée dans ses bras, Madame Lansky songeait que son amant était parfois bien désagréable.

XII

MADAME LANSKY PREND SON BAIN

Tenant sur son bras un peignoir et plusieurs serviettes, la femme de chambre de Mme Lansky entra dans la salle de bain. Ces linges, elle les posa sur la chaise, et alla fermer la fenêtre que, pour épousseter, le domestique avait ouverte quelque temps avant. Puis elle chercha des allumettes, en enflamma une, et ouvrit le robinet de la baignoire et du gaz. Les becs prirent feu ; elle se recula vivement, se garant le visage avec sa main, car il s'était produit une légère détonation. Bientôt l'eau coula, très chaude, et une vapeur s'éleva en dômes sucessifs vers le plafond, mettant aux vitres une buée, une moiteur aux objets proches. Il y eut

un parfum de serre vide de fleurs, jusqu'au moment où fut versé dans l'eau le contenu d'un flacon de cristal, senteur très fine et caressante. Sur la marche de la baignoire, une serviette fut posée, brodée de rouge, avec des initiales un peu compliquées, et le drap, dans le séchoir, plié pour qu'il se chauffât.

La femme de chambre regarda si tout était bien en place : l'éponge, un savon rose, et, près de la chaise, le guéridon avec une glace à main et une boîte de poudre. Cela fait, elle entra chez sa maîtresse.

Déjà Mme Lansky prélude aux lenteurs du réveil. Le jour entre par les fentes des volets et lance dans l'obscurité des flèches en poussière de soleil. A la cheminée, des chrysanthèmes agonisent, mettant sur la profondeur vague du miroir une tache d'or éteint. Quelques pétales morts restent collés aux flancs du vase, et ce sont par toute la chambre des effluves attardés de fleurs et de chair au repos.

Mme Lansky s'étire, bâille, murmure quelques paroles brouillées, sourit aussi, mais faiblement, puis, à la clarté subite qui vient du dehors, ses paupières clignent. Voici que glisse hors du lit son bras gauche ; la main s'ouvre, corolle de plante grasse, et la manche, que le rebord du

matelas trousse jusqu'au coude, laisse à découvert les rameaux des veines, algues bleues qui se perdent vers les lignes du poignet.

« Des lettres, Jeanne ?

— Non Madame, il n'y en avait qu'une pour Madame la marquise.

— Ma tante est levée ?

— Oui, Madame, il est près de onze heures.

— Quelle activité ! » pensa Mme Lansky.

Elle s'étira encore dans son lit, et sa tête glissa un peu de l'oreiller, laissant sur le linge la flamme éparse de sa chevelure. Les dentelles et la soie des Indes frôlèrent délicieusement ses seins; alors elle pensa à Renys et se souvint que la veille son corps avait été brisé de caresses. Une fatigue persistante lui fit désirer encore du repos; mais comme se précisèrent les occupations de la journée, et que Jeanne était sortie de la chambre, brusquement elle rejeta ses couvertures et sauta du lit.

Chaussant des pantoufles trop petites, elle s'enveloppa d'un peignoir à volants pour aller dans la chambre voisine. Dès l'entrée, la chaleur la posséda de sa mollesse parfumée ; elle se dévêtit, laissa tomber sa chemise, roula sa chevelure d'un geste lâche, et la fixa sur sa tête, très haut. Elle était ainsi casquée d'or, et il y eut en elle une harmonie, quand, glissant

encore de sa main droite, sous le chignon, une mèche folle qui faisait frissonner son épaule, elle interrogea du bout de ses doigts trempés la température de l'eau. Ses paumes souples posées à sa gorge, elle resta debout, puis étirée soudain, en une longue tension de tous les muscles, une jambe crispée contre le flanc de la baignoire.

Thérèse se sentit très belle. Elle était un peu oppressée par cet air élastique qui l'enserrait ; trop de chaleur flottait par la chambre, trop de vapeur montait, et trop de fatigue, surtout, restait à ses membres, qu'une nuit de repos n'avait pu délasser.

En enjambant le rebord du bain, elle regarda son pied. Elle ressentit un dépit habituel en voyant sa cheville forte ; elle eût désiré un pied sur qui s'exerceraient des rimes de poète : un pied à sonnet. Maintenant, une réfraction le déformait, et, boudeuse, avec une petite moue à ses lèvres, brusquement, Thérèse agita sa jambe dans l'eau qui contre la peau blonde jaillit avec des caresses de doigts fiévreux; enfin elle se laissa glisser avec lenteur, et ce fut comme si elle passait dans un cerceau de baisers humides. Les baisers montèrent jusqu'aux seins; lorsqu'ils en eurent atteint la pointe, de tout son corps Thérèse frémit.

Quand elle ne s'intéressa plus à regarder les ondes courtes qui passaient de l'un à l'autre flanc de la baignoire, quand elle en eut assez de faire jaillir l'eau entre ses mains fermées, comme elle en avait coutume au couvent, elle se rendit, par désœuvrement, à ses pensées, et songea de nouveau à Jacques.

L'année précédente, un an après la mort de son mari, il lui avait été présenté à son retour de Trieste. A la mort du baron Lansky elle n'avait éprouvé que du soulagement : ce vieillard vicieux l'avait dépravée avec un tel acharnement de volupté sénile, qu'elle gardait encore au souvenir l'horreur de ses baisers impuissants, où, parfois, une toux quinteuse aboyait en hoquets. C'est alors que, pendant trois mois, Renys lui avait fait la cour, et bientôt Thérèse s'était donnée, toute tendue vers cette passion jeune. En Autriche, elle avait eu des heures d'un tel ennui, que le dégoût des romans l'avait rejetée à des volumes de vers; elle voulait cueillir les amours que l'on y conte. Il y est question d'hirondelles, de primevères, et, dans Venise amoureuse, sur un canal où bruissent les mandolines, de gondoles. Jacques avait déçu ces envies de grisette, car Thérèse quêtait un roucoulement tendre, et son amant n'offrait, en guise de guitares, qu'une savante ardeur et

des paroles brouillées. Mais, durant les premiers mois, elle ne songeait guère à ces choses; elle se rappelait trop les piteuses défaites de son mari, et ne manquait pas d'être violemment émue du ton martial que prenait son amant, et des escarmouches, batailles rangées et autres faits d'armes, dont il sortait toujours victorieux.

Bientôt Thérèse fut choquée de ce que les paroles de Jacques ne fussent point au diapason de ses actes; elle ne put démêler ce qu'il y avait dans ce cœur de passion contenue, et certes, les épithètes laudatives mais sans vigueur qu'elle prodiguait à Renys n'étaient point faites pour le rendre expansif. Une nuit, elle avait saisi sa main, et, dans un fervent abandon, l'avait pressée à ses lèvres, mais, après quelques instants, Jacques l'avait retirée en riant d'un air sec, et elle, sans savoir pourquoi, s'était mise à pleurer.

Pourtant elle l'aimait; n'avait-il pas été d'une discrétion pleine d'habileté? n'avait-il pas dérouté tous les soupçons en lui faisant ouvertement la cour, et se targuant en public, d'un air satisfait, de faciles conquêtes, comme d'être son danseur le plus assidu? Son rôle avait même paru un peu niais; mais, en valsant avec lui, elle ne ressentait plus l'ivresse qu'elle goûtait naguère; un autre homme avait mieux désiré la

beauté de son corps, et sur la bouche de Thérèse erra un sourire équivoque.

La buée de l'eau devenait grisante ; peu à peu, Mme Lansky sentait sa fatigue disparaître ; un rhythme de valse lui vint à l'esprit, obsédant, avec, vers la fin, comme une langueur, un ralentissement sensuel, où Jean de Villaines, ce jeune homme dont les cheveux étaient blonds et les yeux fixes, lui avait serré la taille d'une étreinte. Le souvenir musical persistait; doucement elle remua les jambes, mais l'eau fut épaisse à ce mouvement ; puis, soudain, comme pour exciter un désir viril, Thérèse se tordit dans la baignoire, et cambra sa taille :

« Jean de Villaines, murmura-t-elle, Jean.... son petit nom est joli. »

Mme Lansky se dressa dans le bain, et, avec un geste qu'elle voulut plastique, serra sur son épaule la grosse éponge qui chanta en laissant couler un double et tiède ruisseau. Dans la glace du guéridon, Thérèse pouvait voir un peu de sa chair blonde, son sein gauche et une flamme sombre sous le bras; de nouveau, elle prit la pose d'une statue, remarquée sur une pendule de salon, en joignant les mains au-dessus de sa tête, et, se penchant vers le miroir, elle se sourit.

Dans l'eau attiédie, elle se glissa de nouveau,

se releva brusquement, et sortit du bain avec, sur la peau, tout un roulement de petites gouttes qui se poursuivirent au long de ses jambes. Elle enveloppa son corps du drap étoffé et blanc, qui, par plaques, devint gris à la mouillure ; puis elle laissa sécher son corps dans la chaleur lourde, le peignoir rejeté, blonde et nue.

XIII

DÉCORS FORAINS

« Pas même la main à baiser ?... et le bras ? » interrogea Villaines.

Renys leva les yeux vers la fenêtre de Mme Lansky ; Thérèse devait s'habiller ; quelque souvenir restait-il à ses lèvres ? Il répondit d'un ton narquois :

« Que te voilà donc en flammes ! La main à baiser ?... oh ! si les banalités de la porte t'amusent ! Mais tu places mal tes admirations, mon ami ; allume ta fièvre à d'autres brasiers !

— Tu parles en connaissance de cause ?

— Oui, car mes paroles sont celles d'un vaincu !

— Alors, toi aussi, tu brûlas ?

— Moi aussi ! »

Il déplut à Renys que Villaines fût si curieux de Thérèse. Pour changer le cours des paroles, il fit, avec sa canne, de l'escrime contre un arbre.

« Mais si tu l'avais vue quand elle dansait ! ah ! mon petit !

— Assez ! assez ! Epargne-moi les détails ! Si une jolie femme t'inspira des émotions fortes, est-il besoin de me les conter ?

— A toi, cela n'offre aucune importance ! » dit Villaines.

Renys eut bien envie de rire.

Herbillon et Luttier les rejoignirent. Ils venaient de faire un carton dans une baraque de la foire, et pensaient aller déjeuner. Pour Herbillon, le tir s'était agrémenté d'une cour assidue à celle, blonde et fade, qui chargeait les fusils. Il en fit le récit dilué, en s'accompagnant de gestes ronds. Luttier ajouta que la caissière, elle aussi, serait piquante, n'était son mari, peut-être jaloux, et Villaines, entraîné par l'exemple, reparla de Mme Lansky.

Jusqu'au moment où l'on se mit à table, il ne fut question que de bras et de poitrines ; Renys n'aima point cet étalage de désirs ; il fut reconnaissant au cuisinier d'avoir brûlé les côtelettes, car Herbillon montra du courroux, et l'on causa de mauvaise cuisine.

Marc Helvin arriva en retard, se plaignant de migraines, la figure labourée de tics nerveux. Il s'assit, puis demanda :

« Seriez-vous prêts à quitter Aix pour deux jours? Je ne me sens pas bien depuis quelque temps, et vais me reposer dans une petite propriété que je possède : Stelladour, un joli nom, n'est-ce pas? C'est environ à une vingtaine de kilomètres d'ici; vous verrez! un amour de château, des bosquets, des boulingrins, tout cela très dix-huitième, oui, portant sa date, avec des choses jolies en fait de bibelots. Ce projet vous convient-il? »

On fit un conciliabule ; Herbillon devait finir les *donations entre vifs :*

« Pensez donc! plus de quarante-huit heures de perdues! »

Pourtant il se laissa convaincre; et, d'autre part, Luttier pourrait facilement se dégager d'une corvée mondaine; enfin ce fut décidé, et que l'on partirait le lendemain matin à bicyclette.

Helvin n'écouta pas les remercîments. Sa migraine était excédante ; il lui parut un instant que sa vie s'effritait à petits coups scandés par les battements de son cœur, ainsi que tombent les minutes sous la faux du balancier. L'angoisse, d'une ampleur croissante, devint bientôt continue, filée, telle un son. En lui, le temps passait comme

à la taille d'un sablier. Tout son être se vidait, et de cela il avait une conscience physique. Il voyait vraiment, il voyait d'un regard intérieur, propriété de sa chair, la poussière filtrer et choir en petit tas au fond de son cerveau. Peu à peu la poussière rouge devint liquide, et ce fut un filet sanguin coulant dans une artériole.

Des poussées de douleur faisaient qu'Helvin tressautait sur sa chaise. Ses camarades n'y prirent garde. Il y avait un piano tout au fond de la salle. Sous les doigts de Renys, des airs de café-concert se mirent à frétiller. Luttier les chantonna avec une certaine habileté. Le cantonnier, qui arrosait la rue, s'approcha de la fenêtre pour mieux entendre, et de ses lèvres bondit un gros rire. Puis Renys, joua une romance très sentimentale. Luttier prit des airs langoureux et une voix de fausset. Le cantonnier applaudit. La servante ouvrit la porte de la cuisine. Il entra une odeur d'artichauts, et Jacques, sur tout le clavier, répandit une valse.

Villaines trouvait cela sinistre. Il prenait son café sur un coin de table, et s'obstinait à remuer sa cuiller dans la tasse. Le sucre ne voulait pas fondre. Enfin, le repêchant, il s'aperçut que c'était un petit carré de marbre. Herbillon étala beaucoup de gaîté pour la farce réussie, mais Villaines n'en conçut aucune joie. A vrai dire, il

se plaignait de n'avoir point de maîtresse qui l'aimât, et d'être livré aux plaisirs d'occasion. Il aurait voulu quelque femme point gênante, qui viendrait à son appel pour se montrer amoureuse et câline. Il la souhaita ainsi, et très élégante, avec des recherches dans la toilette, et une réputation de vertu. Quand il s'imagina son visage, la figure de Thérèse s'inscrivit.

« Thérèse..., Thérèse... »

Il se répéta ce nom deux ou trois fois. Au bal, elle lui avait confié son intention d'aller à la foire, le samedi suivant, avec des amies. On était ce jour-là, il s'en souvint tout à coup. Villaines, devenu tout heureux, fit taire Luttier qui prolongeait ses romances, et proposa d'aller vers quatre heures visiter les baraques. Cela fut accepté. Puis on se quitta pour travailler. Helvin, se disant malade, avait gagné sa chambre, Villaines oublia Mme Lansky avec *Accarias*, Renys s'absorba dans les *établissements de banque*, et Luttier alla chez Herbillon recopier un cours.

La foire est déjà pleine de monde quand les jeunes gens s'y retrouvent. Des enfants nombreux font cercle, les yeux gourmands, autour de l'échoppe où l'on pétrit des pâtes sucrées. Quelques soldats regardent les chevaux de bois, et, parmi la foule, des femmes du monde relèvent

leurs robes d'un geste étroit. Villaines reste inquiet de ne pas voir Mme Lansky; Renys, curieux du décor, se complaît à en surveiller les détails.

Pour sa fantaisie, les illusions foraines sont pleines d'attrait. En restant immobile à écouter le froissement du peuple, il lui agrée de croire toutes ces figures de passants mues par sa volonté. Pantins obéissants, ils rient et s'étonnent. L'intérêt qu'ils portent aux spectacles offerts s'image suivant leur nature. Une passion douce, comme la curiosité, fait ressortir les divers appétits d'un être, au lieu que l'ennui les ravale de façon trop uniforme.

« Je suis le maître de ces poupées ! » pense Renys.

Eh non ! leur véritable maître est le paillasse. Il vient de lever un doigt, un seul, vers le ciel bleu comme sa robe, et toute l'assistance s'est émue. Qu'a-t-il annoncé ? Une diminution de prix d'entrée? C'est bien cela.

« Pour aujourd'hui seulement ! Les nourrices et les soldats ne paient que demi-place ! »

Au premier coup de cloche, la foule est un parterre de pivoines, épanouies au geste d'un subtil magicien. Renys envie ce pouvoir.

A ce moment, comme Mme Lansky sort d'une baraque avec quelques amies, Villaines s'avance

vers elle et s'incline en rougissant. Renys le suit avec lenteur, aimant mieux ses pensées que des paroles vaines, Thérèse le salue d'un petit signe de tête et se tourne vers Jean :

« Monsieur de Villaines, bonjour ! » dit-elle gaîment.

Sa robe vert bouteille est d'une teinte joyeuse ; son chapeau a l'impertinence d'un feutre de mousquetaire. Du bout de son ombrelle, un instant, elle bat le bord de sa jupe, puis reprend en riant tout à coup :

« Qu'avez-vous fait depuis avant-hier? Suis-je bête ! rien du tout, n'est-ce pas ? Vous vous êtes reposé du bal ! Ah ! ces étudiants, sont-ils assez paresseux ! Venez me voir ; je reçois le jeudi, ma tante le vendredi ; il est plus commode de n'avoir pas le même jour, bien qu'habitant la même maison. Etes-vous allé dans la ménagerie ? Une panthère superbe... et féroce ! Je vous la recommande. »

Villaines ne peut placer un mot, mais il ne se tient plus de joie. Comment ! cette femme qui le connaît à peine lui parle ainsi ! Il lui plaît donc? Longuement, Jean presse la main gantée, et se perd en rêves heureux, à tel point que Thérèse est forcée de répéter une question qu'il n'a pas entendue :

« Monsieur de Villaines, je vais faire une chose

absurde. Figurez-vous ! j'ai une envie folle de monter sur les chevaux de bois! Mes amies ne veulent pas, voyez, elles m'ont quittée. M'accompagnez-vous ?... Nous aurons très peur ! »

Villaines, ravi, l'entoure de gestes empressés. Il l'aide à monter sur sa bête, puis enfourche le cheval parallèle.

Un strident sifflet coupe l'air ; c'est la sirène du départ. Ils se mettent à tourner. Le son de cette sirène de navire, exilée loin des flots et des brouillards, ce sifflet nostalgique de paquebot aux destinées lointaines, transporte Villaines en des pays brûlants.

« Ah ! l'aimer dans les villes blanches qui se pâment aux bords d'une mer trop bleue ! Suivre pour la vie le sillage de sa robe, parmi les palmes, au fond d'une oasis ! »

Ils tournent.

Qu'est-il besoin de regarder le clinquant des selles et la désolation cristalline des lustres? pourquoi écouter la valse crue de l'orgue mécanique ? L'aspect de cette femme l'enivre ; il ne veut penser qu'à elle !

Aux hurlements des trompettes, se gonfle la gorge des ouvrières en délire, transportées par ce symbole d'équitation. M[me] Lansky s'accroche à Villaines, dont les yeux nagent d'extase, elle pousse des cris menus d'enfant craintif, et lui,

rêve d'ensevelir sa figure aux parfums de ces cheveux dorés.

Les ouvriers, les petites bourgeoises qui occupent les dromadaires et les deux éléphants s'émeuvent eux aussi de la vitesse. Les reins des femmes se cambrent sous des pressions affectant le soutien. On échange des lazzis, et maintenant on chante. Aux yeux des hommes brille la malice naïve qui leur sert de perversité.

Villaines sent un peu d'écume à sa bouche. Thérèse, toute rouge, se tait. L'orgue hurle encore, puis soupire, et les chastes chevaux de bois, innocents des méfaits qu'ils transportent, achèvent leur rêve circulaire.

Jean offre son bras pour que Mme Lansky descende. Elle ne trouve rien à dire, sinon :

« Merci. J'ai très chaud ! »

Et Villaines répond :

« Oui, n'est-ce pas ? »

Ils se promènent le long des baraques et passent devant celle, où, parmi les lumières, l'héroïsme des combats, l'illusion des luttes, fait cligner une rangée de tireurs. Les coups heureux sont signalés par un roulement guerrier, tandis qu'un général salue d'un geste éternellement précis. Un écolier baisse son arme, tout rouge de plaisir, et la mère s'attendrit à ces marques d'adresse.

Les hommes se montrent supérieurs à de tels enfantillages. Ils ont été soldats, eux, et c'est avec un sourire de fatuité qu'ils reçoivent la rose rouge, feuillée d'or, et parfumée de senteurs plébéiennes.

Renys qui vient de faire plusieurs mouches et de détériorer des pipes, se retourne et voit Villaines avec Mme Lansky. Il la salue d'un air maussade.

« Vous semblez de mauvaise humeur, cher Monsieur, auriez-vous manqué votre carton ? »

Jacques la regarde bien en face. Il ne répond pas, rit, se remet à tirer, mais, trois fois de suite, il ne parvient pas à crever l'œuf qui se dandine sur son jet d'eau.

« Jacques aurait-il parfois de mauvaises manières ? songe Villaines ; cela m'étonnerait fort !

— Voulez-vous me raccompagner, Monsieur de Villaines ? lui dit Thérèse d'une voix qui sonne. Il fait déjà presque nuit. »

Ils s'en vont, et passent encore devant le concert arabe. Le directeur a recruté tous les malheureux des environs. Ils tapent désespérément sur des tambours douteux, et l'obstination de leurs gestes d'automates fait s'extasier les spectateurs. Ils défaillent, l'esprit ailleurs, les yeux mi-clos, non de langueur orientale, mais de

vulgaire ennui. Leurs burnous les gênent, et la fin de la journée semble lente à venir.

Villaines a laissé Mme Lansky à sa porte. Thérèse pense qu'en vérité ce jeune homme est fort agréable... fort agréable... et elle regarde sa main droite où l'oreille d'un cheval de bois a laissé une tache.

Jean revient à la foire chercher ses camarades. Ses yeux sont pleins de rêves et ses pensées s'exaltent. Il a trouvé l'amour attendu! l'amour qui fleurit comme une rose au seuil de l'existence! mais, dès qu'il voit Herbillon et Renys, son esprit s'égaie à d'autres sujets, et l'on va voir la *Grosse femme*.

Bientôt les jeunes gens s'en retournent à pas lents pour aller dîner. De légères gouttes de pluie tombent et chassent la foule. On éteint le gaz qu'on vient d'allumer, et, peu à peu, les montreurs se taisent, et les marchands de rêve (comme les appelle Renys) ferment leurs boutiques.

Quelques beautés foraines promettent encore à des flaneurs l'illusion d'un médiocre idéal, mais sans succès. Les boas, évocateurs de forêts vierges, ont été rejetés dans leurs caisses; les insectes savants, destinés à glorifier la patience de l'homme, ont fini leur labeur quotidien, et le mystère lui-même cesse de régner dans le

Palais des Merveilles. Les lions de la ménagerie, ivres de morphine, s'endorment, tandis que les *Salomés* et les *Géantes* comptent leur recette.

Les monstres, dont le nombre de bras et de jambes est variable, ont sombré eux aussi dans le sommeil; seul le petit nain difforme, qui fait frémir les bourgeoises bien en chair, récite encore dans le soir, par habitude, son boniment coutumier.

XIV

UN AIGLE ET UN ÉTANG

Le mercier du carrefour décrocha les auvents de sa boutique, en maugréant sur le thème usé du commerce qui marchait mal; puis il voulut traverser la chaussée pour serrer la main de la charcutière d'en face, quand des sons de grelots et de trompes le firent se garer précipitamment. Cinq bicyclettes passèrent, sautant les pavés, et le mercier, ému de cette apparition subite, grogna de plus belle, à quoi la charcutière répondit que tout allait mal en France depuis la guerre, et qu'on ne pouvait faire un pas sans risquer d'être écrasé. L'échange fait de ces impressions, tous deux commencèrent leur journée de travail.

Arrivés sur la route de l'Hôpital, les jeunes gens, leurs pieds aux fourches, dévalèrent à la descente, où, sous les pneumatiques, la poussière fusa. Seul, le prudent Herbillon gardait deux doigts sur la tige de son frein, en vue de l'accident toujours possible. Les faubourgs dépassés, on roula entre des haies et un fossé sans rencontrer grand monde. Pourtant il vint à passer une femme, tenant sous son bras un parapluie rouge; puis, ce fut un paysan qui conduisait une vache; l'homme s'arrêta, et la bête; de leurs yeux lents, ils suivirent le groupe rapide et continuèrent ensuite leur chemin.

Tout à coup Herbillon détona une chanson dont le refrain fut repris en chœur; tant que la route resta plane leur chant se prolongea, mais une rampe survint, et, toute gaieté disparue, ils pesèrent alors sur les scies de leurs pédales, la face un peu congestionnée, pris d'un halètement à l'effort.

Ils trouvèrent un plaisir mâle à cette parade de vigueur, et, la côte ayant cessé, voulurent forcer la vitesse, tant il leur plut de voir se dévider le paysage; Villaines oubliait le coup de désir dont il vibrait la veille; Helvin se sentait mieux, tout exalté d'avoir quitté la ville, et son regard courait délicieusement au fil des prés. Quant à Renys, rien ne l'émouvait plus que l'ac-

tuel plaisir, et sa jeunesse vive inondait les alentours.

Les lointains se striaient de nuages minces lavés en leurs couleurs, et d'autres nuages, ronds, blancs, avec de la lumière dedans, s'affalaient sur l'horizon, pareils à de grosses boules de camphre. A gauche, se bombaient les hauteurs de Tholon ; on eût éveillé l'indignation indigène à les nommer autrement que *montagnes*.

Deux heures plus tard, les jeunes gens couchèrent leurs machines sur l'herbe rase où les pâquerettes furent navrées du poids des tubes et des roues. Herbillon crut agréable de noter que l'on était à la crête des routes du département, et Luttier précisa du geste l'emplacement d'une propriété :

« Là-bas, oh ! tout là-bas, près de ce village blanc, mais plus loin. »

Sa famille y avait habité jadis. Puis il détroussa ses pantalons qu'il avait fait bouffer en culottes.

Bientôt on causa de vie champêtre, de maisons aux volets verts, à quoi se mêlaient des souvenirs classiques ; Rousseau, incidemment, fut cité, et Luttier se rappela un sonnet de du Bellay.

La campagne ressemblait à un grand échiquier ; Herbillon en avait fait la remarque prévue ; les teintes, disposées en rectangles selon les labours et les vignes, figuraient, auprès de la courbe

flexible des collines, et de celle, sinueuse, d'un cours d'eau, un semblant de paysage japonais. Entre la route et les hauteurs de Tholon, la sensation flottait de beaucoup d'air, de lumière blonde où naîtrait la joie ; un coq chanta dans une ferme proche, et, l'entendant, Renys se mit à rire comme d'une bonne plaisanterie.

Maintenant les jeunes gens se sont hissés sur un vieux pan de mur, mais Herbillon en descend bientôt pour assurer une vis de sa bicyclette ; Helvin et Luttier l'accompagnent. L'écrou fixé, ils se couchent par terre dans une nonchalance qui s'étire, et, bien que la ville les ait habitués à ses pavés, bien qu'ils l'aiment, toute cette verdure, avec ses fleurs et leurs parfums, les réjouit.

Assis sur les pierres de la clôture, Renys et Villaines ne disent mot, le regard tendu vers un point de l'air : c'est un grand aigle qui passe dans la vallée.

De temps en temps, l'oiseau pousse un léger cri, et d'un coup d'aile assure son vol. On dirait que la nature s'est tue et reste dans l'attente, sous le regard dur du solitaire. On n'entend plus un chant d'oiseau, et la brise s'est suspendue.

Fier comme une frégate ample aux voiles gonflées, il ne se hâte pas, ne change pas de direc-

tion, ses plumes ne battent même plus, elles frémissent à peine et le maintiennent planant. Il va, avec lenteur, avec sûreté, au-dessus des champs, par delà les villes, passé les cours d'eau et les bois; il semble décupler l'impression d'espace, repousser vers des horizons toujours plus grands les bornes de son empire, et son ombre frôle la terre, telle un souffle gris.

« Ah! quel aspect de splendeur! s'écria Renys. Cet oiseau qu'un plomb nous livrerait, chose tombante et morte, offre un majestueux orgueil que peu d'hommes ont eu pour parure! Combien dédaigne-t-il le monde épanché sous ses ailes! Voilà qui apprend à vivre! voilà qui virilise! Il messied de trop s'occuper de soi-même, regardons les arbres, la vallée, les nuages, il est en eux un merveilleux ferment! La brise qui nous charme le front est pleine de conseils, tout émoi de la forêt porte son enseignement, et le maître en passion est encore quelque rossignol amoureux. Ouvre les yeux, ouvre-les tout grands, vois cet aigle qui est sublime, et contemplons le monde, limite des sagesses. »

L'accent de Renys fut tel, que Villaines s'étonna. Il lui était difficile de s'enthousiasmer sur une vision aussi directe des choses; moins de soleil

lui convenait, plutôt le soir, avec sa mélancolie où fleurissent si bien les adjectifs. Il goûtait surtout la nature pour ce qu'on en peut dire, et, même dans une chambre close, son lyrisme trouvait des mots. Il apprécia les paroles de Jacques, mais il lui parut que la majesté de l'aigle pouvait bien être une illusion, et volontiers tendait-il à le croire harcelé par la faim et cherchant sa pâture.

« Les apparences nous trompent, dit-il, chacun les voit d'un œil différent. Tu vénères en cet oiseau je ne sais quelle sérénité, moi, j'y trouve le désir de la proie. Si le chant des fauvettes s'est évanoui, ce n'est pas, sois-en sûr, par respect, mais bien par crainte. Or, il en est pour tout ainsi, et la leçon varie sans cesse que nous offrent les choses. Notre âme y serait à mauvaise école, seul peut nous diriger le spectacle des hommes, ou leurs œuvres ; à moins que la bienfaisante douleur ne nous fouette hors des gradins où nous reposons, observateurs paisibles, et, nous cinglant les reins, nous lance dans l'arène. »

Luttier s'approcha :

« Vous voilà encore livrés aux spéculations ! Quels ennuyeux compagnons vous faites. Ohé ! les autres ! voyez donc ces deux philosophes qui se sont rejoints sur un pan de mur pour

échanger l'aspect de leurs mines graves. Assis dans leurs pensées, ils font les grands bras, croyant ainsi donner un sens à leurs paroles ! Diantre ! nous avons vingt ans, et vive la joie ! »

Helvin, une jambe passée sur la selle, donna le signal du départ. Les jeunes gens s'enfuirent entre deux paysages.

Villaines et Renys se tenaient l'un près de l'autre.

« Luttier n'a point tort de nous faire des reproches, dit Villaines, vois comme se dispersent les préoccupations dès que notre jeunesse l'emporte ! »

Comme il lui venait un désir d'expansion, il ajouta :

« J'aime une femme, Jacques ! je voudrais sa beauté toujours présente ; eh bien, c'est à peine si j'ai pensé à elle, tellement me distrait le plaisir de la route ! »

Pour se faire entendre, Jean avait été obligé de crier ; l'aveu prit de ce fait un air ridicule ; en réponse, Renys haussa les épaules et hurla à tue-tête :

« Moi aussi, je l'aime ! »

Puis il hennit spirituellement.

On s'engagea dans une traverse, pour arriver enfin devant une grille en fer. Un vieux domestique à cheveux blancs vint ouvrir.

« Les chambres sont prêtes ? interrogea Helvin.

— Oui, Monsieur Marc. Les amis de Monsieur sont installés au premier. »

Débarbouillés de la poudre des routes, les jeunes gens se réunirent sur la terrasse. Ils offrent ainsi un curieux spectacle, au seuil de ce parc Louis XV, avec leurs costumes fripés de cyclistes et buvant nonchalamment leurs absinthes. L'anachronisme ne manque pas de saveur : Luttier s'accoude au socle d'une nymphe, et une Vénus moussue presse dans ses bras la casquette d'Herbillon.

Helvin, avec un soin jaloux, a gardé leur caractère aux jardins. Les rocailles et les statues les piquent d'apparitions blanches, et, dans les parterres, les bassins jouent mollement. Là-bas, une charmille prolonge ses aubes de feuillage, et des boulingrins étendent leur herbe rase devant une allée de peupliers.

« J'ai des foules de choses à vous montrer, dit Helvin; des bancs tout vermoulus, où, jadis, vinrent jaser des marquises ; le tombeau des Stelladour, avec, sur la pierre, deux tritons qui pleurent; un pigeonnier aussi, il contient bien quelques pigeons, mais évoque surtout des colombes; et puis la mare, un étang mort, oh!

cela est très mystérieux !... très mystérieux !... Tout, ici, a une senteur de passé. »

La journée eut, en cortège, d'heureux souvenirs et des phrases amies, de sorte que, vers quatre heures, les jeunes gens se prélassaient encore sur des fauteuils, la cigarette aux lèvres, heureux de perdre leur temps.

« La voilà bien, la vie de famille, la voilà bien ! » murmurait Herbillon.

Helvin se leva brusquement et pria ses amis de le suivre. Il les mena dans le parc, et prit plaisir à s'arrêter aux bosquets, aux bassins, afin de fixer le charme en paroles surveillées. Ne fallait-il pas s'orner de quelques grâces pour dire ces paysages, autour de quoi voletèrent les jeux d'une époque à frimas ?

La charmille déclive menait à un étang. L'eau en paraissait couverte d'une soie, où des moires d'argent, sous les secousses de la brise, allongeaient leurs courbes ternes.

« Et voici, dit Helvin, la mare où ma tristesse vient se reposer lorsqu'un jour gris ou des pensées grises me rappellent à mes névralgies.

— L'étang de la *Maison Usher* dans un parc Watteau ! » dit Villaines.

Helvin disserta, le geste vif, en hâtant ses vocables :

« Alors, toi aussi tu la trouves inquiétante ?

Oh ! tu ne peux te douter combien elle m'est chère ! Cette eau me sembla familière la première fois que par ce chemin j'en fis le tour. Ce jour-là, les nuages chassaient au ciel, et je pus suivre la fuite de leurs reflets. On eût dit une féerie, avec des sylphes ! Les aubépines s'effeuillaient en fleurs de neige, et leurs pétales formaient sur l'eau de nouvelles fleurs. Je revois toujours avec émotion ces morts exquises, ces chutes de blancheur dans l'ombre.

» Asseyez-vous sur ce banc, mes amis, je vous dévoilerai des spectacles magiques ; cette mare est fertile en rêves, à trop la regarder on devient fou d'amour !

— Tais-toi, Helvin, tais-toi ! dit Villaines. Cette eau est mauvaise, et seules peuvent y flotter, où plutôt y croupir, de malsaines pensées. Je commence à te connaître mieux, mon cher Marc, tu aurais besoin comme nous d'un professeur d'énergie ; certes, une boueuse fièvre ne suffit point.

— Ah ! l'énergie ! je l'ai cherchée dans le temps, dit Helvin ; elle figure tout un conte, ma course après l'action. Aujourd'hui, je ne tâche plus qu'à former un dessein qui me serve de compromis avec la vie, et mérite qu'elle me laisse en paix. Regarder la vase qui fermente marque peut-être de la sagesse.

— Mais c'est funèbre tout cela, cria Herbillon.

— Funèbre ?... soit ! Au fait, je n'aime peut être que la gloire et la mort ; celle-ci je la trouve à mes pieds, l'autre ?... ah Dieu ! ai-je assez cherché mon auréole ! non pas celle, vulgaire, qui fait retourner les gens comme si l'on portait un chapeau ridicule, non, rien que la placide auréole qui sert de couronne à ceux qui ont bien vécu, simplement bien vécu. N'ayant pu la découvrir malgré mon obstination, je me suis fait une splendeur à ma taille, et c'est encore la mare qui me la fournit. Voyez plutôt.. non... ne m'interrompez pas... Vous ne comprenez rien à ma pensée ?... Attendez, — je vais vous y introduire !

» Je suis le maître d'un petit empire, ce chemin lui sert de frontière ; oui, c'est une merveilleuse impression de royauté que me donne mon étang. Considérez que je prends cinq minutes à peine pour en faire le tour, et que, de chaque endroit du bord, je le vois tout entier. Seuls, dans ce coin de droite, ces roseaux demeurent toujours mystérieux. Par eux, mon plaisir s'affine et s'aiguise, car je suppose une naïade cachée, quelque nymphe... et l'espoir d'une apparition ravive ma tendresse. Nul ne me vient troubler, sinon ces grands fous de

hannetons, et je cueille sur ce banc les voluptés les plus intenses d'un souverain.

» Regardez devant vous ; c'est la berge que je préfère ; elle est tout envasée ; il y a des herbes pourries, de la boue, des bulles subites qui crèvent presque gaîment, et tout un monde d'insectes, de vers, de larves étranges, pour lesquels les naturalistes n'ont point trouvé de noms. Le fond de l'étang est d'une activité effroyable ; il s'y forme des êtres, qui naissent et se métamorphosent suivant de primitives normes. Peu à peu les adultes vont à la surface, se livrent à la chasse, aiment, se battent, puis meurent, et l'argile les saisit pour les brasser à nouveau.

» Voyez-vous, sur l'eau, cette mince pellicule soyeuse ? des bêtes à longues pattes y patinent ; le paysan les appelle des cordonniers ; ce sont les hôtes redoutables de l'étang; les insectes plus petits prennent la fuite, quand s'approchent leurs grêles formes grises. Parfois aussi la mare est troublée par l'arrivée d'un frelon ; alors le tumulte se fait insensé ! Le frelon arrive, plein de vanité pelucheuse, et bourdonne ; il commence par bouleverser la poussière des rayons du soleil, puis il fait des cercles, frôle avec maladresse les feuilles basses d'une branche, qui trempe son extrême verdure pour créer des ondes selon le désir du vent. Quand le

frelon la choque il arrive d'affreux cataclysmes, des insectes se noient, l'eau se ride, et tout est long à se rétablir. Le frelon continue sa course, dérange tout, fait un *chiqué* étonnant, s'enhardit parfois jusqu'à heurter ma joue, mais après ce crime de lèse-majesté, il prend peur, se mouille un peu, et s'en va, stupide et fat, entre deux troncs, vers les prés en fleurs. — Mon empire se tranquillise enfin et la vie quotidienne reprend ses murmures.

» Ici, comme dans la rue, dans la ville, dans le monde, ici, tout se meut, tout vibre : le feuillage est bruissant quand la brise se glisse et s'insinue en ses replis ; les moires de l'eau se déplacent, se recourbent, se dévident et s'enchevêtrent ; les arbres agitent leurs bras, et, même immobile, cette branche de pin paraît avoir dans elle le mouvement en puissance, et figure un geste suspendu. En été, la vie est si intense, que les mille bruits d'insectes forment un crissement aigre et continu, à peine modulé, et qui hésite peu à peu, et meurt, quand vient le soir avec tout son silence.

» Même les fleurs participent à l'activité : il en est dont le parfum s'étend en nappe ou s'épanche comme l'eau d'une source lente, et d'autres ont des senteurs légères, tels des cris de matelots. Quand vient le crépuscule, elles soupirent,

et, dès que pointe une aube joyeuse, elles chantent.

» Chaque chose m'offre ainsi une jouissance, et vous ne sauriez croire combien sont étonnantes celles que me servent les jeux du soleil et ses fantaisies.

» Dans l'ombre, l'étang est un pur miroir, plus foncé que le ciel, et bleu comme lui ; les étoiles y clignent, et la lune projette des silhouettes d'arbres où se résume, tant elles sont noires, tout le mystère de la nuit. Mais un rayon rieur joue des variations plus attachantes : il glisse sur l'argile et les pierres des berges, découpe un brin d'herbe, polit les feuilles, accroît l'inconnu des trous d'ombres ; — vient un nuage, et tout se couvre d'un voile : les pierres se ternissent, les feuilles s'éteignent, et les atomes, qui tissaient un voile de fée dans la lumière, s'évanouissent.

» Quand le rayon renaît, l'eau se peuple encore de petits soleils ronds, de minuscules yeux vifs qui regardent curieusement vers la vase cruelle et précieuse. C'est dans elle que doit être enfouie mon âme, car en moi ne palpite que l'âme mortelle de l'étang. Ne riez pas... je crois vraiment que la mare a une influence sur ma vie... le désir que j'ai de mon âme, de la mienne particulière, n'est que songe et vanité ;

jamais elle ne jaillira au soleil, comme le font ces bulles, qui saluent leur retour dans l'air fraternel en un éclat de reconnaissante rosée ! »

Les jeunes gens se répandirent en paroles étonnées, puis, comme le soir venait, ils rentrèrent au château.

XV

AGITATIONS INUTILES

Le lendemain, les jeunes gens se levèrent tard, et, quand ils se retrouvèrent devant le château, il leur vint un regret de n'avoir pas mieux connu le matin, avec tous ses oiseaux chanteurs parmi les branches, et sa joie au travers des champs répandue ; car il y avait de la cordialité en toutes choses, et la Vénus moussue, dont se dressait le marbre au coin de la terrasse, semblait sourire avec urbanité.

Helvin accueillit ses amis la voix grondeuse :

« Fieffés paresseux ! Le sommeil vous était donc bien cher que l'aurore n'a pu vous en secouer ! Je viens de rendre visite à mes légumes, et, maintenant que j'ai surveillé la croissance du

potager, allons nous promener sous la charmille! »

Leur gaîté vernale disparut vite; la brise mourut, par qui se faisait la propagande des pollens, et un apaisement régna, mettant partout comme une gravité. La nature se recueillait, émue des sèves qui montaient en elle, toute effrayée du flux de sa propre vie, et les jeunes gens ne pensèrent plus à rien qu'à contempler avec respect le printemps auguste.

Ils éprouvent encore cette béatitude qui naît de leurs rapports. Assez de différences se marquent entre eux pour leur faire goûter le plaisant contraste des caractères; et Villaines sent Renys plus proche de lui, en accord sympathique, du fait de l'enchantement printanier.

Durant la journée entière, ils vaguèrent lentement par les sentiers, évitant la mare où trop de funérailles se célébraient, trop de mort gisait sur l'eau, choisissant de préférence les clairières où des fleurs balançaient leurs corolles, et les précieuses prairies charmées de boutons d'or.

Quand le soir vint, et qu'ils se réunirent au salon, le café pris, et fumèrent, ils eurent de la reconnaissance les uns pour les autres, de n'avoir point troublé, par des discours au verbe

haut, leurs songes recueillis. Helvin avait été le plus discret des hôtes, le parc, un décor très choisi, et la causerie à mi-voix, une chaîne agréable à relier les rêves. Mais, quand les ombres sur la campagne furent étendues, les paroles s'activèrent, et Helvin conta les légendes qui fleurissaient l'histoire du château. Renys s'enquit de ses occupations durant les dernières années, et soudain Marc se troubla, gêné de la demande, puis dissipé en détails évasifs.

Villaines eut de la gravité dans l'accent lorsqu'il demanda :

« Quelle vie as-tu menée, Helvin ? Dis-la nous. Voici que le soir est indulgent aux paroles ; livre à notre amitié un peu de toi-même ; cela nous servira d'enseignement, car tu es plus âgé que nous et pourrais offrir un exemple utile. Raconte-nous ta vie. Certains jours, notre adolescence est très anxieuse ; nous marchons dans l'ombre. Te rappelles-tu notre conversation chez moi ? De nos aveux, les tiens seuls restèrent imprécis. Pardonne à notre indiscrétion pour le désir affectueux qu'elle prouve ; raconte... raconte-nous ta vie ! »

On resta silencieux. Helvin parut hésiter :

« Au fait, murmura-t-il, pourquoi pas ?... »

Il prit une cigarette, se rencogna dans son fauteuil et parla :

« Ma vie... vous la dirai-je ?... Aussi bien, vous en ai-je conté une partie, celle du rêve, quand nous regardions, hier, la mare du parc. Vous avez blâmé mon ardeur pour cette eau stagnante ; sachez que je ne l'ai pas toujours chérie, elle me fut même odieuse, mais j'y suis revenu et, maintenant, pour toujours. Là, je m'envase, presque sans douleur, et mourrai d'une agonie douce, comme meurent les roseaux qui se penchent avant de choir.

» Que ta pitié ne vienne pas à moi, Villaines, ni la tienne, Renys, laissez-moi vous dire ces choses sans que m'interrompe une consolation, fût-elle affectueuse. J'ai parfaitement conscience de mon état ; tout d'abord, j'eus horreur de mon âme, mais j'ai fini par m'habituer à ses marécages, et ne garde plus qu'un peu de désespoir... très peu... sans plus.

» Puisque nous sommes réunis, et que la lampe éclaire faiblement les tentures, je vous raconterai ma vie ; notre commerce est assez intime, et les ombres, aux rideaux, assez nombreuses, pour que mes paroles ne m'apportent pas un excès de terreur.

» Pourtant, j'ai honte de remuer mes souvenirs ; les miasmes qui s'en éveilleront pourraient être malsains, non pour moi qui suis accoutumé à leur fièvre, mais pour vous, mes amis ; et,

d'autre part, il me plaît de dérouler le tableau de ce que fut ma vie, de ce qu'elle *fut,* entendez-vous ! Ce qu'elle est, vous le savez déjà : aujourd'hui, malgré mes vingt-six ans, je n'existe que comme les très vieux arbres de la campagne, dont les gestes, longtemps crispés vers le ciel, se sont figés.

» Vous connaissez, n'est-ce pas, ma jeunesse, et comment je perdis mes parents très tôt ? Eux, auraient pu m'arracher de moi-même et me lier au monde par des chaînes de tendresse. Rien ne m'a été donné de tout cela ; l'image de ma mère s'est effacée de ma mémoire, et de mon père je ne me rappelle que son regard grave, et, quand il rentrait, le soir, ses journaux sous le bras, l'aspect de sa taille haute, dans l'embrasure de la porte.

» Vous autres, vous conservez, au plus secret de votre cœur, un intime jardin ; ses barrières ne s'ouvrent qu'au désir des pensées pieuses ; vous y retrouvez le souvenir de ceux qui ont passé sans vous voir, de ceux qui sont absents, de ceux qui sont morts, — beaucoup de douleur ancienne, mais apaisée, — et là, sur cette riche terre, fleurissent les nouvelles passions, les nouveaux désirs, les nouvelles peines. C'est dans ce jardin que croîtra votre vie future, issue du sol fertile de la jeunesse.

» Quand j'ai voulu parcourir le jardin de mon cœur, je n'y ai rien trouvé! pas un amour puéril, pas une parole d'ami, rien qu'un regard, un geste de mon père, deux images si fugitives qu'elles n'ont pu m'être précieuses. Mon enfance... par quels soins fut-elle occupée? Étais-je trop jeune alors pour souffrir? et les apparences qui nous environnent m'étaient-elles indifférentes à tel point que nulle en mon esprit ne sut laisser de trace? Mon jardin était tout de roc froid et nu. A vingt ans, je commençai à vivre sans rien derrière moi, et cependant, déjà mon cœur était racorni. Ce n'est que sur le terreau des impressions passées qu'on ensemence le blé de la vie future. Pour moi j'ai jeté mon grain sur des cailloux!

» Une nuit d'automne, — ah! quel adorable clair de lune bleu tombait sur la campagne! — je quittai ma chambre où me ballottait l'insomnie, et m'en vins dans ce parc. Une brise froissait les feuilles mortes, mais elle avait encore la douceur des choses récentes, et je la crus amicale. Je me reposai sur un banc d'où je pouvais contempler les prés bleus, et, pour ma fantaisie, le vol des phalènes frôla d'illusoires lueurs les corolles nocturnes. Alors, je me pris le front entre les mains, et, pendant toute la nuit, oui, pendant toute cette exaltante nuit d'automne, je pensai.

» Qu'allais-je faire ?... Les circonstances m'étaient indulgentes, me faisant riche et libre... J'imiterais mes frères les hommes ; je jouirais comme eux, je rirais comme eux, et des mêmes choses. Pour les surpasser, il fallait d'abord être leur égal... mais comment ?

» Soudain, en moi, des ambitions se heurtèrent.

» J'irais voir le monde, très loin, dans le désert, où, durant les longues veillées, j'écouterais la voix monotone d'un conteur ; sur l'océan, où je connaîtrais l'éblouissement de la Croix du Sud, jaillie de l'horizon ; sur les cimes, où je goûterais la sérénité des neiges, près du drame des moraines éparses !

» Oh ! je les vis distinctement les enchantements des lointains ! Pour moi, le flux marin sangloterait ses plaintes, et, dans les temples hindous, les idoles, un doigt levé, m'offriraient le regard de leurs yeux profonds.... et j'espérai les plaines glacées, la steppe, verte ou grise, le voile qui s'envole des cascades, la gloire des cèdres, individus puissants de la forêt, le mugissement des aurochs aux futaies vierges, l'émotion, sur l'Amazone, des herbes fluviatiles, et l'aérienne floraison des oiseaux d'Amérique ! Ce serait la course aux contrées fabuleuses.... — fabuleuses ?...

» Là se rompit mon rêve, car c'était la fable, le

mystère, que voulait ma fièvre ; c'était la règle, la vie normale, que commandait ma raison. Mais, comme le charme persistait de l'émotion nocturne, l'espérance ne mourut point.

» Ce n'est pas la nature qui m'instruirait de l'existence, mais l'aspect des hommes. Je ferais des voyages en leurs cœurs, leurs colères m'apprendraient la colère, leurs sanglots m'enseigneraient les larmes ; je connaîtrais de beaux héroïsmes et d'ignobles crimes ; je me roulerais dans le peuple comme on se vautre, en été, dans le foin, et pétrirais mon âme à l'image de l'humanité !

» Je verrais les usines, monde trépidant qui gronde, fume et grince, et les réunions où l'on hurle pour un désir de sang et d'incendie ; les ports me montreraient leur activité, sous la forêt aristocratique des mâts et des cordages, et les villes se déploieraient à mes yeux, peuplées de couleurs, de gestes et de cris. Partout où l'homme travaille, j'irais ! Je connaîtrais des penseurs enveloppés de leur rêve, et de belles brutes aux muscles forts, et mon âme se réjouirait, ivre de la grandeur humaine !

» Mais non, cela aussi n'était qu'un songe ! J'ambitionnais toujours le rôle de spectateur. On ne pouvait apprendre la vie en regardant des

images ; il fallait agir soi-même, et, de nouveau, j'interrogeai la nuit.

« Toujours elle balançait son sommeil, toujours, à la brise qui interrogeait les ramures, les feuilles répondaient en bruissant.

« Un désir nouveau régna sur moi.

« Si la nature, si les hommes n'arrivaient pas à m'apprendre la vie, je la trouverais dans les livres. C'est là qu'ils ont inscrit le meilleur d'eux-mêmes. Je travaillerais sans relâche ; ma lampe éclairerait d'innombrables nuits studieuses. Certaines pages tonneraient en orages d'angoisse, des phrases crouleraient en torrents de joie. Le rêve humain... je l'enfermerais tout entier entre les quatre murs de ma chambre, et son corps immense, je l'étreindrais de mes bras, et lorsque, las de science et de beauté, je me reposerais, ce serait afin d'ouvrir ma porte pour regarder le monde, car je saurais la vie !

« Pourtant j'hésitais encore devant ces tentatives glorieuses, mais, comme la lune glissait derrière la colline, et que la nuit semblait toujours indulgente, je me crus vaillant.

« Je m'interromps un instant, mes amis, pour vous faire un aveu. Si mon existence n'offre, à la parcourir du regard, aucun sujet d'admiration, un point cependant me rendrait presque vani-

teux. J'ai mis en pratique les trois conseils de ma nuit d'automne, j'ai mené les trois essais jusqu'au bout, et mes trois défaites ne peuvent ternir la qualité de l'effort. Rêver est facile, pour peu que la nature soit élégante, ou courroucée, ou sereine ; vivre son rêve est malaisé... Et maintenant que vous connaissez quels furent mes désirs... si jeunes, n'est-ce pas, si confiants ! sachez comment je partis un jour pour tenter la première épreuve, et comment je revins.

« Tu as voyagé, Villaines; tu m'as conté bien souvent ton émoi devant le double azur d'un beau lac et d'un beau ciel; as-tu connu l'accueil glacé du caravansérail suisse, la puante posada, la tente lourde d'air chaud, bruissante de mouches, où une bouteille pendue est balancée pour en rafraîchir l'eau tiède ? Au sud d'Ouargla, j'ai eu le délire des sables; à Bénarès, la fièvre m'a pris à la gorge et secoué; dans la mer Rouge, l'horrible soleil m'a cloué sur les planches !

Ah ! je sais, j'ai eu des instants d'exaltations sublimes! parfois les dehors étaient somptueux à un point si aigu, que j'en criai de douleur joyeuse! Je me suis pâmé d'amour dans des îles où jusqu'à la forme des pierres était pleine de sensualité, mais l'ardeur des montagnes Rocheuses, la verte humidité de la Cordillère, ne

marquèrent pas une impression aussi forte que la main lourde de l'ennui. J'ai plus souffert d'une déception que je n'ai joui d'un mirage, la lassitude me fut plus pénible que ne m'enchanta la splendeur des apparences, et l'aspect déprimant de la steppe me laissa plus de souvenirs que les ineffables Canaries.

« J'en arrivai à ne plus pouvoir endurer l'ocre de l'Acropole sur la blancheur des Propylées... et cela, pourtant, était toute la beauté ! C'est que je voyageais avec un compagnon ; jamais il ne m'a quitté, ou, si je pouvais le fuir quelques heures, il me raliait bientôt. C'est lui qui m'a chassé autour du monde et m'a fait revenir, en hâte, malade, et le blasphème à la bouche, lui, l'inexorable Ennui !

« L'enchantement de l'automne m'avait leurré; mais bientôt je repris courage, et voulus apprendre la science de vivre, au spectacle des hommes.

« Pendant deux ans, je fis collection d'amis, un peu comme on rassemble sur une étagère des netzkés japonais. Chez les uns, je cultivai l'égoïsme, superbe rose ou risible pivoine selon les cœurs où le grain tombait; chez les autres, je vis la jalousie, l'orgueil, l'envie, tout un monde de passions; mais j'en suivais les effets avec indifférence. Tout cela me semblait si loin

de moi, si peu compréhensible et en même temps si beau de simplicité ! Je n'ai jamais pu concevoir qu'une action fût immorale, et ce que voulait dire cet adjectif. L'amour, la haine et leurs dérivés n'ont jamais pu fleurir en moi ; je les sentais bien naître et germer, mais pour les voir tomber bientôt, exténués par la sécheresse de mon âme. Elles étaient mortes. Et pourtant l'exemple ne m'a point fait défaut !

« J'ai vu des hommes beugler comme des bêtes pour avoir un morceau de pain ; j'ai parcouru des salles d'hôpital et les hangars où l'on crève de misère ; j'ai connu un être dont la face était rongée de lèpre, et qui hurlait du matin au soir un seul long hurlement ! Puis, j'ai suivi le travail champêtre, le paysan à son sillon, les vendangeurs parmi leurs vignes, et les moissonneurs dans les blés. Tous m'ont paru étranges, et je ne les ai pas compris. Je n'eus pour eux qu'une admiration stupéfaite. Des larmes, parfois, me venaient aux yeux, elles furent vite séchées et mes rires étaient éphémères comme mes pleurs. Un soir, j'entendis, au coin d'une rue, le pas traînard de mon compagnon... l'Ennui me prit par la main et m'emmena.

« Et ce fut enfin le dernier essai, plein de tristesse et de dégoût, mais où je jetai tout ce qui me restait de volonté.

« J'ai essayé de lire ; j'ai étudié, jusqu'à ce que mes yeux fussent rouges ; l''aurore a souvent diffusé le regard de ma lampe, et, pendant ces deux ans de travail, ma vue s'est affaiblie et mon dos s'est courbé.

« J'ai pensé m'attacher à des études que nul peut-être, en mon siècle, n'avait faites; j'ai découvert au sein de manuscrits, certains contes inconnus, mais leur charme était vite évanoui, et déjà quand la princesse *aux cheveux d'ébène* rencontrait le prince *au visage fait à peindre*, mon attention se lassait.

«Et l'Ennui,mon vieux compagnon, est revenu. Il a écarté la tenture de ma porte, il est resté quelques jours debout derrière mon fauteuil, (ses lèvres devaient sourire délicieusement); un matin, à l'aube, il m'a fermé brusquement mon livre entre les mains. Un feuillet s'est pris et plié ; vous le trouverez dans ce gros volume relié en veau : c'est un Guillaume d'Occan de grande valeur. Je ne l'ai jamais rouvert. La page cornée se trouve vers la fin. »

Villaines se leva, et, de long en large, marcha par la chambre. Ces tentatives infructueuses le révoltaient, comme la façon dont Helvin les avait conduites. Il essaya d'exprimer sa pensée, et, contre son habitude, n'y sut parvenir. Confusé-

ment il percevait l'inutilité des trois efforts, et qu'ils figuraient, en somme, la mise en action de tel enthousiasme auquel lui-même s'était bien souvent complu; mais la faillite avait un goût trop amer, et il restait étourdi de cette multitude de faits inutiles.

Pour Jacques, l'accent ironique, navré ou lyrique d'Helvin était une souffrance. Toute cette vie gâchée… et la défaite… Il sentit qu'une spéculation était odieuse lorsqu'on est touché jusqu'aux larmes proches; d'ailleurs Herbillon arrêta tout examen en disant :

« Si seulement tu avais eu à gagner ta vie, tout cela ne serait pas arrivé. Tes rêves, enchaînés dans quelque maison de commerce, auraient leur essor brisé au bois d'un bureau, et le souci des gratifications remplacerait avec avantage ta recherche de l'âme humaine. Quant à la science, aux livres, le feuilleton journalier te suffirait.

— Non, dit Renys, lorsqu'une fois on a senti en soi la griserie des lointains et l'angoisse de vivre, la misère n'est point un obstacle. Une âme tendue comprend tout l'Océan dans le sillage d'un bateau mouche, et tout le rêve en un mauvais roman!

— C'est pour cela, dit Luttier, que la gêne t'eût été bonne, Helvin. Ton grand tort fut de

satisfaire à tes aspirations. J'ai connu un rond de cuir qui goûtait les suprêmes splendeurs de l'Amérique centrale en regardant un perroquet empaillé, très vert. Il a vécu fort heureux, la vie quotidienne le faisait souffrir, mais les songes ornés d'aventures le consolaient vite. »

Helvin hocha la tête en souriant :

« Spéculez! spéculez! mes amis, amusez-vous! Votre grand bonheur est d'être des garçons pleins de santé. Lorsqu'on a la passion de l'existence, lorsqu'on est capable de s'enthousiasmer pour le geste d'une branche de chêne, on n'a pas à s'inquiéter. L'angoisse devant la vie pourra vous saisir, l'issue de la lutte est déjà assurée : Hercule étranglera les serpents. S'ils s'étaient attaqués à Narcisse, l'amant de lui-même aurait succombé en un râle plaintif. Pendant six années, j'ai cherché, avec mollesse ou fièvre, le reflet de mon âme en divers miroirs, mais n'ai pu déchiffrer leur mystère. Si j'ai échoué, ce n'est point parce que j'étais riche, mais à cause de mon corps et de mon esprit malades. Ma volonté est affaiblie et de cela on peut mourir. Je puis encore vouloir *une* action, agir une série m'est impossible depuis mes trois défaites.

« Ah ! mes amis ! le conte véridique de ma vie n'est pas terminé. Les agonisants ont parfois un

dernier soubresaut. Apprenez quelle fut ma dernière espérance.

« Je me promenais un jour dans un bois, non loin d'ici. J'étais à cheval, et, de temps en temps, je levais le bras pour saisir une pomme de pin au passage. Soudain mon cheval s'emballa. Je ne sais trop quelle apparence l'avait ému, toujours est-il qu'il m'emporta brusquement, et je devins très attentif à éviter les troncs d'arbres et surveiller, en me penchant un peu, les obstacles du chemin. Le bois était fort petit et ma bête gagna un champ. Comme je n'avais plus d'inquiétude, je me livrai au plaisir de la vitesse, saisi de cette même volupté qui nous prit lorsque nous dévalions, hier matin, la route de l'Hôpital; — et les dures foulées me rappelèrent des chevauchées épiques où des lances éclatent au fer des boucliers. Tout l'arsenal des héroïsmes brilla : casques, morions, têtes de méduses, plumets au vent! (J'ai toujours eu une déplorable facilité à former des images). Et je pensai à la guerre, non telle que la surveille un général, mais comme la voit un simple soldat. Elle m'apparut clairement : une succession de mouvements dictés par un chef et ayant pour sanction la mort.

« Comme mon cheval s'était depuis quelques instants arrêté, et tendait la tête vers l'herbe, je

le laissai brouter, me tenant très droit sur ma selle et regardant l'horizon des collines. La guerre : *une succession de mouvements commandés*... je n'aurais pas à vouloir! La volonté du chef me servirait de volonté! La sanction serait la mort, — la mort que je ne craignais pas, puisque toute ma vie n'avait été qu'une mort spirituelle et prolongée...

« La Guerre... la Mort... Ces deux héros s'avançaient vers moi! La Guerre marchait la première, la tête dressée et couronnée d'une auréole qui n'était autre que le tournoiement d'un glaive. La Mort suivait; elle était couchée sur sa monture et de temps à autre se penchait à droite pour me regarder, mais son visage était calme, et la fixité de ses yeux n'effrayait point.

« La Guerre... la Mort... Leurs manteaux étaient tachés de sang... voici qu'elles me tendaient les bras, me faisaient des gestes d'accueil, et, follement, je désirai la Guerre et souris à sa compagne.

« Oui, je les ai vus passer ces deux chers guerriers, et, même à cette heure où nous nous sentons bien réels, n'est-ce pas, bien esclaves du temps et de l'espace, j'ignore s'ils ne me sont pas vraiment apparus, dans la prairie, sous le pâle soleil d'hiver! »

Helvin s'arrêta, et son regard, aux tentures profondes se perdit, puis Helvin rit, d'un petit rire très doux et comme intérieur, puis Helvin se fit grave de nouveau :

« La providence est parfois ironique : trois mois plus tard, je lisais dans un journal que la Grèce se battait. Alors toute ma vie passée disparut de ma mémoire, et un enthousiasme immense naquit en moi. Je sentais en mon cœur comme un grand oiseau qui battait des ailes et voulait s'échapper. Vers Athènes, je partis, emporté par la fougue exaspérée de l'ardeur nationale, car je fus vraiment un Hellène pour courir vers cette terre glorieuse. Ma rage s'exhala en hurlements joyeux, en un délire où jaillissaient des clameurs.

« Ah! vous ne l'avez pas connu cet Helvin-là, il fut sublime! Un vent guerrier avait passé sur son front! Je me sentais vêtu de vaillance, bardé d'abnégation, armé pour la victoire, et surtout j'étais enfin *moi!* J'avais trouvé mon âme dans un désir de tuerie, et le voyage vers Athènes se fit en un rêve où passaient des bruits de combat.

« Oui, je me croyais vraiment en un monde de héros ; leurs noms enchantaient mon sommeil, et, lorsque nous fûmes arrivés sur la patrie de notre désir, le grand oiseau qui toujours en moi

battait des ailes s'échappa de mes lèvres en un cri triomphal. »

Helvin marchait par la chambre, les mains dans les poches, la tête renversée, et ses amis suivaient ses mouvements avec stupeur; jamais ils ne l'avaient vu ainsi. Il reprit :

« Ah! combien avais-je oublié, délicieusement oublié, les défaites de mon existence! Ah! combien vous étais-je supérieur, mes amis, durant ces deux mois héroïques! Rien ne m'a lassé, rien ne m'a découragé! ni la fatigue des marches, ni l'ennui de l'attente! J'étais dévoré d'une ambition nouvelle : tuer! tuer! tuer! voir mugir des hommes, voir couler le sang de leurs veines et jaillir le sang de leurs artères, entendre leur souffle hésiter au seuil d'eux-mêmes, et, de toute cette pourpre répandue, fortifier ma vie!

« Je tracassais la crosse de mon fusil, toujours furieux de l'attente, toujours confiant en demain, et j'enviais le sort des autres, qui, déjà, se battaient. Dès que grondait le canon, nous nous hâtions follement, courant vers lui comme les papillons vers la lampe, et quand enfin le grondement se fit tonnerre, puis éclata, alors je crus défaillir de bonheur.

« Nous étions sur une croupe de terrain près de Larrissa et marchions en rangs pressés vers

l'ennemi. Tout à coup, un soldat qui se trouvait à mes côtés poussa un cri rauque, et je vis que sa face n'était plus qu'une grande plaie rouge. Je serrai les dents, mais, à l'instant où l'ordre vint d'épauler, une poussée formidable nous dispersa, je fus renversé, piétiné, et soudain, horriblement, je sentis mon pied s'écraser. Comprenez-vous l'épouvante de la chose ? J'étais cloué à terre par l'occasion stupide, du fait d'une foulure et d'un cercle de roue qui m'entrait dans la chair. A deux mètres de moi, un jeune garçon vomissait son sang avec un gémissement doux d'enfant malade, et, là, à moins d'un quart de lieue, l'armée fuyait.

« Il y avait des hommes qui couraient en clochant ; d'autres qui labouraient les flancs de leurs chevaux pour fuir plus vite ; d'autres franchissaient les morts d'un saut, écrasant des mains crispées, et la fusillade grêlait par là-dessus en crépitement dru. J'oubliais ma douleur en hurlant de colère. Je n'avais pas tiré un seul coup de feu, pas fait une seule blessure, pas tué un seul homme ! J'étais venu avec la rage au cœur, elle avait secoué tout mon être, et voici que j'étais abattu par un accident qui m'eût tout aussi bien renversé dans la rue.

« Alors je dus m'évanouir, mais je me souviens (rêve ou réalité) que je vis passer devant mes

yeux les deux guerriers sur leurs chevaux puissants. La Guerre se souriait à elle-même; toujours, derrière sa tête, brillait ce nimbe qui n'était autre qu'une épée tournoyante ; la Mort suivait, couchée sur sa monture, et se penchait un peu à droite pour achever les blessés de la pointe de son glaive en les piquant à la gorge. Les deux cavaliers partirent. Les pas de leurs chevaux faisaient trembler la terre, puis tout s'apaisa, et je ne vis plus au mirage de ma fièvre qu'un champ de bataille éclairé par la lune, où des hommes, très doucement, râlaient.

« Faut-il vous dire l'horreur de l'ambulance où l'on donna des soins à ma grotesque blessure? Non, d'autres pensées plus importantes m'occupaient; je restais abîmé de désillusion. Etais-je vraiment venu en Grèce avec une âme de patriote? Cela m'intéressait-il qu'on eût à relever la rente ottomane, et qu'un peuple en souffrît dont le génie ne s'applique plus qu'aux lois de l'offre et de la demande?... Ce qui m'exaltait si haut, c'était que j'allais voir revivre mes trois rêves en un seul. J'attendais que la nature m'offrît ses plus heureuses rives; les hommes, l'activité de leur colère, et la science, l'ironie de voir des gens se servir d'elle pour mourir plus tôt. Cet unique espoir m'avait poussé à tuer, et même cela je n'avais pu y parvenir.

« Et voilà quelle fut ma dernière tentative. Mon absence donna lieu à des papotages, fit cligner des yeux de jolies femmes, et plissa la lèvre de quelques laiderons, car la réelle aventure demeura secrète; — je vous prie, mes amis, de la garder telle.

« Depuis lors, je m'occupe à de vagues études de droit, et reviens souvent dans ce petit château où je mène la seule existence qui me convienne. Je m'entoure de choses passées, des colifichets d'un siècle où peut-être j'aurais été heureux, et, lorsque me sourient ces jeunes femmes enguirlandées de roses et dont l'éclat du teint se relève de mouches, je sens se glisser en moi quelque chose qui ressemble presque à du plaisir. Cela, et la mare du parc, suffit à me distraire. J'ai tout laissé, je n'essaierai plus rien, plus rien que mourir d'une mort qui me soit affable. »

Les quatre jeunes gens restèrent silencieux. Il était si rare d'entendre traiter autre chose que des paradoxes ou des lieux communs, qu'ils ne surent s'il fallait parler, et quoi dire. Pour se donner une contenance, ils remuèrent leurs pieds. Ce fut un soulagement. Helvin ne comprit pas leur gêne; il alla s'asseoir dans une baie vitrée qui donnait sur le parc. Distinctement, il percevait le murmure des jets d'eau, et, dans leurs

gerbes balancées, voyait la pâle ébauche d'un arc-en-ciel de lune.

« Moi, Marc Helvin, j'ai raconté ma vie à des camarades, et pas un d'eux n'a trouvé une parole douce, qui, ne pouvant alléger ma douleur, du moins la caresse. Si j'avais seulement trouvé un peu de pitié ! Sont-ils donc égoïstes et durs ? Bah ! ils ont leur vie à former, laissons-les faire ! Ils passeront leur chemin sans me voir ; écartons-nous ; qu'ils marchent ! Eux sont les forts ! »

Il se retourna et dit d'une voix molle :

« J'ai un peu de migraine ; excusez-moi, mes amis, je vais prendre l'air. Fumez, causez, amusez-vous ; je serai de retour dans un quart d'heure. »

La nuit de printemps était un enchantement ; au sommet d'un chêne, un rossignol essayait ses trilles. Helvin se parla à voix haute :

« L'air était pareil en douceur quand se formèrent mes rêves. Plus de six années ont passé. Mes moissons furent vaines ! Comme aujourd'hui, la campagne était bleue sous le ciel bleu sombre. Comme aujourd'hui, les jets d'eau froissaient leurs épis bleus. Ma fiancée du soir d'automne, la reverrai-je ? Ma fiancée, la Vie, Reviendra-t-elle dans ses voiles bleus, comme jadis ? Elle m'avait promis un beau présent de

noces, une âme, une belle âme toute neuve pour moi seul, et m'infligea trois désirs, trois épreuves pour la gagner. »

Helvin porta brusquement ses deux mains à ses tempes. Son front brûlait, sa voix devint spirituelle, l'ironie disparut de sa lèvre, il marchait les bras en croix vers le fond du parc, où dormait la mare.

« Pourquoi ma tête est-elle si lourde ce soir ? pourquoi ma fiancée ne vient-elle pas ? Mon âme, mon âme ! Je veux mon âme ! Ah ! ce poids dans ma poitrine, cette griffe qui me serre au cou ! Ma fiancée bleue fut perfide, elle ne m'a point donné mon âme.

« Jets d'eau ne froissez plus vos gerbes ! le rossignol se moque de vous ! »

Helvin se mit soudain à pleurer, et de lourdes larmes coulèrent à ses joues. Son accent se fit aussi léger qu'un parfum.

« Mon âme ! je la veux ! Oh ! donne-la-moi ! Non... je devine où elle se trouve... où ma fiancée l'a cachée... mon âme ! »

Lentement, les yeux fixes, Marc Helvin s'enfonça dans l'ombre des feuilles.

XVI

FUNÉRAILLES

Ce fut un trille prolongé qui monta, éperdu, en une frénésie d'amour. Parmi le feuillage charmé, il y eut un bruissant mystère, où s'enfuirent des vols et se frôlèrent des ailes.

Sous la chute d'un corps, l'étang retentit. Son émotion jaillit avec un bruit clair, mouilla la mousse du bord, et se perpétua en ondes longues, plus lentes, maintenant, plus amples.

La lune, précisant le profil des ramures, glissa un regard vers l'eau qui devint de saphir. Des moucherons inscrivirent dans l'air le lacis de leurs danses.

Un dernier soubresaut fit glisser le corps et

le raidit. Entre les doigts crispés de la boue fila. — Ils se figèrent dans l'étreinte vaine.

Renversé dans la mare, les cheveux saisis par la vase, Marc Helvin se prit à regarder le ciel, de ses yeux morts, et, durant l'heure qui suivit, les branches et les fleurs rhythmèrent pour son repos des thrènes chuchotés, sur le fond d'harmonies où vibraient les harpes du clair de lune.

XVII

JACQUES RENYS A CÉSAR ALDI

« Je me sens encore tout ballotté de terreur, sans pouvoir me rendre un compte exact de ce qui est arrivé ; j'entends le concevoir clairement, m'en faire une idée nette, bien distincte de moi-même, ainsi que se figurent et se fixent les événements historiques, ou, mieux, quelque accident de rue. Ce qui me survient, à l'ordinaire, je le laisse s'écouler en un rapide oubli. Cela seul est prudent, car, retenir ses souvenirs, les fixer au papier, ah ! quelle inutilité ! et combien vite s'évoque le cahier rose d'une couventine ! même quand, à force de style, le ridicule de ces émotions épinglées, semble détruit.

» Et cependant, j'aimerais écrire en ses détails l'événement qui s'est abattu sur nous; ce serait pour mieux en goûter l'épouvante, en savourer l'ironie à plus lentes gorgées. Ainsi, l'horreur se dépouillerait de ce trop de considérations extérieures qui l'encombre, et je pourrais, loin de toute superstition, souffrir crûment, simplement, comme un gosse!

» Helvin est mort.

» Les journaux t'en ont sans doute appris la nouvelle, mais sans te dire l'affreuse tristesse de cette agonie. — Il nous avait invités, Villaines, Luttier, Herbillon et moi, à Stelladour, où nous comptions nous reposer de lassitudes supposées. Le lendemain de notre arrivée, au milieu de la nuit, nous avons trouvé Marc, le corps chaviré dans un étang, à la boue duquel ses cheveux et son bras droit étaient pris. Le vieux domestique, gardien du château, nous a dit que cette mort était due à une attaque d'épilepsie; hier, le docteur l'a répété, affirmé. Je reste indécis, troublé par les circonstances qui ont servi de cortège à cette agonie. — Je te les conterai quelque jour.

» Helvin me plaisait beaucoup. Dès l'abord, j'avais été charmé de certaine fièvre molle qui rendait ses discours étranges. Pourtant, mes camarades ne trouvaient rien d'attachant à sa

conversation grise, à part ceux, assez rares, qui le fréquentaient assidûment. — Pour moi, toujours je lui dédiai une ferveur spéciale.

» Ce matin, je causais avec Villaines. — Helvin nous est devenu très cher, maintenant que notre affection n'est qu'inutilité délicate. Nous nous reprochons de ne pas l'avoir mieux connu. De la vanité, aussi, se mêle à ces regrets. N'aurions-nous pas pu l'influencer de façon bonne? l'éloigner du désespoir, où, vers la fin, son être se complut jusqu'à en mourir? Ah! nous accordons à notre commerce des qualités excessives!

» Toujours est-il, qu'à notre souvenir Marc Helvin semble un héros, du fait de cette magie singulière qui donne à la mort une auréole, comme l'aube éclaire la nuit. Ce caractère de fatigue ardente, nous l'aimons, et, quand nos songeries s'adressent à l'absent, l'urne de sa mémoire se remplit de lumière.

» Et je reste tout effaré après cette lugubre semaine, comme ceux, trop habitués à des mœurs paisibles, et que l'occasion jetterait en un temps de guerres civiles. Ma douleur m'occupe beaucoup, je la caresse ainsi que je ferais d'une récente maîtresse, mais j'envie la simple angoisse de ce vieillard, qui, trouvant son maître mort, le pleura si indiciblement. Certes, mon émotion est réelle, mais elle me paraît étrangère, telle

qu'une austère visiteuse venue brusquement, et qu'il faut fréquenter pour mieux la connaître; ou bien telle qu'une fleur inconnue, éclose au jardin de mon cœur. Il convient donc de lui trouver une place, où elle puisse croître et s'épanouir, dans mes bosquets spirituels.

» Depuis un mois, je me sens entouré d'événements; ils sommeillent encore, mais je les vois proches du réveil, et le faisant prévoir par d'insensibles mouvements. Voici que le premier des dormeurs s'est dressé dans sa très réelle exactitude, et Marc est mort. D'autres vont surgir, et je me prépare à les rencontrer d'un front hardi. Aurais-je donc achevé les bâillements par qui s'inaugura ma jeunesse? Va-t-il y avoir un intérêt au cours de mes heures? Villaines, dont le désir était pareil, change, lui aussi. Nous avons fini par espacer nos enthousiasmes; mon souvenir pour eux demeure indulgent; que veux-tu?... Il fallait bien se distraire et faire mouvoir par artifices, en épisodes lyriques, les forces que dans nos cœurs la nature laissait sans direction!

» A bien le considérer, Jean paraît être de la même race que moi; nous sommes deux reflets qui se complètent; mais une sève nouvelle semble couler en ces ombres vaines, qui les incarne. Il serait étrange que la mort d'Helvin eût parfait cette évolution, et que la fin d'un

homme qui n'a pu vivre qu'en mourant, ait formé nos âmes pour la vie.

» Tu me sais fort, tu m'as vu soulever des poids et jongler avec; cette violence musculaire m'a toujours paru encombrante, puisqu'elle s'alliait à quelque faiblesse de caractère. Peut-être ai-je congédié cette décevante impression... oui... j'espère avoir conscience d'une force plus entière, lorsque je bomberai ma poitrine!

» Ainsi s'emploient les circonstances. L'argile est sur la sellette, chaque événement marque son coup de pouce et laisse une trace, profonde ou légère. Telle de mes émotions fut risible, telle autre exaspérée, en voici une cruelle; — toutes importent, et l'ébauche s'achève d'où naîtra la statue. — La coulerai-je jamais en bronze?

» Je sens que ma lettre est celle d'un, qui, dans la paix de l'âme, se plairait à disséquer son esprit; mais moi qui m'ennuyais beaucoup, naguère, au spectacle de ma jeunesse, je m'y intéresse, et cela m'étonne. C'est de cette stupéfaction que je voulais te faire part. Le revirement a suivi de près la soirée où tu me lus le *Voyage* de Baudelaire. Te souviens-tu? Etais-je assez désespéré! Des sanglots se mêlèrent à mes plaintes!... Je fis un discours!... L'orateur s'émut!...

» Eh! non! mille fois non! mon cher Aldi,

je ne suis pas sincère ! Depuis une demi-heure, j'accroche des phrases bout à bout, sans pouvoir exprimer ce que je ressens. Je souffre ! voilà la vérité. Toutes mes images, comparaisons et métaphores n'en diront pas davantage. Je ne sais que me veut ma souffrance, ni d'où elle vient, ni où elle va. Depuis la mort de Marc, je me rends compte de beaucoup de choses qui jadis m'intéressaient fort peu... et elles me font mal.

» J'ai vu la mort pour la première fois, là, tout près, et cela m'a terrifié. Ah ! certes ! nous fûmes tous émus en trouvant Marc échoué sur la berge. La douleur de chacun s'illustra en couleurs violentes, selon son caractère ; mais, à moi, l'ironie de cette fin fut terrible ! Figure-toi, Aldi, ce pauvre garçon avait tellement lutté ! Il s'était débattu six ans afin de mener une vie calme et utile, et le voilà happé par la boue mauvaise !

» Cette nuit où nous le trouvâmes noyé... ah ! l'abomination...La nature semblait vraiment insolente, trop gorgée de sève près de cette lamentable mort, et, sous les rayons de la lune, parmi tout ce décor de féerie, il paraissait se préparer des milliers d'obscures naissances, — toute une genèse. — Alors, en voyant Helvin pris au piège, j'ai ressenti un trouble immense : pouvais-je croire la nature hostile à ce point qu'elle ne voulût pas laisser vivre un homme qui

en ressentait un désir si passionné! Une parole amicale l'eût peut-être sauvé, quand, avec tant de désespoir, il nous mettait son cœur à nu. Nous n'avons rien trouvé à dire... rien... pas un mot... et lui, voyant que sa vie était décidément une faillite, est allé se noyer; car c'est un suicide, il n'y a pas de doute à avoir !

» De cela, j'ai comme un affreux remords, et, je ne sais pourquoi, mais de m'être ainsi replié sur un regret, d'autres choses se sont débattues en moi : je suis jaloux, jaloux comme une brute. Je n'aime plus ma maîtresse, et pourtant, la seule idée de la voir dans les bras d'un autre me fait monter le sang aux joues. — C'est d'élémentaire psychologie, je le sais bien, mais je me sens trop las pour raffiner. Je crois Thérèse fatiguée de mon étreinte ; encore une fois, je ne l'aime plus, je la méprise. Je la méprise comme tous ces gens qu'on appelle le *Monde,* et qui ne s'occupent qu'à des platitudes. Je les hais, entends-tu? pour leur torpeur d'esprit, ou leur drôlerie en paillettes. Un bal me paraît un marché de chair; les hommes n'y songent qu'à humer des épaules, et les femmes à être pressées dans des bras vigoureux. — Et quand ces êtres se réunissent pour causer, cela devient la plus abjecte des potinières. — Ah! laissons, laissons cela!

» J'ai encore une troisième souffrance : il me

manque un ami. Toi, tu as été le meilleur des conseillers, et ton affection m'est précieuse (va! cette lettre te le prouve bien) mais j'ai besoin d'un ami de mon âge, à qui je puisse tout dire, et qui me sauve de moi-même. Je rêve d'amitié utile. Il est des jours où le trop-plein de mon cœur veut s'épancher, et le seul à qui je pourrais me confier est précisément celui dont mon amour pour Thérèse, ma guenille d'amour, s'inquiète.

» Ecris-moi; tes paroles me dirigent; une lettre me sera chère et bonne, car vraiment, mon ami, je souffre. »

XVIII

CÉSAR ALDI A JACQUES RENYS

« Ta lettre se terminait avec les mots par lesquels elle aurait dû commencer : — je souffre. N'était-ce pas assez pour que mon amitié s'inquiétât ? J'ai lu tes lignes avec une réelle tristesse ; — à quelles contorsions es-tu forcé d'atteindre pour expliquer tes plus simples pensées ! J'avais appris la mort de Marc Helvin par des journaux et des racontars ; d'après ce que tu m'en dis, elle a dû être, en effet, d'une navrante signification. J'ai perdu un ami dans le temps ; il s'était fait sauter la cervelle pour un petit animal vicieux qu'il adorait et ne pouvait garder dans son lit. Je pleurai cette mort amèrement ; ma douleur fut franche et prolongée ; la tienne,

mon cher Jacques, me paraît suspecte; tu t'en es enveloppé, la goûtant éperdument comme parfois on goûte l'acidité d'un fruit, et, en fin d'analyse, à force de tout ramener à toi, tu y as découvert je ne sais quel plaisir. Arrivé à la pointe extrême, tu es resté hésitant, dans un grand trouble de tout ton être, et cette douleur première, vraiment sacrée, qui baigne l'esprit comme un fleuve, avait disparu, te laissant amèrement employé à scruter ton âme.

» Cela est malsain, cela est faux!

» Ne pourrais-tu t'abstraire un peu, ne plus t'occuper pour un temps de cette personne acariâtre que tu appelles la Vie, et qui te paraît sévère. Laissons cette comparaison, elle n'est même pas originale. Ton ami Jean de Villaines et toi, vous paraissez avoir le même travers, c'est de vouloir trouver une morale à tout. De la beauté des choses, vous ne retenez que les traits auxquels s'applique un symbole. Votre admiration, si directe qu'elle soit, se plaît aux seules métaphores. Un arbre, parce qu'il est haut, professe l'énergie; une rivière est l'image du temps... et ainsi de suite. Voilà qui est fort gentil, mais ne sert qu'à la confection de migraines. Ce petit travail est d'ailleurs facile et peut s'éterniser : après la forêt et les cours d'eau, les nuages, la mer, le roc, les étoiles peuvent être

grevées, et, peu à peu, la nature entière sera mise à sac, pour la seule fin d'être comparée à vous-mêmes.

» Ne m'accuse pas d'être frivole; mon reproche va plus loin qu'une plaisanterie. Si ce travers n'était que passe-temps de littérateur, il ne mériterait pas mieux. Le mal est plus profond, puisque déjà ton esprit s'en ressent. Eh! nom de Dieu! ce n'est pas ainsi qu'on apprend à vivre! Je ne répondrai plus à tes lamentations, elles sont insensées. Au lieu de pleurer simplement ton ami, tu trouves je ne sais quels subterfuges pour en faire le drame plus orné. Est-ce là se former une conscience?

» En usant ainsi de ta sensibilité, les émotions pourraient bien s'émousser; rien ne te touchera plus. Oui, prends-y garde, tu possèdes encore la faculté de sentir vivement, — à prolonger ces jeux, elle pourrait t'échapper.

» Ressaisis-toi, occupe-toi, travaille. La musique ne t'est plus qu'un passe-temps, je voudrais qu'elle t'absorbât davantage, comme jadis. N'ignore pas ce qui t'entoure, et, quand tu observeras quelque chose, ne t'ingénie pas à choisir dans cette impression ce qui peut s'appliquer à toi-même. On dirait vraiment que tu es seul au monde! Ton pays vit, lui aussi, d'une existence propre, à laquelle tu devrais trouver de

l'intérêt. Villaines et toi, vous m'agacez un peu ; regardez-vous seulement un journal à d'autre colonne qu'à celle du courrier des théâtres ?

» Et moi aussi, à me relire, je m'interromps... Je t'ai parlé trop sèchement, mon cher Jacques, et m'en repens. Que veux-tu ! tes complications m'avaient exaspéré, et je me suis laissé aller à de l'humeur. En revoyant ta lettre je comprends que mes conseils sont inutiles, tu en as déjà perçu la tendance ; mais, au cours de tes pages, je sens passer d'autres regrets. C'est ainsi qu'agissent les douleurs, elles viennent en cortège. Quand le cœur est souffrant, c'est toujours de plus d'un mal, et la mort d'un ami rappelle la mort d'un amour.

» Touchant ta maîtresse, t'avouerai-je que cette liaison m'a toujours déplu, du jour que le hasard me la fit connaître ? Tu y as peut-être acquis une discrétion qui manque aux garçons de ton âge... combien de ta jeunesse de caractère s'y est perdue ! Tu n'aimes plus Mme L..., dis-tu ? oublie-la ; mais avoue aussi que cette passion se réduisait à bien peu de chose. Simplement, ton adolescence a été flattée d'une aventure où tes ardeurs de vingt ans trouvaient leur compte, et, maintenant que les flammes sont mortes, c'est à ce *Monde* où d'abord elles brillèrent, que tu t'en prends aigrement de ton ardeur éteinte.

» Tes dernières lignes m'intéressent davantage. Oui, Jacques, il te manque un ami, et la plus exquise des émotions de jeunesse t'est restée de ce fait inconnue. T'est-il jamais arrivé de te promener de longues heures avec l'ami en lui disant, comme de grands secrets, murmurés à mi-voix, tes projets les plus infimes ? de le raccompagner la nuit, de sa porte à la tienne, jusqu'au matin, sans te décider à le quitter ? Celui de tes camarades qui te vouera la solide affection que tu mérites, aidera mieux à former ton caractère que la plus belle maîtresse, et en cela tu as raison de rêver d'amitié utile.

» Que cette lettre serve de point final à ta vie qui fut. Il te reste beaucoup à faire ; ne te désespère pas devant les insuccès, et n'aie pas trop de joie aux premières victoires.

» Allons, Jacques, pas d'enfantillages, sois un homme ! »

XIX

PLAISIR D'AMOUR

... Et Mme Lansky, troublée par ce jeune homme, dont les lèvres chercheuses la courtisaient sans retenue, se livra aux bras de Villaines, dès le premier assaut que voulut bien tenter son énergique jeunesse.

Ils s'étaient rendus à Marseille par des trains différents. Aix, vieillotte, où s'effondraient des facultés et des églises, abritait mal un amour, et les façades verdies semblaient murmurer des oraisons au passage de personnes passionnées, ou bien laisser choir des reproches.

Descendre en Ville, cela signifiait souvent donner lieu à scandale (toujours, au dire des

indigènes), et l'on accusait parfois quelque vertueuse bourgeoise de conduite évaporée, pour l'emplette, faite en dehors des murs, d'un ruban ou de telle autre frivolité. Mais la nièce de Mme d'Esterel dominait le soupçon, et elle put prendre son billet sans que l'employé de la gare notât le voyage, — même ne remarqua-t-il pas qu'au train d'avant, un jeune homme maigre et blond était parti aussi.

Tournant le dos à la machine, Thérèse se rencogna dans un compartiment de première. Pour intéresser sa solitude, elle avait emporté un roman que Renys lui avait prêté à leur dernière entrevue. Il la renseigna sur les amours du *sculpteur Raoul Vendaze* et de *Julia de Trézenec*. L'auteur montrait une délicatesse de bon goût en des phrases brodées d'images usuelles, et, si grande était sa connaissance du cœur humain, que Mme Lansky s'émut : *Raoul* aimait *Julia* d'un amour vraiment sublime. Thérèse se plaignit de n'avoir jamais connu un aussi parfait dévouement. Elle se sentait mal partagée. De ce regret, elle adressa les reproches à Renys, et l'hésitation qui lui restait encore de joindre Villaines, hésitation qui n'était d'ailleurs plus qu'un résidu, se fondit tout à fait.

Parfois elle posait le livre sur ses genoux et regardait le paysage avec émotion. A l'aspect de

quelques pelouses, elle s'attendrit, et se plut à voir les maisonnettes exiguës des gardes-barrières, où peut-être tant de bonheur était blotti. Voici qu'à la page 92 *Vendaze* retrouvait la *captivante Julia* dans une villa du lac de Côme. Cela était fort poétique, mais le train, s'ébrouant avec bruit, souffla, cracha, grinça, et finit par s'arrêter en gare. Mme Lansky descendit à regret, se promettant de continuer plus tard sa lecture, et, comme celui qui rassemblait les billets près du guichet de sortie avait une jolie figure, elle lui sourit en passant.

Villaines était fort content de la chambre que, pour trois mois, il s'était procurée. Il l'avait ornée et fleurie ainsi qu'il sied en pareil cas, et comme l'enseignent les chroniques de mœurs mondaines. Il y avait des roses dans un vase à pied, une ottomane avec beaucoup de coussins, et le lit se voilait pudiquement de rideaux. Jean avait laissé traîner quelques objets de provenance nettement personnelle, comme une paire de gants et des photographies dans un cadre en éventail, afin d'éloigner toute idée de garni. Les photographies pourraient même servir à ranimer une conversation atteinte de langueur :

« Quelle est donc cette jolie personne ?

— Une de mes cousines... »

Ce serait précieux.

Il inspecta les détails. Tout était bien en ordre. Pourtant ces gâteaux sur la table préjugeaient puérilement d'une dînette; il les enferma dans le buffet de l'antichambre, et vint s'asseoir parmi les coussins, en ruminant des pensées polissonnes, mais un peu d'inquiétude lui restait encore, une crainte d'être ridicule ou que Mme Lansky tardât à venir. L'aventure le laissait perplexe, et, par un respect mal défini pour la qualité de femme du monde, il s'expliquait peu que la victoire promît d'être si aisée. Comme il était fort impatient, et qu'il lui eût déplu de s'exaspérer dans une attente de collégien, il décida qu'à six heures et demie il s'en irait, — ou sept heures.

Les préludes avaient été joués rapidement. Quelques jours après la mort d'Helvin, Villaines, dont les nerfs avaient été violemment secoués par la tragique aventure, était allé voir Mme Lansky. Il la trouva seule, dans un boudoir tendu de tièdes couleurs, où la lampe, voilée de soie, n'étendait qu'une pénombre. Thérèse avait eu de ces consolations qui caressent; l'intimité de la chambre les rendait encore plus douces. Jean s'était laissé dorloter de paroles comme un enfant qui aurait du chagrin, et, malgré que

son éloquence fut trop nourrie de gestes apitoyés, Thérèse sut charmer cet adolescent blond par la fleur de son sourire.

L'exaltation amoureuse qui avait tant ému Villaines sur la ronde des chevaux de bois s'était ainsi épanchée en molle reconnaissance, même il s'en repentait comme d'une insulte faite à cette femme si tendre, et se plaisait seulement à voir en Thérèse une charmante sœur aînée à qui il était agréable, et quelque peu flatteur, de confier ses peines.

Un jour, Jean lui parla de Renys. Oui, elle le connaissait fort bien et l'appréciait assez ; mais elle avouait aussi être lasse de tous ces jeunes gens du monde qui ne pensent guère qu'à la coupe de leurs habits, et ne marquent jamais leurs sentiments avec franchise.

Jean s'étonna de voir Renys ainsi confondu dans la tourbe mondaine, sans que nulle remarque spéciale ne l'en exceptât. Mme Lansky reprit :

« Et votre ami Jacques Renys, pour aimable qu'il soit, ne semble pas les dépasser de beaucoup. Ils paraissent tous faits sur un même patron de frivolité. »

Villaines ne répondit pas, supposant une rancune pour quelque cour trop hardie ; Jacques ne l'avait-il pas avoué lui-même ? Le mieux serait de changer la conversation, et,

faisant claquer ses bagues d'un air gêné, Villaines, par une menue lâcheté, laissa son ami sans défense, aimant mieux une affection paresseuse que de contredire une jolie femme.

Quelles que fussent les émotions fraternelles de Jean à son égard, Thérèse ne les partageait pas. Depuis son dernier rendez-vous avec Renys, des souvenirs de M. Lansky la harcelaient constamment, et, d'avoir ainsi fixé à la mémoire les baisers quinteux de son mari, elle avait souhaité connaître mieux ce corps d'adolescent, comme jadis elle s'était montrée curieuse de l'étreinte de Renys.

Jean comprit enfin que le rôle d'enfant malheureux n'était pas le seul auquel il pouvait prétendre. C'était un soir où, plus longuement que de coutume, la main de Thérèse était restée dans la sienne. A sentir cette chaleur de femme monter en lui, à la tiédeur de ces doigts, à leurs caresses, les rêves d'amitié attendrie se diffusèrent. Le seul désir de ce beau corps blond lui resta, avec un besoin de baisers aux lèvres, et, devant son aventure, comme une gaîté.

C'est ainsi que, huit jours plus tard, un mois après qu'Helvin fut mort, Mme Lansky se laissa tomber entre les bras de Villaines, dans un appartement loué pour l'occasion.

Par le train de sept heures, Thérèse rentra chez elle, ayant acheté à la hâte quelques mètres de ruban et de la soie pour un coussin. Au cadre des portières, rien ne l'émouvait plus ; elle se sentait mal coiffée, et la fin du roman jaune l'ennuya, bien qu'il y fût question d'amour, encore. Qu'avait-elle donc ajouté à la somme de ses voluptés ? Elle se reprocha son coup de tête avec un petit rire nerveux, et, posant le livre sur ses genoux, eut pour Jacques Renys un souvenir attendri.

Villaines prit le train suivant, après avoir fort mal dîné au buffet de la gare. Il ne sentait envers Thérèse aucune reconnaissance pour l'offrande amoureuse de son corps, et l'aventure lui parut vulgaire.

Comme, avant le départ, il avait fait les cent pas sur le quai, il remarqua bêtement que c'était là une marche nuptiale, et cette plaisanterie l'obséda pendant tout le voyage.

XX

VILLAINES PERD QUELQUES ILLUSIONS

C'était encore chez Mme d'Esterel. Un bal tardif, en costumes, devait clore la saison par un éclat de rire, mais Thérèse avait supplié sa tante de congédier les portraits des ancêtres. Elle alléguait que les rides de leurs fronts dissiperaient toute fantaisie, et, comme la vieille dame ne refusait rien à sa nièce, les cadres furent décrochés, faisant voler dans la salle beaucoup de poussière ancienne, et relégués contre les murs d'une chambre de débarras.

« Voyez, ma tante, cela est bien plus gai ainsi. Nos aïeux m'ont toujours effrayée... et lorsqu'il y aura des fleurs dans tous les coins, cette salle de danse sera méconnaissable.

— Oui, ma chérie, méconnaissable! »

Et Mme d'Esterel sourit avec indulgence.

Mme Lansky voulait que le bal fût très joyeux, sans rien de solennel. Les déguisements devaient être imprévus, originaux; il fallait rajeunir la ville, frapper d'une marotte folle tout aspect sévère, et mettre des rubans roses sur les pierres antiques. C'était de beaux projets.

Un mois d'avance, Thérèse avait prié quelques amies de se concerter avec elle pour le choix des costumes. On se réunit dans la grande salle dont les portraits n'avaient point encore été décrochés.

« Mettez-vous toutes en frais d'imagination, combinez, arrangez, inventez surtout. La pomme à la moins sage. »

On s'assit en rond. Le jour d'une après-midi d'orage s'étendait, nappe blafarde. Les quatre murs s'attristaient. Les sourires moururent aux plus jolies lèvres. Le lieutenant Hurieux entra :

« Des travestis nouveaux? Rien de plus facile! Voyons... Madame de Souliac en sauvagesse... mais oui, c'est d'ailleurs très simple : couronne de fleurs aquatiques, robe en feuilles de figuier (souvenir de l'Eden), tatouages discrets, bracelets aux pieds, aux mains... ou bien en tahitienne... lisez Loti... ce sera la même chose, sans les tatouages! »

Il se fit des protestations. La petite Souliac se mit à rire nerveusement, puis on se regarda. Un grand froid s'abattit. Le rire nerveux sonna faux, puis se fondit.

Hurieux murmura :

« Ou bien en sœur de charité, travesti plus sévère ! »

Mme Lansky fut bien inspirée : elle entraîna le concile dans son boudoir. Il était tendu de soie verte, et cette gaîté de pelouse ranima les fantaisies. Thérèse eut des applaudissements lorsqu'elle souhaita s'habiller en bergère d'Arcadie. Suivant son caractère, Mme d'Erlande choisit de se costumer en Théodora, Mme d'Yvor désira une robe de Cléopâtre, et, pour un soir, Mme de Souliac voulut être Andalouse.

« En tant que folie, tout cela est d'une démence bien galvaudée », songeait Hurieux.

Mais il ne souffla mot de ses pensées, acquiesça, donna quelques conseils, et, comme on parlait chiffons et qu'il s'ennuyait, partit, devant visiter un de ses chevaux malades.

Mme Egine n'était point allée chez Mme Lansky ; elle s'était rendue à Marseille, le matin même. Il y eut à ce sujet quelques sourires, et, lorsqu'on vint à se demander en quel déguisement elle paraîtrait au bal, Mme de Souliac prononça qu'on serait bien heureux si elle ne se costu-

mait pas en Vénus. Thérèse rougit, trouvant le propos un peu cru, et, pour détourner la conversation et les phrases bâties sur le modèle : « Comment pouvons-nous recevoir cette femme ? » annonça que Mme d'Esterel, retenue dans sa chambre par une grippe légère, s'habillerait en douairière du siècle dernier, à quoi Berthe de Souliac, incorrigible ce jour-là, répondit d'une voix brève :

« Mais oui, c'est tout naturel ! »

Le bal eut lieu un samedi soir, et les citadins attardés purent voir, sur le bas côté du cours, des voitures en file, d'où sortaient, avec un bruit de soie que l'on froisse, une multitude de femmes en habillements étranges, à moitié cachées sous les vagues des dentelles.

Certes, en son travesti de bergère, Mme Lansky fut très admirée, avec sa houlette enrubannée et son chapeau de fleurs. Des coquelicots déployés faisaient, au bas de sa robe si courte et quelque peu fendue sur une jupe crème, d'adorables éclats, mais elle paraissait bergère trop réelle, venue d'une Arcadie de kermesse.

Mme d'Yvor fut nettement ridicule. Pour montrer qu'elle était majestueuse, elle entra en fronçant les sourcils comme des étagères. Elle se tenait très droite, ses cheveux roux flambants,

les seins retenus par de petits boucliers, et la robe ornée de lys, — Cléopâtre pour soudard, type d'un musée de cires, excès de chair nue.

Le domestique annonça :

« Monsieur de Villaines, en Vampire. »

Jean, du cadre de la porte, jaillit, les bras étendus, et siffla un sifflet sec et strident. Quelques femmes poussèrent des cris. Il était en collants noirs, avec de grandes ailes attachées aux bras. Ses paupières, sur les yeux bleus cernés de brun, semblaient cligner des étincelles ; ses cheveux blonds, décoiffés, lui couvraient le front. Les hommes blâmèrent l'entrée sensationnelle, et un gros monsieur se penchant vers sa femme, prononça :

« En vérité, ces étudiants ne doutent de rien. »

« Monsieur Renys en Roi de Thulé. »

Jacques s'avança. Il s'était couvert d'une toge couleur d'opale, morte et lointaine en ses teintes, et sa fantaisie avait voulu la perruque qui lui tombait sur les épaules d'un bleu de turquoise fanée. C'était bien là quelque roi de légende, maître d'un lac où nagent encore les sirènes, et il avait l'air si beau, qu'il y eut un murmure approbateur; mais le gros monsieur haussa les épaules, et à sa femme communiqua ces mots :

« Peuh! rêve de malade! »

Puis il entra des myosotis, des clowns, Hurieux en uniforme, des seigneurs, trois arlequins, un Coligny accompagnant une Mignon, deux Nuits et un Crépuscule, le marquis d'Yvor en Commandeur de Saint-Jean de Jérusalem (il le spécifia à maintes reprises, regrettant que, par respect, il ne pût s'habiller en chevalier de Malte), un pierrot maigre et un pierrot gras, quelques habits rouges, enfin Mme Egine en Aspasie, et, à ce moment, des femmes se détournèrent, et plusieurs hommes, pressés autour de la radieuse grecque, avancèrent la bouche en des sourires ravis. Il sortit de dessous les moustaches des susurrements, et des « charmant, n'est-ce pas... tout à fait exquis... la reine du bal !... » Cela fit que, malgré des castagnettes crépitant de façon très espagnole, et un gentil petit « Ollé ! » l'arrivée de Mme de Souliac ne fut point fleurie de commentaires.

Soudain la danse, aux plaintes des violons courut, joignant les couples, prolongeant les notes en gestes, les harmonies en mouvements, et les clowns unirent leurs bras à des fleurs, les habits rouges, parmi lesquels Herbillon, enlacèrent des femmes célèbres, une Merveilleuse valsa dans les bras de Luttier en Scapin, et, sous les coups d'archet, au frémissement du

piano, suivant les rhythmes scandés, de la soie, des chevelures, de la chair et des corolles ouvertes, au sein des lumières, tressèrent leurs courbes.

« Quelle idée de vous costumer ainsi ! disait Thérèse à Villaines, vous êtes effrayant ! Danser avec vous ? Jamais de la vie ! vous me faites peur ! et puis j'ai très chaud ! »

Ils étaient dans l'embrasure de la porte donnant sur le jardin et qu'un tambour vitré séparait de la salle de bal. Sur le gravier, les lumières faisaient, en filtrant par les volets, de frissonnantes baguettes.

« Vous êtes bien belle, ce soir, Thérèse ! Quand vous reverrai-je chez nous ? Vous êtes très belle, et je vous aime ! »

Et il ajouta encore tout bas :

« Je vous aime !

— Bientôt, mon ami, bientôt. »

Puis, le regardant, elle dit encore :

« Vraiment, vous êtes horrible avec vos yeux qui clignotent ! Qu'avez-vous donc collé sur vos cils ? Du papier d'argent ?

— Oui, du papier d'argent », dit-il tristement.

Il sentit que, ce soir-là, elle pensait à autre chose. Une flamme se rallumait en lui, mais pour la seule chair de cette femme belle. Pour-

quoi restait-elle étrangère à son désir, et comme occupée d'un autre songe que lui-même ? Quand une femme se donne, ses pensées devraient vous appartenir, et celle-là paraissait absente.

Mais elle parla d'une voix lasse, alléguant les multiples occupations qui l'empêchaient d'être toute à son amour; elle lui pressa la main, et, tout à coup, eut une abondance de mots inutiles pour s'excuser, puis elle tourna son visage vers la cage de clartés où dansaient des couples, et vit Renys.

Oh ! les phrases que l'on dit deux fois, les émotions qui reviennent, les personnes seules qui changent ! On désire une fleur à jamais fraîche, pour chaque fleur cueillie le même espoir s'éveille, et toujours la corolle se fane et meurt, avec l'amour.

Thérèse pressa son mouchoir sur ses lèvres qui laissèrent sur la batiste un sillon de fard. L'image se posa d'une soirée pareille, où, dans la serre, là, tout près, elle causait avec Renys en pensant à Villaines. Maintenant qu'elle l'avait tenu dans ses bras, cet adolescent blond, elle regrettait l'autre et ses phrases précieuses, l'autre qui était si beau ce soir avec sa face de roi légendaire, comme dans les contes de fées de son enfance... Il était très beau, ce soir... très beau... et elle dit à voix haute :

« Votre ami, Monsieur Renys, est vraiment très beau ce soir.

— Oui, dit Villaines, il est splendide, n'est-ce pas? avec sa chevelure bleue que l'on dirait en algues pâles. Avons-nous discuté nos deux costumes!

— J'aurais préféré une perruque blonde, dit Thérèse, comme dans la *Belle au Bois dormant.* Mais il est très élégant ainsi. »

Et, l'ayant encore regardé, elle rendit son attention au jardin où les baguettes de lumière tremblaient toujours sur le gravier.

« Rentrons, voulez-vous? dit Villaines, vous pourriez prendre froid!

— Oui, oui, rentrons », dit-elle.

« Quel dommage que César Aldi ne soit pas ici, disait Renys à Villaines. Il n'a pu quitter ses manuscrits, absorbé par une légende de sainte Ursule qui l'intrigue fort, paraît-il; mais celui que je regrette surtout est notre pauvre Helvin. Combien de choses charmantes il nous aurait dites, en voyant ce tourbillon d'épaules nues... Excuse-moi, je vais présenter mes respects à Madame Lansky. »

En passant, elle lui avait souri, et Jacques en fut joyeux. Depuis quelques jours certaine froideur se marquait, manifestée par des

excuses fréquentes de ne pouvoir le rejoindre en ville, et par des reproches.

Elle lui sourit encore :

« Voici que je puis me reposer un peu, cher Monsieur, il est souvent pénible d'être la nièce d'une maîtresse de maison ; la moitié des corvées mondaines, celle de recevoir, par exemple, la plus lourde moitié, c'est moi qui la supporte. Allons dans le jardin, voulez-vous ? il y fait délicieux, mais un peu frais, après cette chaleur d'étuve. Votre ami, Monsieur de Villaines, m'a fait brusquement rentrer sous prétexte que je prendrais froid. Il ne s'en est d'ailleurs aperçu qu'après cinq minutes de causerie.

— Je le comprends fort bien, dit Jacques en riant, ces jolies épaules de bergère l'absorbaient trop. Je vais aller vous chercher un manteau. »

Il revint portant une sortie de bal. Thérèse s'appuya à son bras, et, ouvrant la porte vitrée du tambour, ils descendirent les marches qui conduisaient au jardin.

« Madame d'Esterel est vraiment charmante, ce soir, avec son costume de marquise dix-huitième ... un vrai Latour.

— En effet, dit Thérèse, un vrai Latour..., vous êtes la quatrième personne qui m'en a fait la remarque. »

Et elle se demanda qui pouvait bien être ce M. Latour aux peintures duquel sa tante ressemblait si fort.

Jacques se taisait maintenant, amusé du déguisement de bergère, à quoi le corps puissant de sa maîtresse se prêtait mal, et, silencieux, écoutant les valses étouffées, ils marchèrent côte à côte.

Il y avait, à l'extrémité du jardin, une petite porte que masquait un buisson de lauriers. Elle donnait sur un enclos désert qui surplombait des terrains vagues, l'herbe s'y étendait en un tapis orné de pâquerettes, et, tout au fond, un bosquet de pins marquait une tache sombre.

« Te souviens-tu ? Jacques, murmura Mme Lansky, te souviens-tu ?... l'année dernière, nous venions souvent nous promener dans cet enclos, et c'est là, sur ce banc où sont les arbres, que pour la première fois tu m'as baisé la main..., te souviens-tu ?

— Pourquoi n'y sommes-nous jamais retournés ? dit Renys, il est si doux de revivre des souvenirs. ! »

Elle poussa la porte, et ils entrèrent. Le ciel était tout diamanté d'étoiles ; un rossignol chantait son amour, et, comme le bruit des valses ne se percevait plus, ce solo passionnel semblait l'unique émanation des choses.

Ils s'accoudèrent à la balustrade qui servait de crête au mur en contrebas. De là, on pouvait dominer la campagne et les prairies où la ville finissait. Bientôt, quand leurs yeux se furent accoutumés à l'ombre, Jacques et Thérèse virent, couchés dans l'herbe, des couples enlacés ; on entendait parfois des baisers bruire, des paroles brouillées se confondre.

Après les rires et les pleurs, après les rebuffades du maître, après la tâche faite et le pain gagné, voici enfin la libération ! Pour une nuit l'esclavage cesse ! Le peuple prend du plaisir !

Dans l'obscurité de la prairie, ces gens n'ont cherché qu'un seul rêve, le rêve de toute une semaine : jouir ! et maintenant ils voguent, voiles déployées sur un océan de luxure ! Que leur importe le calice inverti du ciel, où traîne encore un pollen d'étoiles ! la brise haletante éveille-t-elle en eux des songes ? s'émeuvent-ils à un trille d'oiseau ? Dédaigneux de toutes ces choses, ils aiment mieux boire à la coupe des lèvres ; un vent d'orage les a jetés à terre ; ils se sont roulés, hoquetants de désir, dans les herbes propices, et, le regard fou, la tête vide, abattus sous le fouet de la joie qui les cingle, follement ils cherchent le déduit.

A la muraille s'attachait un chèvrefeuille qui répandait la griserie de son parfum. Sur l'arbre

proche, le rossignol exaspérait son cantique, et ce fut comme si le rut de la prairie amoureuse, les râles embaumés des fleurs, et les sensuelles modulations de l'oiseau ne faisaient qu'un même concert passionné. Jacques et Thérèse s'embrasèrent à l'entendre. Il monta du talus un cri de plaisir, un juron étouffé....

« Viens ! » dit Thérèse.

Elle avait oublié son travesti de bergère, oublié le bal, oublié tout! Dédaigneuse du danger, elle aussi voulait que sa chair fût heureuse.

Renys la regarda tristement. Son exaltation s'était brusquement éloignée, et il pensa :

« Quelle abjection ! Elle se sert de moi pour l'unique soin d'apaiser son corps. Elle s'excite comme un enfant vicieux à voir des gens vautrés dans l'herbe. Oh ! que j'aurais souhaité conserver à ces ombres leur belle ardeur sans que rien de charnel ne s'y mêlât pour nous !

— Je t'aime, dit-elle encore. Viens... tu es beau... je t'aime. »

Et elle eut une caresse hardie.

Il la suivit dans le coin de l'enclos où des arbres formaient un couvert secret ; là, elle prit la tête bleue de son amant entre ses mains, et ses lèvres se collèrent à la bouche de Jacques. Renys eut encore un instant de regret, puis sa

pensée chavira, et, sous les branches où chantait un rossignol, non loin du talus où des couples criaient de luxure, un roi de légende, le cœur plein de dégoût, posséda une bergère d'Arcadie, parmi la senteur qui montait du chèvrefeuille.

Villaines ayant trouvé une porte mi-close au fond du jardin, entra dans l'enclos. — Il était sorti de la salle de bal en grommelant prosaïquement :

« Trop de femmes, trop de parfums. »

Ses ailes noires et les griffes de ses mains le gênaient pour danser, son costume n'avait eu qu'un succès médiocre, et le papier d'argent collé à ses cils le gênait fort. De cela, il ressentait de la mauvaise humeur, et voulut se distraire à fumer des cigarettes dans la solitude élégante du jardin. Une lune affable y versait des rayons, et, de chaque côté de l'allée, les plates-bandes marquaient leurs courbes odorantes. Bientôt il congédia le plaisir né de ces apparences, et remâcha des pensées grises. En causant avec lui, Thérèse s'était montrée presque indifférente. Il s'en alléguait la faute, s'accusant d'un amour peu sincère. En était-il bien coupable ? Il se le demanda. Lorsqu'il présentait l'aventure à son raisonnement, aucun enthou-

siasme ne flambait; sa passion lui semblait avoir été, dès l'abord, une braise. Mme Lansky se classait dernière venue au calendrier de ses maîtresses, à la suite de Léa, Jojo, Yvonne, et quelques autres volatiles de même plumage. Certes, elle était de beauté plus altière, mais son esprit ne la distinguait point, et seul restait nouveau pour Villaines l'orgueil d'être l'amant d'une femme du monde. A cette heure, il percevait la vanité de cette fonction. Par respect humain, Jean, au lieu de s'en prendre à sa maîtresse, se reprochait toutes ces choses, souhaitant avec obstination rappeler à son esprit une parole heureuse que Thérèse pouvait avoir prononcée, et qui resterait dans sa mémoire telle une fleur; il ne se souvint que d'appellations tendres et dénuées de toute vigueur. Comme le charitable désir restait stérile, il le découragea, et se prit à agiter ses ailes de vampire d'un air malheureux; puis il regarda l'enclos dont il venait de pousser la porte, et, sur les aiguilles de pin, ses pas s'appuyèrent sans bruit.

Soudain, il perçut quelques murmures dans le bosquet, et, sans savoir pourquoi, poussé d'un élan instinctif, il s'avança vivement.

Thérèse eut un cri net :

« Jean ! »

Les deux garçons, figés de stupeur, restèrent

à se regarder. Mme Lansky pressait contre elle sa houlette et un pan de son manteau ; Renys se dressait dans sa robe d'opale, et, maintenant, Villaines, une aile étendue, clignotait ridiculement. Il murmura :

« Ah ! la gueuse ! la gueuse ! »

D'autres insultes lui venaient à la bouche, basses, ordurières, et qui mouraient au seuil de ses lèvres. Passionnément, il se demanda quoi faire : fallait-il être sceptique et railleur ?... bondir ?... pleurer ?...

« Quoi faire ? Quoi faire ? »

Il lui vint un furieux regret d'avoir ainsi à prendre un parti, et il jeta encore d'une voix enrouée la même parole :

« La gueuse ! la gueuse ! »

A ce mot, Renys comprit la chose, et que tous deux étaient dupes.

« Prenez mon bras, Madame, dit-il à Thérèse, Je vais vous reconduire. »

Mais elle, épouvantée, s'enfuit, et, courant sur les aiguilles de pins, glissant, patinant, perdant pied, dans un désarroi de tout son être, se lança enfin hors de l'enclos. Arrivée dans le jardin, elle s'arrêta, se ressaisit, donna quelques coups de doigt à sa robe, affermit les guirlandes de sa houlette, et, se maîtrisant d'un beau mouvement d'âme, entra dans la salle de bal.

Elle s'avança vers Mme d'Esterel :

« Excusez-moi, ma tante, j'étais allée dans le jardin, me sentant un peu de migraine. Je monte me baigner le front et reviens à l'instant. »

Puis elle ajouta d'une voix facile :

« Permettez que j'arrange cette dentelle à votre épaule... voilà !... elle faisait un vilain pli. »

Pendant une lente minute, les deux jeunes gens restèrent face à face ; l'un tirait nerveusement ses boucles bleues, l'autre agaçait une de ses ailes, mais cela ne lui donnait pas une contenance, car il claquait des dents. Une brise légère passa dans les feuilles, alors, brusquement Jean courut sur Renys, la main haute, mais, dès la menace indiquée, Jacques lui saisit les poignets, et, les serrant :

« Si nous restons dans ces costumes ridicules, dit-il, nous allons nous gifler ! Mieux vaut une explication. Tu vas rentrer à l'instant au bal, puis chez toi. Enlève ton travesti. Je serai à ta porte dans une heure. »

Et, comme Villaines hésitait, il reprit, la parole forte, puis soudain adoucie en prière :

« Je veux que tu fasses cela ! entends-tu ?... Allons, Jean, fais-le... je t'en prie ! »

Villaines s'en alla, la tête basse, en trébuchant un peu, et bientôt ses ailes et sa forme noire disparurent au cadre de la porte du jardin.

Lorsque Jacques le suivit, quelques instants plus tard, l'entêtante odeur du chèvrefeuille lui monta au visage, et, regardant le talus opposé, il vit un homme et une femme qui, de l'herbe, se levaient mollement.

XXI

LES AMES PROCHAINES

Depuis trois quarts d'heure, Villaines battait la fièvre. Il avait dépouillé en hâte son travesti de vampire, ôté son fard, décollé ses paillettes, et revêtu un costume d'intérieur. Tout d'abord, l'idée lui était venue de fermer sa porte à clef, de se coucher, et, le visage enfoui dans son oreiller, de quérir le bienheureux sommeil par quoi, du moins, on ne se souvient plus ; mais il sentit que Renys ne pardonnerait pas l'insulte, et il attendit.

Quelque temps, il fut pris d'un balancement moral très pénible, on eût dit que sa pensée haletait. En son âme, il voyait un grand désordre. Il le fut examiner, et, soudain, au pre-

mier essai de cette enquête intérieure, des passions se heurtèrent, gesticulèrent, bondirent, puis se dressèrent enfin, — fixées.

Le souvenir de Thérèse se fit réel : la chair rose aux frissons d'ambre, le beau corps blond, devinrent une vision hallucinante, et il connut le spectacle de la maîtresse d'un jour unie à Renys, pâmée sous ses caresses, et glissant vers lui un regard de reconnaissance. Oui, c'était bien la croupe amoureuse, les reins élastiques, la bouche entr'ouverte où Villaines notait cette lueur d'ivoire dont l'aspect l'attirait à y choquer ses dents.

« Quelle infamie !... Quelle saleté !... Quelle ordure !... Ah ! »

Mais ce fut là toute sa colère, et son angoisse ne souhaita plus faire de cris, apaisée à l'instant par trop d'acuité.

Villaines n'avait plus ni haine, ni jalousie, il ne ressentait qu'un vague besoin de larmes, et, pour n'avoir pas à envisager cette nouvelle douleur, il voulut s'occuper.

Il fourragea dans ses tiroirs, remuant des cahiers pleins de notes, jamais montrées à personne. Depuis un mois, sa paresse ne s'était pas secouée à les ouvrir. A leur lecture, il souhaita se dérider, et, tirant une liasse, il la déplia, désirant de tout son vouloir y trouver un inté

rêt, comme aussi à ce plan d'ouvrage qui devait raconter, en une chaîne de poèmes en prose, les fugitives émotions d'un café-concert.

Décors.... Sous ce titre, il voyait la suite souvent, mais si mollement, espérée : les joies éphémères, les chansons rauques, les danses déhanchées, sous les yeux fixes des lampes électriques, et, dans le théâtre plein de nuit, la soudaine lyre des écharpes envolées en flots d'ombre et fleurs de feu.

« Projets que tout cela ! pas une page qui soit achevée ! à la douzième ligne, ma nonchalance s'égayait déjà à faire des dessins aux marges ! Rien que des fragments ! embryons de poèmes et tentatives d'action ! Je n'ai jamais eu que des essais de pensées ! Ma vie elle-même n'est que supposée !... une faillite ! La jeunesse est mauvaise ! »

C'était aller un peu loin, mais les déceptions sensuelles conduisant vite aux idées générales, Villaines se plaisait à de larges injures. Il rejeta ses notes loin de lui, et fit preuve d'une éloquence plus précise en murmurant, la voix violemment navrée :

« Ah que je suis donc malheureux! »

Un appel bref vint de la rue :

« Jean ! »

Villaines sortit sur le palier, tira le cordon de

la porte, puis vint se rasseoir à son bureau, et se prit le front dans les mains.

Renys entra. Il se tint debout devant Villaines et dit en paroles un peu saccadées :

« J'ai cru qu'il serait utile d'avoir une explication claire. Il semble que tu as été l'amant de Madame Lansky.

— Il semble, est joli ! » dit Villaines sans lever la tête.

Renys continua :

« Elle est ma maîtresse depuis plus d'un an. Tous deux nous avons été trompés. Je pense qu'elle ne nous aima ni l'un ni l'autre... nous fûmes ses jouets sensuels... elle s'amusa de notre ardeur. Pour cette femme je n'ai aucun respect... avec nous, exactement, elle prit du plaisir. Oh ! je sais bien ! au point de vue social je parle comme un goujat ! peu m'importe. Mon sentiment reste stable qu'une amitié féconde vaut mieux que l'amour de chair d'une femme, fût-elle splendide. Celle-là m'a fait passer de mauvaises heures, m'avilissant à cette attitude d'amant de mondaine, qui, souvent, me répugnait.

— Voilà qui m'est parfaitement égal ! dit Villaines.

— Jean ! ne m'interromps pas, ou ça va se gâter, et il faut, il faut à toute force que tu m'écoutes ! »

Renys avait crié ces paroles, mais il reprit d'une voix qui suppliait presque :

« Je ne veux pas que cette épreuve nous sépare, ce serait trop bête ! tout au contraire, je souhaiterais qu'elle nous réunisse. Nous sommes camarades, devenons amis... c'est un curieux moment pour te le proposer et pourtant... enfin, c'est à toi de décider. Je t'offre mon affection de tout cœur... une amitié forte et sincère. Si tu veux, jusqu'à notre examen, je disparaîtrai, car tout cela doit t'avoir bouleversé beaucoup... j'irai travailler à la campagne. A mon retour, je viendrai chercher ma réponse... tu auras eu le temps de réfléchir. »

Il y eut un silence chargé. On entendit très clairement un pas d'homme qui sonnait dans la rue. Villaines leva son front d'entre les tresses de ses doigts :

« Inutile, c'est tout réfléchi ! »

Et il lui tendit la main.

« Ah! tu es un brave garçon, toi ! » s'écria Renys.

Les jeunes gens se taisaient maintenant ; pendant quelques moments, ils ne surent plus trouver de paroles, et, en vérité, il ne s'en fût point rencontré qui n'eussent déparé leur émotion. Pourtant, ils avaient tout leur cœur à se dire, et ce fut presque en un murmure que Villaines reprit :

« Je l'accepte, ton amitié ! je la saisis comme une chose dont j'ai faim et soif. Certains jours la vie d'étudiant me semble lassante. Il est fort agréable de causer, de rire, de danser... oui, mais combien ces heures nous paraîtront-elles perdues, auprès des merveilleux instants que seule une amitié ou un grand amour procure ! Oh ! les précieuses minutes ! qu'est-il besoin de parler ? à quoi servent les mots ? On se comprend d'un regard, ou par quelque effluve encore moins réel. En se livrant à de telles correspondances, nos sentiments prendront une étrange force. Nous nous perdons en détails, en plaisanteries, en paradoxes ! Notre esprit nous amuse et nous égare ; seul notre cœur peut nous conduire vers ce que nous désirons : Vivre droit !

— Ce fut le travers de notre jeunesse, répondit Renys, de se couvrir de trop d'ornements. A peindre ainsi un décor qui pût nous amuser et nous plaire, nous avons faussé notre âme. Rappelle-toi nos enthousiasmes, les discours que nous tenions à une nature en travesti ! A quoi nous a menés ce carnaval de rhétorique ? Etait-ce une conviction qui nous poussait ? Etions-nous les disciples de deux philosophies ? Non pas !

« Qu'elle te parût juste ou fausse, tu prenais

la première idée venue; j'en soutenais une autre pour l'unique émotion de contredire, et nous parlions... jusqu'à la fatigue.

» Et voici qu'à ces jeux oratoires notre caractère s'est brouillé et n'a plus de précision. Luttier fut sage de les éviter, son air frivole lui servit d'armure; Herbillon fut sage de s'en défendre; nous fûmes fous de nous y passionner. Il est temps, mon ami, il est grand temps de mettre notre cœur à nu.

— Ces enthousiasmes, dit Villaines, eurent au moins un avantage, celui de nous occuper beaucoup. Un travers, un ridicule, s'empare volontiers d'une âme d'adolescent, il est difficile, plus tard, de le faire se démettre. La troupe colorée de nos phrases avait tellement serré les rangs qu'il fut malaisé aux défauts de s'y insinuer. L'obstination d'Herbillon rétrécira son esprit; le sautillement de Luttier fera de lui un homme léger, et, partant, un homme à craindre; ils étaient par trop dépourvus d'ornements, or il ne faut point que la jeunesse dédaigne les bijoux. Nos accès de lyrisme en furent. J'en déduis qu'il nous sera facile de faire table rase. Si notre caractère n'offre guère de point saillant et bien décidé, au moins ne s'est-il rien élevé en nous qui fût un vice constitué, parmi tant de variations.

— Mais quels lendemains ! s'écria Renys. Après ces orgies de mots, ces broderies, ces visions colorées, je sentais en moi comme une âcreté de fin d'ivresse. Le temps est venu de quitter jusqu'au souvenir de ces choses, d'être nous-mêmes... et, pour l'instant, nous ne sommes rien. On ne peut vivre en un cortège de jeux d'esprit, il faut nous créer une conscience. Elevons-nous jusqu'à cette pensée, envisageons-la sans faiblir, car, désormais, c'est à la conquête de nos âmes que nous marcherons, de nos âmes, entends-tu ?

» L'âme d'Helvin était au fond de la mare, malgré toutes ses tentatives il ne l'a trouvée qu'en mourant; Herbillon la découvre, poussé par une forte idée du devoir ; Luttier joue avec et fera toujours ainsi. Nous nous sommes attardés trop longtemps aux plaisantes bagatelles du seuil... Où sont-elles donc, ami, nos âmes prochaines ?

— Nos âmes prochaines ! O Jacques ! c'est le fond de notre cœur que tu dévoiles. Souvent je me suis lamenté de ne pouvoir vivre ma vie et suivre l'idéal que je portais en moi... Vivre droit !...tu l'as bien dit... avoir une âme fortement trempée ! Seul, je ne puis y parvenir, et n'arrive qu'à de vaines plaintes. Essayons tous les deux !

« Voilà huit mois que nous nous connaissons, huit mois qui ont servi à préparer notre amitié. Elle jaillit maintenant comme une source vive, et répandra sa fraîcheur sur toute notre vie future ! Bientôt, nous aurons fini nos examens; après les vacances, en novembre, ce sera le régiment; puis... que savons-nous ? D'ici-là, combien de choses n'avons-nous pas à apprendre !

— Apprendre ! dit Renys, c'est cela, apprendre ! Nous manquons de sincérité : nos rapports consistèrent à voiler nos sentiments ; nous manquons de pitié : des gens souffrent autour de nous, et nous ne prêtons pas l'oreille à leurs cris ; nous manquons d'amour : nous l'avons confondu avec le plaisir. Sincérité, pitié, amour, trois choses ignorées, et qui, pourtant, font toute la douceur de vivre.

— Et c'est la vie qui nous les enseignera, dit Villaines, car, maintenant, nos rêves sont réalisables ; nos projets, nous les orfévrerons, au lieu d'y songer mollement. Nous avons agi, non suivant des règles mondaines, mais suivant notre cœur, et vois, déjà nous en cueillons les fruits ! A quel dieu puis-je rendre grâce de nous avoir donné cette heure splendide ? »

Trahis par leurs nerfs, les deux jeunes gens pleuraient doucement quand, dans la chambre, l'aube se glissa.

XXII

ÉPISODE DU CLOWN BLOND

C'était un petit port familier.

Des barques s'y balançaient sans trêve, en éveillant un clapotis très doux. Un voilier et des bateaux de plaisance s'arrêtaient parfois quelques heures, et faisaient tout un remue-ménage, comme pour l'arrivée d'un grand seigneur. Dès le goulet franchi, il semblait qu'on fût en pleine mer, car le petit port s'ouvrait à l'extrémité d'un promontoire orné d'oliviers, et qui s'allongeait, mince et vert, entre les flots. Le village était important. Il y avait une église catholique, écrasée sous un dôme que l'architecte aurait voulu byzantin ; dans le bois, on trouvait, en suivant des poteaux indicateurs, une

chapelle wesleyenne d'un style on eût pu dire rectangulaire, et, de ce fait, les étrangers qui venaient soigner à Saint-Nère leurs poumons en dentelle pouvaient trouver des souvenirs de la patrie dans cet engorgement qu'est un dimanche anglo-saxon. Ainsi, Dieu se trouvait abondamment servi, mais les prières qui devaient le plus lui agréer étaient encore celles que sifflaient dans le bois, si fervemment, une douzaine de rossignols dont les chants d'amour valaient tant de cantiques !

Sur le quai du port, des pêcheurs avaient l'air de dormir, des vieilles femmes tricotaient, allègres, au seuil des maisons, et, sur la plage qui s'étirait, là-bas, vide et jaune, des filets séchaient leurs mailles. Avec la bonne odeur des algues, les senteurs d'oliviers, et comme un arome de fleurs, cela formait un petit univers agréable pour un rêveur qui n'aimerait que son rêve, car les anglais avaient fui, l'hôtel était fermé, l'enclos du lawn-tennis livré aux mauvaises herbes, et seule était fréquentée l'auberge du *Point-de-Vue*, qui était blanche, propre, et dont la servante avait dix-neuf ans.

C'est là que Renys et Villaines sont venus s'installer pour deux mois d'été. En récompense d'examens brillamment subis, leurs parents avaient proposé des sites helvétiques, des

panoramas alpestres, des paysages du Tyrol, les eaux et leur casino ; ils ont souhaité mieux : quelque village tapi dans la verdure, et dont les alentours seraient parfumés et pleins de cigales. Ils ont deux chambres dans l'auberge, elles donnent sur le port; un olivier y jette de l'ombre pendant le jour, en se penchant à la fenêtre on peut presque saisir les branches, et, la nuit, quand la lune trace sur la mer un féerique chemin et risque des éclairs parmi les barques balancées, sa face brille entre les rameaux, comme un beau fruit.

Il est, en ce village, un repos merveilleux, de l'harmonie tranquille. Tandis que tricotent les vieilles femmes, que les pêcheurs dorment, et que les bateaux jasent avec les petites vagues, devant le bois d'oliviers et de pins, où, n'était la chapelle anglicane, des nymphes devraient se promener la main dans la main, s'étend un large pan de méditerranée voluptueuse, éblouissante sous le soleil, et brodée de sourires d'argent.

Les jeunes gens ne parlent à personne qu'aux pêcheurs et à la servante qui sourit beaucoup, sourit encore avec de jolies dents, mais ne veut pas qu'on l'embrasse. Jamais leurs journées ne paraissent longues : ils se lèvent parfois très tôt, vont à la pêche, se baignent, puis, tandis

qu'aux endroits découverts le soleil frappe le sol avec des violences de cymbales, ils font la sieste dans le bois d'oliviers, et rêvent de muses en blanches robes avec des harpes d'or et des couronnes. Le soir, ils visitent le port, regardent la mer qui s'assoupit dans un concert de murmures, et contemplent longuement les bienheureuses étoiles qui les étonnent de leurs clins d'œils clairs.

Ils sont très heureux ensemble, se reposent de trois mois de travail, désireux avant tout d'éloigner toute idée de *pandectes*, de respirer le vent et de se laisser bercer par la mer, sans penser aux *servitudes de vue.* De toutes ces choses ils jouissent pleinement, ne songent guère à se lamenter... et de quoi ? puisque seul les troublerait peut-être le sourire aux jolies dents de la servante.

Ils n'ont fait au superflu qu'une seule concession : Renys a dans sa chambre un piano, et, quelquefois, la nuit, quand tout paraît dormir, il se prend à jouer quelque page, alors, d'ineffable façon, la *Sonate du clair de lune* s'unit au clair de lune et des *Nocturnes* aux pénombres nocturnes.

Une après-midi, Villaines et Renys étaient, comme à leur coutume, couchés dans l'ombre du bois. Jean se demandait comment on pou-

vait bien jouir mieux du calme de sa pensée que parmi ces arbres sympathiques, et, la question restant sans réponse, il en déduisait un plaisir nouveau.

Soudain il se haussa sur un coude et dit :

« Je suis dans l'état d'esprit d'un malade qui renaîtrait à la vie. Oui, cet exil d'été me paraît une convalescence ! N'est-il pas doux de se cuire au soleil, de se rafraîchir sous un feuillage hospitalier ?... ce cher soleil !... cet exquis feuillage !... Qu'importent le passé et l'avenir ! Une coupe de vin est posée devant nous, haussons-la pour que les rayons s'y réfractent, buvons d'un trait, et retournons un verre vide ! Du passé, nous ne glanons guère que des herbes mauvaises ; un souvenir douloureux laisse plus de traces que la mémoire d'une joie, et quant à l'avenir... ah ! Dieu ! pourquoi s'en occuper ? Laissons venir le vol des heures.

— Oui, Jean, répondit Renys, nous sommes vraiment enviables. Je songe que mes parents montrent à ma sœur les beautés de la Suisse et ses hôtels. Hier, ils ont dû gravir des pics neigeux ; aujourd'hui, visiter une caverne, et peut-être, demain matin, seront-ils perdus dans un épais brouillard. Leurs dernières nouvelles descendaient de trois mille mètres sur une carte postale illustrée (illustrée d'une montagne et

d'un hôtel, bien entendu). Je les plains ! ils piétinent dans la neige, leurs yeux se brûlent à des infinis blancs ou s'attristent devant la procession des moraines, ils n'entendent que de monotones cascades et des échos que le guide éveille en hurlant ; des chalets trop prévus apparaissent dans les gorges, et la végétation est réduite à l'attendrissant edelweiss, détresse des chansons. Pense donc ! quand, après les glaciers franchis, les coups d'alpenstock, les ahans scandés, ils auront atteint un sommet où nul avant eux, certes, n'a su parvenir, ils y trouveront la carte d'un dentiste américain, dans une bouteille. Je préfère mon chaud soleil de Provence où tout est grâce et vigueur !

— Et pourtant, dit Villaines, tout le monde préfère geler sur un névé que d'avoir un peu chaud. On ignore que les roches sont plus hautaines en été, la Méditerranée plus brillante, le ciel plus profond, et la population plus belle... les femmes surtout, avec leur profil de sarrazines. Non !... les eaux, les Alpes, la plage élégante, les hôtels... beaucoup d'hôtels. C'est le rêve de Luttier qui doit, en ce moment, voleter, un verre en main, autour de quelque source pour rhumatisants, tout en coquetant avec des jeunes filles... et puis, tout cela m'est égal !... ces oliviers sont d'une forme tout à fait

sensuelle !... Je me complais dans ce peu d'égoïsme. »

Et Renys s'étira en un bâillement de bonheur.

Il dit encore :

« Deux mois vont s'écouler où nous n'aurons d'autre devoir que de penser à nous-mêmes, nous pourrons agir à notre guise, et, lorsqu'en novembre le service militaire nous retiendra pour un an, nous pourrons vivre sur l'acquis de la saison passée. Dans quinze jours je te quitterai pour aller en Algérie. C'est un rêve qu'au Lycée j'ai caressé tout au long de mes classes ; le voici qui se réalise ; là-bas, je ferai provision de rêves. A moi, qui suis passionné de soleil et d'étendue, quelles voluptés ne me promet pas ce pays où les noms même des villes charment de leur musique ! Ecoute : El Mraïer... un accord de harpes ; Biskra... un appel de cuivre, Tiout... deux notes de flûte. Ce concert est déjà pour la sensibilité une leçon de style.

— Ah ! te voilà revenu, dit Villaines, à une ancienne manie ! tu cherches des enseignements aux aspects d'un voyage ; mais cette méthode est bonne, pourvu qu'on n'y mette pas trop d'imagination. Notre tort fut de choisir dans la nature les seuls exemples qui pouvaient nous plaire.

« Ce village, où nous charmons nos vacances, m'incite d'ailleurs à des rêveries pareilles. J'ai toujours eu une particulière tendresse pour un havre quel qu'il fût; à Marseille, le vieux Port m'est un lieu de délices. La nuit on ne voit guère l'eau, on la devine par la délation de quelques frissons de lune. J'aime aussi la forêt des mâts; ils sont éloquents si l'on veut bien les consulter. On trouve à les voir un plaisir aristocratique, car ils sont inégaux, et leur taille nous dit la qualité du vogueur.

» Quand on est entré dans l'intimité des bateaux, et qu'on a gagné leur confiance, ils racontent de curieux récits. Un paquebot vous narre les longues traversées, le cercle stérile de l'océan, les collines des houles parallèles; une tartane sait faire revivre les lents cabotages près des côtes ensoleillées, les jours où l'air danse, où le vol des mouettes elles-mêmes s'exténue; et la petite barque de pêcheur, que de choses on apprend à l'écouter! elle vous décrit la tendresse des soirs d'été, les îles aux ardentes formes, et ces merveilleux rochers blancs, qui, au coucher du soleil, se teignent si puissamment de rose.

» Mais ces histoires apportent leur tristesse, et l'on se prend à songer qu'une de nos courtes vagues mettra un jour la barque sur le flanc.

Elle coulera avec le désespoir secret de n'avoir pas voyagé davantage, et d'ignorer les côtes exotiques et les vents alizés. Ou bien elle pourrira lentement dans le port, et ce sera pire, pire que de s'être brisée en mer, cette vieillesse qui n'est plus bonne qu'à garder des filets ou servir à des jeux d'enfants. Et songe donc ! quand elle ne pourra même plus flotter, peut-être son bois servira-t-il à des usages terrestres ! Ce doit être une grande souffrance que d'être ainsi éloigné des vagues ! Ah ! qu'elle doit regretter de n'être plus la belle barque neuve, qui, un matin de printemps, cingla sur la mer accueillante, et, quand elle revint au port, fut saluée par ses sœurs paresseuses, restées à l'ancre ou attachées aux anneaux lourds des quais. Alors, elle jouissait de la caresse de la brise et du frôlement rapide des poissons sur sa quille... maintenant, ses débris allument le feu d'un pêcheur.

» Les barques, vois-tu, Jacques, ce sont presque des êtres humains. Durant leur enfance, on les a entourées de soins dans des chantiers qui sentaient bon le bois, puis on les a tendrement essayées aux premières ondes, à l'abri des anses, et leurs maîtres, par amour, leur ont donné de jolis noms de femmes, ou les ont mises sous la protection de saintes. Quand la première brise

a gonflé leurs voiles, alors seulement on a pu savoir quelle serait leur destinée. Elles étaient sorties plusieurs ensemble, pour se porter secours en cas de danger; certaines, mal construites, n'ont pu franchir le goulet, mais d'autres ont coupé les flots, lancées sous le vent du large, et, dès qu'elles eurent affermi leur courage, chacune, insoucieuse de ses compagnes, est partie jeter ses filets.

» Cela me rappelle à nous-mêmes... pour affronter la vie nous avons lié nos volontés l'une à l'autre ; cette union serait-elle éphémère? Se pourrait-il qu'un jour, confiants en la force de notre âme, nous nous séparions, muets, les yeux fixés à la contemplation d'un idéal personnel?

» Et voici qu'en spéculant sur les bateaux et les vagues, il me vient une tristesse... tristesse de me dire que si notre amitié présente est assurée du fait d'un combat parallèle, celle de demain risque de ne pas l'être ! »

Content de son petit discours, Villaines se tut et regarda Renys. Celui-ci sourit :

« Voilà une conclusion bien pessimiste ! je dois dire qu'elle ne m'émeut guère. Notre affection est trop forte pour que les tracas de la vie l'effritent, et puis, cher ami, n'avions-nous pas décidé que le passé et l'avenir ne nous inquié-

teraient plus ? Il ne faut jamais tirer d'une analogie tout ce qu'elle peut donner. Considérons les choses d'un œil paisible, et goûtons l'heure. »

Ils se reposèrent sur cette idée et ne parlèrent plus.

A l'horizon jaillissaient des flammes de nuages, pourpres sanglantes de l'agonie solaire. Il y eut tout un éblouissement en gammes de teintes allant des laques profondes aux cinabres les plus aigus, et, sous les ramures du bois, de longues flèches filaient.

« Ah ! qu'on est heureux ! » soupira Villaines.

Sa voix était si triste qu'on eût dit une plainte.

Soudain, on entendit quelqu'un marcher dans le sous-bois, et, comme les deux amis se retournaient, ils virent s'approcher un jeune homme.

Il était tout baigné des rayons obliques, et comme vêtu d'un manteau de soleil. Il s'arrêta, s'accouda à un arbre, et, le corps violemment hanché sur la gauche, se mit à regarder l'horizon.

Quels monstres épiaient la mort du dieu ! De grands reptiles allongés sur la mer semblaient boire la flamme solaire, et, sur le bûcher, planaient d'invraisemblables oiseaux-nuages ressuscités d'époques fossiles, protéiformes, pen-

nés, becqués, onglés de feu, et faisant voler autour d'eux et jusqu'en plein ciel, toute une nuée de duvet rose.

Cependant le jeune homme s'était assis par terre, et se tenait les pieds dans les mains en une pose bizarre et crispée. Son veston, qui avait dû être bleu, un jour lointain, était ouvert sur un tricot déchiré qui laissait voir la poitrine ; sous le béret en loques, des cheveux frisaient, crépus et blonds.

Se croyant seul, il restait immobile, serrant toujours ses semelles de ses mains jointes ; bientôt il s'agita, pris d'inquiétude :

« Black ! cria-t-il, Black ! ici ! »

Un chien jappa, et, sortant du bois, bondit vers son maître, mais, dès qu'il fut auprès de lui, vers Villaines et Renys, il lança des aboiements brefs et furieux.

« Black ! Allons, Black ! sois sage ! Pardon, messieurs, je ne vous avais pas vus ; ne craignez rien, le chien est gentil ; n'est-ce pas, Black? »

Et Black, apaisé, se coucha en rond, après s'être un peu tortillé pour trouver une place.

« Oh ! il n'y a pas de mal ! » dit Villaines d'un ton aisé

L'étranger se remit à bercer ses savates, et Renys, gêné par cet intrus qui marquait le pli de rose à sa béatitude, parla à son ami de

choses indifférentes, pour nouer à nouveau la conversation.

Tout à coup, le jeune homme, sans presque se retourner ni changer de position, prononça d'une voix enrouée :

« Messieurs... cela vous amuserait-il que je fasse le saut périlleux en arrière... ou bien des flics-flacs jusqu'à ce gros arbre que vous voyez là-bas ? »

Jacques haussa les épaules et répliqua sèchement :

« Oh ! pas le moins du monde ! merci bien. »

Il eut envie de s'en aller, mais comme partir en ce moment eût semblé ridicule, il demanda à Villaines combien de temps ils pourraient rester à Saint-Nère, et tourna le dos à l'étranger.

Jean ne répondit pas. Il considérait l'homme au veston : un acrobate sans doute, son tricot paraissait bien être un vieux maillot de cirque. Il aurait voulu le lui demander, mais une trop grande paresse coulait en lui, et, mieux que des questions inutiles, il souhaita s'étirer simplement et ne plus penser à rien. Puis il murmura :

« Quel fâcheux ! nous étions si bien ici ! Maintenant on ne peut plus causer. Allons-nous-en... veux-tu ? »

Mais Renys non plus ne dit rien.

Il avait rencontré le regard de l'acrobate, et son aspect lui était sympathique, malgré la première impression. Ces cheveux frisés, ces yeux d'un vert indéfini, et cet air de douceur sur tous les traits répandu, firent que Jacques s'humanisa; mais, tout à coup, le garçon rougit violemment, d'une rougeur pénible, qui l'empourprait jusqu'à la gorge. Il se leva :

« Viens, Black! viens, mon gros ! »

Il partit, suivi de son chien, et ce fut très triste, cet homme et ce caniche, qui, sans qu'on sût pourquoi, s'en allaient on ne savait où.

Jean jeta un coup d'œil à Renys. Tous deux s'étaient repentis de leurs pensées dures.

« Hé, là-bas ! cria Jacques, hé, là-bas ! venez donc par ici ! »

Le jeune homme s'arrêta, hésita un moment, puis revint :

« Qu'y a-t-il pour votre service, Messieurs ? Voulez-vous que je fasse le saut périlleux ? Je me tiens aussi très longtemps sur la tête sans toucher terre des mains. Black sait marcher sur les pattes de devant, et trouver un mouchoir.

— Non, dit Villaines, asseyez-vous. »

Il s'assit et le chien, se couchant sur sa jambe, le regarda d'un œil interrogateur.

« Vous appartenez à un cirque ? demanda Jacques.

— Oui, Monsieur, balbutia le jeune homme, c'est-à-dire... je suis clown... clown et... acrobate. Mais, en ce moment, je...

— Pourquoi nous demandiez-vous de faire des tours ? » interrompit Renys.

Et, comme la question paraissait sotte, il ajouta :

« On pourrait se blesser ici à cause des brindilles de pin, et des pierres. »

Le clown blond sourit :

« Oh ! cela n'est guère important ! on n'y pense pas ! Voyez-vous, Messieurs, en hiver, lorsqu'il y a beaucoup d'Anglais, je gagne assez d'argent en faisant le pitre... c'est mon métier en somme. Oui, mon métier... pour le moment. Ils me donnent des pièces blanches, mais ce n'est pas eux qui s'inquiéteraient des pierres ou des aiguilles de pin !

— Etes-vous heureux ? questionna Villaines.

— Heureux ?... Je ne me le suis jamais demandé ! Dans un ou deux ans, je saurai peut-être si je suis à envier ou à plaindre. Pour le moment, je travaille. »

Jean se sentit gêné que ce garçon parlât comme eux, et n'eût point d'intonation plébéienne, ni d'affectation familière ou servile. Alors il lui offrit des cigarettes, et Jacques vou-

lut savoir le nom de certains villages que l'on voyait sur la côte, taches claires parmi les oliviers. Le clown donna ces renseignements avec précision, puis se leva et voulut partir.

« Mais restez donc, dit Renys, vous n'êtes pas tellement pressé ! »

Et Villaines qui désirait aussi être aimable fit remarquer qu'il était encore tôt.

« Vrai ! Je ne vous gêne pas ? Vous comprenez, je n'ai pas l'habitude de parler à des Messieurs. Ils me font faire des tours, me demandent mon âge, et me renvoient. Vous êtes les premiers qui ayez causé avec moi. Ah ! si vous saviez quel plaisir cela me donne !

— Eh bien ! continuons ! dit Villaines, nous ne demandons pas mieux !... mais... comment se fait-il ?...

— Je devine ce que vous allez dire ! interrompit le clown. Comment se fait-il que je parle le français d'une façon convenable, et que je gagne ma vie à faire le saut périlleux ?... L'un ne va pas avec l'autre, n'est-ce pas ? C'est pourtant fort simple !

— Racontez-nous cela, dit Jacques ; voyez, on est très bien assis par terre, la vue est splendide, il commence à faire plus frais, racontez-nous votre vie. »

Mais Villaines pensait que là-bas, à Stalla-

dour, une prière identique avait été faite à Helvin, et il se souvenait trop de la navrante histoire qui s'était déroulée.

« Voyez-vous, Messieurs, papa était un gros fermier à la Tour-du-Pin où je suis né. Notre propriétaire s'était intéressé à lui et l'avait envoyé au Lycée de Grenoble, de sorte qu'il avait reçu une très bonne éducation. C'est lui qui m'a appris tout ce que je sais. Pendant la journée, je m'occupais un peu des bestiaux et de l'écurie, mais il me restait encore pas mal d'heures libres, alors je suivais papa quand il allait dans la forêt. Là, il m'enseignait à connaître les oiseaux, à distinguer les arbres et jusqu'aux plus petites plantes. Il me disait quelles sont les mœurs des animaux, comment on relève les traces des bêtes sauvages, et me mettait en garde contre les superstitions et les contes de bonnes femmes auxquels nos paysans croient comme à parole d'évangile.

» Le soir, nous nous réunissions dans la cuisine de la ferme ; elle était grande et aussi luisante qu'un pont de cuirassé. Maman tricotait près du feu, mon frère et moi étions couchés sur une peau d'ours et papa, dans son grand fauteuil, nous faisait la lecture. Quand nous ne comprenions pas, il nous expliquait les choses jusqu'au

moment où nous avions bien saisi. Il avait une belle voix grave et lisait si bien ! Sa grande préoccupation était que mon frère et moi ne pensions pouvoir mépriser les gens de la campagne parce que nous en savions plus long qu'eux.

» Il faut être à la fois doux et sévère, nous disait-il ; doux pour les autres, sévère pour soi-même. »

» Il nous parlait alors du vieux propriétaire qui l'avait fait élever, et nous apprenait à respecter sa mémoire.

» Je n'aime guère songer à ces chères veillées ; les bûches flambaient dans la cheminée et faisaient un bruit d'enfer, au dehors, la neige tombait (vous savez comme c'est silencieux et beau, la neige !) ou bien le vent hurlait, les arbres gémissaient comme si on leur donnait des coups de trique, et, sur le toit, la girouette grinçait, oh ! elle grinçait !... C'était bon d'avoir chaud !

» L'heureux temps ! on vivait au jour le jour du bonheur qui nous était offert, sans penser que les revers viendraient jamais... Ils ne se sont pas gênés pourtant !

» Je reviens à mon histoire. — Papa avait fait installer dans la grange deux trapèzes et une barre fixe ; il pensait que ces exercices nous

feraient du bien en assouplissant nos muscles, mais ne croyait pas qu'il me donnait là mon gagne-pain! Bientôt je fus saisi d'une passion pour la gymnastique. Plus d'une fois, je suis rentré à la maison dans un piteux état, avec un poignet foulé ou une blessure à la tête. Eh! tant pis! je recommençais toujours! Lorsque j'étais tout gosse, papa m'avait mené dans un cirque ambulant de passage à la Tour-du-Pin, et l'un des acrobates m'avait inspiré la plus profonde admiration. Il ne devait pas être bien fort, le pauvre homme! Cette impression-là, je ne l'ai jamais oubliée, et je restais parfois des heures à faire des tours dans la grange.

» Voilà encore un souvenir pénible!... cette grange!... Il y avait toujours une bonne odeur de foin, et trois pigeons avaient niché sur une des fenêtres. A la fin, ils s'étaient habitués à mes exercices, et ne s'effarouchaient plus du tout, comme d'ailleurs les souris qui trottinaient menu sans s'occuper de moi.

» De temps à autre j'avais la visite de papa, et quand il me voyait tellement passionné par mon acrobatie, il me disait :

» Reste ici, François, reste! Le travail se fera bien sans toi! »

» Et cela me rappelle, Messieurs, que je ne

vous ai pas encore dit mon nom. Je m'appelle François Bernier.

» J'obéissais volontiers, et restais accroché à mes trapèzes. Lorsque j'étais satisfait d'un rétablissement, ou quand je me sentais par trop las, je me couchais dans un coin et prenais un livre. C'est dans la grange que j'ai lu tout Montaigne et les contes de Voltaire qui sont si jolis.

» Maintenant mon histoire va devenir moins gaie. Les malheurs sont arrivés en troupe. On a creusé plus d'une tombe dans le petit cimetière, cette année-là ! Le propriétaire y est allé rejoindre son père ; sa fille est morte deux mois plus tard ; il y a eu des orages de grêle et des éboulements ; maman est tombée malade ; mon frère Louis est parti pour le régiment, (depuis lors, il s'est mis à boire) ; puis, papa est mort, et maman à la fin de décembre. En janvier j'ai été forcé de partir ; la terre avait été vendue ; alors, par coup de tête, je me suis engagé dans une roulotte de cirque, comme acrobate et clown. Je forçais des paysans à rire en faisant l'imbécile. Ah ! si papa m'avait vu ! J'étais très malheureux, on me rouait de coups, et les gifles pleuvaient dans la baraque, les jours où le patron était ivre... il l'était toujours ! Six mois plus tard, et tout meurtri, (j'en garde encore des marques), je devançai l'appel. Louis étant sous

les drapeaux, je n'avais qu'un an à faire. Par bonheur on m'envoya à Paris, et là-bas, un beau soir, ma vocation fut décidée.

» C'était aux Folies-Drouot, (un camarade m'avait donné une place) ; les Lawrinson venaient de finir leurs tours ; il y avait beaucoup de fumée, de femmes, d'applaudissements ; un instant je perdis la tête, je crus que tous ces battements de mains étaient pour moi... alors je compris que, malgré les gifles, malgré les coups, il fallait toujours suivre sa voie, et je m'écriai (pas à voix haute bien entendu !)

» Et moi aussi je serai acrobate ! »

» J'ai lu, je ne sais dans quel bouquin, l'histoire d'un homme qui disait à peu près la même chose ; c'était de l'italien, mais la traduction se trouvait en note.

» Peu après, je fis la connaissance d'un gymnaste du cirque. Durant toute mon année de service, il me donna des leçons ; j'allais le voir dès que je sortais de la caserne, après la soupe. Jamais il ne voulut entendre parler d'argent.

» Mon petit François, disait-il, je t'aime trop pour accepter un sou de ta main, et puis, le travail me fait du bien à moi aussi. »

» La veille de ma libération, il s'est laissé écraser par un omnibus, sur le boulevard. Le cher homme ! vous ne sauriez croire combien

il était bon... mais passons, voyez-vous, cela me fait trop de peine !

» Au régiment j'ai eu de bonnes notes ; j'ai suivi les cours des élèves-officiers ; dans trois ans, je serai officier de réserve, et peut-être, à cette époque, gagnerai-je ma vie, comme acrobate dans un café-concert. Ne me méprisez pas, Messieurs... il ne faut pas que vous me méprisiez. Je considère mon métier comme un art ; c'est en somme ce qu'on a inventé de mieux pour imiter le vol des oiseaux... Et que pourrai-je faire d'autre ? Travailler aux champs ? j'en ai perdu l'habitude, et puis... non. Entrer dans un bureau ? c'est bien chanceux, et je me suis tellement voué à l'exercice, que rester assis sur une chaise me serait un supplice ; alors j'ai pensé à faire mon métier de ce qui n'était qu'un passe-temps. Si je réussis, je pourrai voir du pays, j'aurai des heures de loisir, je continuerai mes lectures... si je réussis !

» Et voilà pourquoi, Messieurs, quand, tout à l'heure, vous me demandiez si j'étais heureux, je ne pouvais vous répondre. Pour l'instant il faut travailler, préparer de nouveaux tours, les réussir. J'aurais pu trouver un engagement dans un cirque ; je vise plus haut, et suis venu me terrer ici pour ne pas avoir de distractions. Le pays est beau, le climat est bon, quoiqu'il fasse

un peu chaud; c'est un vrai plaisir de travailler dans ces conditions. Il me reste encore un peu d'argent, en étant économe cela pourra durer encore six mois. Parfois je sens bien qu'il est dur d'être seul au monde, (mon frère ? il vaut mieux n'en pas parler); mais Black, tout chien qu'il est, se montre excellent camarade. N'est-ce pas, Black ?

» Suis-je heureux ? suis-je malheureux ? Encore une fois, je ne sais pas... dans deux ans je pourrai vous le dire.

— Mon ami, s'écria Villaines, vous êtes un brave et digne garçon ! permettez-moi de vous serrer la main. »

Et Renys prononça :

« Ah ! bigre, oui ! »

Le clown serra les mains tendues, et murmura, la figure éclairée d'un bon sourire :

« Vous êtes gentils tout plein, Messieurs, mais, vous savez, les émotions fortes, c'est très mauvais pour les acrobates... ménagez-moi ! »

Maintenant Villaines et Renys gardent un air grave. Ils réfléchissent tous deux, et, devant le récit achevé, pensent que celui d'Helvin (Jacques y songe lui aussi) se plaisait encore à trop d'ornements, et qu'une âme dépouillée a vraiment bel aspect.

« Je suis obligé de m'en aller, Messieurs, dit le clown, je vais dîner... mais si vous restez encore quelque temps à Saint-Pierre, me ferez-vous l'honneur de venir dans le hangar où je fais mes tours ? Peut-être cela vous amusera-t-il. C'est au nº 12 de l'impasse Oriou, à droite, au fond.

— Vous n'allez pas nous quitter ainsi ! s'écria Villaines, et d'abord, ce soir, nous dînerons ensemble à l'auberge. Miséricorde ! voyez, il est près de huit heures ! venez vite, la soupe va être froide !

— Oh ! c'est impossible, Messieurs ! impossible ! Je ne suis pas présentable avec mon vieux veston et mes savates !

— Allons donc, dit Villaines, ne faites pas d'histoires ! Croyez-vous que mon ami et moi soyons vêtus comme des princes ?

— Et puis, ajouta Renys, à la campagne, on ne s'habille pas pour les repas... c'est très mal porté. »

Au dîner, le clown perdit bientôt toute timidité, la conversation se noua vite, et l'on eût dit que les trois garçons s'étaient connus dès leur enfance. Jacques et Jean parlaient beaucoup, voulant que leur invité se sentît à l'aise, et Bernier répondait d'une voix posée, en paroles calmes et claires; pourtant on sentait bien

passer au long de ses phrases comme un joyeux frémissement.

Le soir, ils se promenèrent sur le quai, et trouvèrent certaine jouissance à fumer des cigares. Pour le clown, c'était là un rare plaisir, pour les deux amis une occupation coutumière. Mais leur bonheur ne provenait pas uniquement de ce tabac brûlé. Renys et Villaines se sentaient fouettés d'émulation à voir cet adolescent d'une volonté si droite, et qui avait travaillé sans efforts d'analyse, ni agitation inutile. De plus, ils se savaient gré à eux-mêmes d'avoir plié leur cordialité à ne pas s'adresser aux seuls camarades qu'ils fréquentaient d'habitude. Ils avaient suivi leur cœur, et s'en trouvaient bien. Quant au clown, il brûlait de se livrer à des sauts périlleux ou quelque autre manifestation acrobatique, pour un peu détendre sa joie. Causer avec des gens plus instruits que lui, quel charme il y goûtait, lui qui, pendant plus d'un an, s'était vu réduit à n'entendre que les interminables discours que certains pêcheurs daignaient lui tenir. Il se pinça le bras pour empêcher son corps de s'évader en cabrioles.

Comme il y avait du clair de lune, il convenait d'admirer le paysage et ses ornements nocturnes. Les considérant, le clown osa quel-

ques phrases. Elles charmèrent les jeunes gens par le ton de sincérité qui s'y marquait et certain enthousiasme contenu. Peut-être eussent-ils préféré dans l'expression un vocabulaire plus étendu ; mais ils se blâmèrent vite d'avoir noté cette défaillance.

Bernier montra du geste la mer :

« Ah ! Messieurs, voilà qui est admirable ! Je ne me lasse pas de regarder le sentier tracé par la lune. Un laboureur a dû passer par là, et sa charrue avait un soc d'argent ! C'est une consolation de voir ces merveilles après une journée de travail !

— Bernier, vous dites de bien jolies choses, prononça Villaines, oui, vraiment ! ne croyez pas que je me moque, ce serait d'ailleurs ridicule et de fort mauvais goût, mais volontiers vous avouerais-je un peu de jalousie. Vous êtes heureux de pouvoir ainsi trouver sur la nature de vraies comparaisons de poète, sans les appliquer aussitôt à vous-même ; les nôtres sont plus tortillées, et, partant, moins sincères.

— D'autant plus, ajouta Renys, qu'un soupçon désobligeant m'aurait taquiné, si Jean m'avait indiqué cette analogie… on se souvient si facilement d'une lecture ! Cependant, il m'a tenu, aujourd'hui même, touchant le port, un petit discours qui ne laisse pas d'être savoureux. »

Jacques se plut à répéter, en termes d'une préciosité un peu trop surveillée, les considérations auxquelles son ami s'était livré sur les barques et les âmes. Il était curieux de l'esprit du clown, et Villaines devait comprendre cette curiosité, car il ajoutait aux dires de Jacques un incessant commentaire. Bernier saisirait-il ? son domaine intellectuel pouvait-il s'assimiler les tourments de leur adolescence ? Les deux amis avaient quitté maintenant l'analogie nautique, pour ne parler plus que d'eux-mêmes. Ils dirent comment l'angoisse leur était venue de se former une conscience, le trouble qu'ils en ressentaient encore, et, cheminant le long de la plage, ils émirent des phrases nombreuses, la voix paisible, car ils n'avaient plus guère besoin de se démener pour être sincères.

Le clown blond parla :

« Je m'étonne, Messieurs, que vous pensiez à ces choses ; je croyais qu'elles étaient réservées à ceux dont la place n'est pas encore libre au soleil. Ah ! lorsqu'on a son pain à gagner, et qu'il faut régler ses dépenses sou par sou, j'admets que l'on se préoccupe du lendemain, ce mystérieux lendemain où la misère poussera peut-être à voler ou faire un mauvais coup. On peut s'inquiéter alors de son *âme prochaine*, comme vous dites, et, pour ne parler que de la mienne, je la

voyais souvent bien mal en point, les jours où je me trouvais sans un liard, et que j'avais faim. Quand j'ai acheté mes trapèzes, (et Dieu sait pourtant s'ils sont mauvais !) j'ai dû rester trois mois à la diète. Oui, j'ai eu parfois de mauvaises pensées, je l'avoue... mais vous, Messieurs, vous qui êtes riches !... Comment peut-on se plaindre lorsque tout vient à souhait, et qu'il suffit de se laisser vivre pour être heureux ! »

Ce fut Jean qui répondit au clown :

« L'entraînement que vous avez imposé à votre corps, mon cher Bernier, a été, les premiers temps, suivi de fatigue ; certains muscles, restés toujours inactifs, furent brusquement réveillés, et je ne doute pas qu'ils en ressentirent au début de l'embarras. Il en va presque de même pour nous. Les bateaux que l'on construit avec soin, et que l'on envoie voguer en mer n'étaient qu'une piètre allégorie. Il reste vrai qu'il est impossible de vivre une vie d'homme avec une âme d'enfant. Un de nos amis en est mort, car changer d'âme est malaisé ; de là vient le trouble dont nous vous parlions. Les enfants ont des rêves immenses et de petites possibilités d'agir ; ils se figurent volontiers un voyage au Soudan lorsqu'ils ont trouvé dans leur jardin une hutte et un ruis-

seau ; mais, dès qu'une action réelle se présente, les voilà bien marris.

» Une nuit, j'ai rencontré Renys au bord de la mer ; tous deux nous fîmes de grands gestes, et la tempête qui giflait les roches nous invitait aussi à des propos sonores ; c'était un peu d'enfantillage... souffler des ballons est toujours inutile, s'il faut qu'ils crèvent. Plus tard, nous avons voulu perpétuer ces discours dans la vie journalière... eh bien, la vie journalière s'en est moquée !

» Voilà pourquoi chacun de nous est descendu en lui-même pour interroger sa conscience. La mienne particulière ne m'a offert qu'un spectacle peu réjouissant, et l'enquête de Jacques n'a pas été plus agréable, que je sache. Depuis lors, nous n'avons trouvé qu'un remède, car nous ne pouvions nous *laisser vivre*, (croyez-moi, Bernier, là n'est pas le bonheur), et ce remède a été de nous lier très étroitement pour offrir un front plus large à la destinée. (Tiens ! je me prends encore à employer de grands mots, excusez-moi, c'est un travers). La tempête semble s'être calmée maintenant ; si nous interrogeons encore les lendemains avec angoisse, et spéculons sur ce qu'ils peuvent réserver, au moins savons-nous que pour bien vivre, il faut apprendre, au lieu de nous

complaire au peu de science que nous avons déjà. Nos cerveaux d'enfants présomptueux s'en glorifiaient, ils en perçoivent le néant, et c'est un commencement de sagesse que d'avoir tiré une morale des premiers froissements de l'existence. Encore quelques luttes, quelques sanglots, un peu de rire, et peut-être connaîtrons-nous nos âmes viriles. Qu'en pensez-vous ? »

Villaines avait prononcé tout cela d'un air calme qui lui était peu coutumier, et Renys, n'ayant rien à reprendre à ces paroles, acquiesça du geste. Le clown blond hésita un peu, ralluma son cigare, puis répondit :

« Messieurs, vous me pardonnerez de vous raconter une histoire, mais elle me vient à l'esprit, et je crois qu'elle peut s'appliquer à ce que vous venez de me dire.

» Un jour, à l'époque où j'étais en garnison à Paris, mon sergent me pria de porter une lettre à une de ses parentes. Je me rendis à l'adresse indiquée, montai jusqu'au cinquième, et agitai le cordon de sonnette. Tout d'abord un chien aboya, puis ce fut une voix de femme, une grosse voix hargneuse qui interpella la servante. Comme on n'ouvrait toujours pas, je me mis à broder sur ce que je venais d'entendre. La grosse voix devait être celle de la parente en question... cette parente !... quel piètre accueil

elle devait faire à mon pauvre sergent, lorsqu'il venait en permission, lui qui détestait tant les chiens et les vieilles femmes désagréables! Cet appartement était un enfer! Je plaignais mon camarade de tout cœur, mais on finit par entre-bâiller la porte, et je m'aperçus que je m'étais trompé d'étage. Voilà toute l'histoire.

» Comprenez-vous, Messieurs, où je veux arriver? Tout d'abord, pourquoi tâchiez-vous d'escompter l'avenir au lieu de vous occuper du moment présent? cela ne vous servait de rien puisque vous ignoriez ce qui se passait réellement derrière la porte; et puis, au lieu de regarder votre conscience à chaque instant pour voir si elle faisait des progrès, pourquoi ne l'avez-vous pas laissée en paix, et ne vous êtes-vous pas occupés d'autre chose? Il y a tant de misère par le monde! Ne faut-il pas s'y intéresser? Croyez-vous que la joie de faire du bien à autrui n'aurait pas formé votre âme mille fois mieux que toutes ces auscultations? (vous savez, les docteurs qui vous écoutent la poitrine). Vous me rappelez, (sauf le respect que je vous dois), un de mes amis qui s'était blessé à la jambe, et se tâtait continuellement le pouls pour voir s'il avait encore la fièvre. Existe-t-il au monde une impression plus délicieuse que de mériter la reconnaissance d'un étranger? on

ne le reverra plus, à peine a-t-il eu le temps de remercier, n'importe, c'est comme si le cœur se fondait de joie.

» Oui, j'ai parfaitement bien compris ce que vous vouliez dire, Messieurs; mais, plus j'y pense, plus je sens que vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Vous possédez la fortune, la santé, la jeunesse, bref, de quoi consoler ceux qui souffrent... dans ces conditions on ne s'ennuie pas. Car, je le vois bien, c'est l'ennui qui est cause de tout; est-ce drôle, pourtant! s'ennuyer...! lorsqu'il y a tant de choses que l'on ignore.

» Au régiment, j'ai servi quelques jours de brosseur à un homme du monde, soldat lui aussi. Je comptais m'instruire en causant avec lui; j'aurais voulu savoir comment on fait les cuirassés, les canons, la manière dont fonctionnent les rouages du gouvernement, les cours de justice, le conseil d'État, les ministères, que sais-je encore! Tout cela, je croyais qu'il me l'apprendrait... eh bien! il n'en savait pas le premier mot, et j'ai été obligé de chercher dans les bouquins. Est-ce malheureux, tout de même!... un homme du monde! Et il s'ennuyait, oh! il s'ennuyait... à perdre haleine! Ne croyez pas que je me permette de vous comparer à lui, oh! non, mais...

— ... Mais je vois clairement, interrompit

Renys, que vous venez de nous donner une fière leçon ! Allons, Bernier, ne nous appellez plus *Messieurs*. Villaines se nomme Jean, moi, Jacques, je ne souffrirai plus que vous nous adressiez autrement. C'est votre amitié que nous voulons, François.

— Et ce n'est pas un mince cadeau que vous nous ferez, dit Villaines, pardon... que *tu* nous feras... »

D'abord le clown ne répondit pas, il regardait la mer dont les flots se crispaient sous les rayons de lune, puis il tendit les mains à ses deux nouveaux amis :

« Vous cherchez vos âmes prochaines; eh bien ! avec le caractère que je vous vois, je vous promets deux belles âmes d'honnêtes gens. »

Puis il ajouta en souriant :

« N'est-ce pas, Black ? »

Et le chien regarda son maître d'un regard très tendre.

XXIII

SUITE DE L'ÉPISODE

Il semble que c'est un jet, une courbe balancée, une phrase en action dont les vocables seraient des gestes; et le trapèze, continuant sa course, emporte brusquement le clown vers le plafond de poutres, l'y laisse, le reprend, sans qu'on puisse voir sur quel support cette chauve-souris humaine a posé son vol.

De l'une à l'autre face du hangar la danse aérienne se prolonge, et pas un mouvement brusque, pas un effort ne révèle, dans cette invraisemblable acrobatie, qu'il y ait là danger, travail ou peine... Ce n'est que le jeu d'un oiseau confiant en ses ailes, et qui se livre à ses fantaisies.

Un essor facile porte le clown vers son perchoir fixé à la muraille; là, il reste pensif, et, le menton dans la main, se repose un instant, immobile. Soudain, il plonge vers la mince barre de bois qui doit l'aider à fuir vers cette autre muraille, et ce n'est plus maintenant un vol, mais la gymnastique d'un singe fou qui s'accroche ridiculement, grimace, s'agite, culbute, sursaute, se roule, jaillit, se tord, se tend, tombe soudain à terre, et, saisissant une corde, grimpe de nouveau vers le plafond, où, accroché par une patte, nonchalamment, il se balance.

« Cela vous plaît-il, mes amis ? »

Le clown blond vient de sauter dans le filet tendu, puis à terre.

« C'est invraisemblable ! c'est insensé ! » crie Villaines.

Renys s'essuie le front où perle de la sueur.

« Regarde, j'ai plus chaud que toi, murmure-t-il. Un de ces jours, tu te casseras la jambe !

— Ah ! bah ! on n'y pense guère, dit le clown, en lavant ses mains luisantes de collophane. D'ailleurs, cela me froisserait beaucoup de tomber à faux, ce serait une preuve de maladresse. Dis-moi, Jacques, sois donc assez bon pour me donner mon manteau ; tu es assis dessus ; j'ai très chaud, et suis obligé de prendre des précautions.

— Tu sais, dit Villaines, en l'aidant à passer les manches, il ne faut pas nous en vouloir si nous restons muets, mais... mais... eh bien! c'est très fort ce que tu as inventé là!

— Oui, dit Renys, je n'ai jamais eu cette impression de grâce et de vigueur, de danse aérienne... si, pourtant, une fois, à la lecture d'un roman.

— Justement, je voulais vous en parler, dit le clown, en sortant un livre d'une armoire. C'est bien ceci, n'est-ce pas : *Les frères Zemganno ?* mon livre de chevet. »

Il tourna quelques pages et sourit :

« Ce pauvre Nello! Tout de même, Giani aurait dû faire attention au tonneau. On doit être très méticuleux touchant les accessoires avant de se risquer. Il est d'ailleurs magnifique leur tour! Ah! quelles jambes ils devaient avoir, ces gaillards! »

Dès que le clown se fut un peu reposé, il s'habilla. Maintenant, sa fièvre calmée, il écoutait avec grand soin les avis des deux jeunes gens, une ride entre les yeux lorsqu'ils lui proposaient un détail nouveau, quelque inédite fleur d'acrobatie, la figure ensoleillée lorsqu'ils vantaient ses trouvailles. Parfois il hasardait bien une objection, redressait une hérésie : ce coup de rein était impossible, ce saut trop vertical ;

mais Renys et Villaines semblaient considérer le clown comme un être pourvu d'ailes, avec qui les lois de la pesanteur n'avaient rien à voir.

Ils goûtaient puissamment la conversation de cet acrobate nécessiteux, les deux adolescents polis, riches et répandus; plus d'une fois l'accent de Bernier leur fit envie parce qu'il était sans recherche et sincère. Ah! qu'ils se sentaient loin des analyses sans fin où ils se complaisaient, comme de la sentimentalité de leurs maîtresses fastidieuses. Ils discutaient avec fièvre, assis en rond : Quel était l'avenir du clown? ses projets? ses chances de réussite? et Black, le bon chien frisé, venait leur lécher les mains à tour de rôle, puis faisait le beau, pour avoir du sucre.

Un moment, le clown s'oublia jusqu'à ne plus tutoyer ses amis; il se reprit :

« Voyez-vous, il faut me pardonner; je ne me sens vraiment votre égal que sur mes trapèzes. »

Cela les charma qu'il eût une si délicate perception des nuances. Ils l'en aimèrent davantage.

Tout à coup Villaines s'écria :

« Comment n'y ai-je pensé que maintenant! Bernier, une bonne nouvelle! durant mon der-

nier séjour à Paris, j'ai fait la connaissance du directeur des Folies-Drouot; mon père a même eu l'occasion de lui rendre quelques services; crois-tu qu'une lettre d'introduction pourrait te servir? En tout cas, je serais étonné qu'il ne se montrât pas fort aimable. »

Les jeunes gens virent alors ce qu'était une vraie joie. Bernier ne trouvait plus de paroles pour leur dire sa reconnaissance; il devint fort rouge, chercha une éloquence qui exprimât sa pensée, et ne sut la découvrir; alors il finit par balbutier, en serrant les mains de Villaines :

« Ah! mes amis! ah! mes amis! »

Cela valait un beau discours.

Renys, qui avait très chaud, se hâta d'interrompre ces exclamations, et, tandis que Jean frottait ses doigts meurtris par l'étreinte du clown, prononça d'un ton posé :

« Maintenant, mon cher Bernier, parlons sérieusement. Je suis très heureux que Villaines puisse t'aider ainsi, encore faut-il profiter de l'occasion. Nous sommes à la fin d'août... crois-tu qu'il te soit possible, en deux mois, de perfectionner ton tour jusque dans ses détails? Oui? En ce cas, voici : tu te plaignais que tes trapèzes fussent mauvais et ton tremplin sans ressort, eh bien! fais venir des appareils neufs de Paris... combien cela peut-il coûter, ces

machines-là ? deux ou trois cents francs ? bon, nous nous chargeons de la dépense, n'est-ce pas, Jean ?... Dès que tu les auras reçus, mets-toi au travail, et, les derniers jours d'octobre, prends le train, et présente-toi, avec la lettre de Villaines, chez le directeur des Folies-Drouot. Est-ce entendu ?

— Allons nous promener, voulez-vous ? dit le clown en se levant, mais surtout n'espérez pas que je vous remercie, au moins de quelque temps... ça ne sortirait pas ! »

Villaines ouvrit la porte du hangar.

Plein soleil. Dans l'impasse, une enfant blonde sautait à la corde ; des poules caquetaient en becquetant sur le gravier d'invisibles choses ; plus loin, sur la place, trois gamins jouaient à cache-cache en faisant de grands cris, ils étaient hâlés, et, guenilles au vent, couraient pieds nus ; un pêcheur descendit vers le quai, portant un panier rempli de poissons ; une jeune femme le suivait d'un pas balancé, un mouchoir rouge noué dans les cheveux ; des voiles blanches et rousses palpitaient sur l'eau du port ; tout semblait baigné d'une lumière mobile.

Aux trois amis la vie parut indulgente et douce. Ils se sentaient si légers, si joyeux, que leur conversation ne put se fixer ; elle volait de détail en détail, et parfois le clown poussait un

gros soupir paisible, comme en ont les enfants qui rêvent. Ils s'assirent devant l'auberge, sous le grand olivier, et la servante leur apporta des boissons. Ils restèrent ainsi, écoutant la brise aux feuilles et les voix d'enfants et le grésillement continu des cigales.

Bernier murmura :

« Ah ! cela est beau, cela fait aimer de vivre, cela rend meilleur ! »

Jacques et Jean lui sourirent en réponse.

Soudain, il y eut de l'émoi parmi les pêcheurs du quai ; les gamins, qui dansaient une ronde avec la petite fille, suspendirent leurs jeux, mais redoublèrent de cris. Un yacht glissait sur la baie de Saint-Nère, et vraiment, à le voir si majestueux, l'image s'imposait d'un grand cygne. Des matelots s'agitèrent ; bientôt, après quelques manœuvres, on put accoster. Par l'escalier du bord, deux hommes descendirent, puis trois femmes, qui, dès qu'elles eurent touché terre, ouvrirent leurs ombrelles blanches. Cela fit un groupe d'une si délicieuse fraîcheur que le clown s'écria, la voix charmée :

« Oh ! qu'elles sont jolies ! »

De près, ce fut autre chose. Elles étaient blondes, mais par artifice ; l'une avait un nez de poudre, l'autre des yeux noircis, et la dernière, plus maigre que ses compagnes, le teint

décomposé. Leurs cavaliers se distinguaient par des coiffures nautiques et pittoresques, aussi, par des souliers d'un beau jaune. Tous avaient l'air de fort méchante humeur. Ils s'assirent près des jeunes gens, et appelèrent la servante d'une voix de querelle.

« Que peut-on boire dans cette sale auberge ? dit le nez de poudre. Avez-vous des lemon-squash ? »

La fille les regarda sans comprendre, en tirant les bords de son tablier.

« Elle ignore le lemon-squash ! gémit celle aux yeux soulignés. Quel pays de sauvages ! »

Très affaissés, les trois hommes s'absorbaient dans la contemplation de leurs ongles ou de l'extrémité de leurs chaussures. L'un d'eux prononça sans lever la tête :

« Voyons ! des citrons, de l'eau de seltz à défaut de soda, des pailles... attendez donc !.. de la glace, et faites porter six bouteilles de bière aux matelots.

— C'est du joli ! reprit le nez de poudre, oh ! cette partie de plaisir ! grand Dieu ! Adèle en est encore toute verte.

— Mais c'est de sa faute aussi ! on n'a pas l'idée d'avoir des nausées avec un temps pareil !

— Dites qu'on n'a pas l'idée de faire une

croisière au mois d'août ! C'est la chaleur qui m'indispose, pas la mer.

— Oui ou non, est-ce toi qui as voulu venir? Tu étais libre de nous retrouver à Nice, en accompagnant Charles dans l'automobile.

— Merci ! pour crever en route, avaler de la poussière et me gâter le teint !

— Parlons-en ! si tu crois qu'il n'est pas brouillé !

— Comme tu es poli ! Vraiment, ces hommes sont étonnants ! Ils nous emmènent par force, oui, par force ! en plein été ! sur leur yacht, et nous laissent mourir de soif.

— Oh ! pardon ! Est-elle de nous, chères amies, cette idée spirituelle de jeter par dessus bord dix bouteilles d'eau minérale, pour voir si elles iraient au fond ? Voilà quatre heures que l'équipage n'a pas eu une gorgée à boire ; vous avez épuisé la provision de ces malheureux !

— Ne m'interromps pas ! Nous serions restées bien tranquilles à Dinard ou à Etretat ; on y trouve au moins le casino, les petits chevaux, du monde sur la plage. Non, ces messieurs ont des goûts artistes ! Parce qu'un rapin quelconque leur a vanté la Méditerranée en été, ils veulent voir... comment disais-tu, Georges ?.. ah oui : un décor vigoureux ! Il est propre le

décor ! du soleil qui fait mal aux yeux, des rochers monotones... et puis, la mer, ça a toujours l'air de sentir le poisson. Votre nature, voyez-vous, j'en ai soupé ! Du bleu, du vert, du gris, et encore du gris, du vert et du bleu ! J'aime mieux les tableaux, on peut au moins les avoir chez soi.

— Et dire qu'elles sont charmantes, à Paris ! Le croirait-on ? Voilà, c'est l'influence du paysage, il fait tourner à l'aigre. »

Le clown se pencha vers l'oreille de Villaines :

« Comment peut-on être de si mauvaise humeur ! Le ciel, les lointains, tout cela qui est si... si puissant, elles ne le voient donc pas ?

— Tiens, allons dans le petit bois ! dit Renys qui serrait les dents.

— Viens, Black ! » dit le clown.

Ils se levèrent brusquement et partirent ensemble. On entendit le nez de poudre s'écrier : « En voilà des énergumènes ! »

Sous la tente des oliviers, où, comme par des déchirures, on voyait des bouts de ciel, Jean se roula par terre.

« Oh ! les imbéciles, les imbéciles ! et comme il fait une vilaine tache dans l'auberge, ce quintette ridicule !

— Epargne-les, dit le clown en riant, ce sont eux qui, plus tard, me feront gagner ma vie.

— Penses-tu qu'ils te comprendront seulement ? dit Renys ; un ventriloque les intéresserait davantage, ou un dompteur de cacatoès. Tu disais que la nature de ce pays rend meilleur... quelle hérésie !

— Ne les accable pas, c'est trop aisé. »

Bernier se coucha sur le ventre, le menton dans les mains, et, regardant ses amis, leur dit encore :

« Ces gens m'ont rappelé quelque chose dont je voulais vous parler. Jacques, tu me disais hier à dîner :

« Ce que nous aimons en toi, c'est ta pitié pour autrui. »

« Je ne voudrais pas vous laisser sur une impression fausse. Vous croyez peut-être que ce sentiment est naturel, qu'il vient de mon caractère... en un mot, que je suis né comme ça. Ce serait alors une vertu ; or, cette nuit, j'ai beaucoup réfléchi et suis arrivé à la conclusion que c'est presque un calcul. Je n'ai donc plus aucun mérite.

» Voici : mon père m'avait bien enseigné qu'il faut être dur pour soi-même et tendre envers les autres, mais, lorsque j'ai été seul et qu'il s'est agi de faire mon chemin, ceux qui m'en-

touraient m'ont vite fait sentir qu'ils n'avaient pas du tout les mêmes théories. C'était l'époque où je suivais une roulotte de cirque. On me maltraitait. D'abord je voulus résister. Comme j'étais le plus faible, cela ne réussit pas. Les hommes m'insultaient, m'appelaient... enfin des noms pas propres, (à la caserne on était bien plus poli), et quant aux femmes, ah ! les gueuses! je n'osais les battre, (des femmes, n'est-ce pas !) eh bien ! elles m'enfonçaient des aiguilles dans les jambes, parce qu'à mes moments de colère je deviens, paraît-il, tout bleu, et qu'elles trouvaient ça drôle !

» C'était une école trop dure, et j'ai pris le parti de m'en aller ; mais j'avais compris que pour vivre et travailler tranquille, je devais me faire une... comment dirai-je ?... une philosophie. C'est ici que je voulais en venir. Vous excuserez si je m'exprime mal ; je n'ai guère l'habitude de parler de ces choses.

» Il faut d'abord vous figurer l'emploi de mon temps lorsque j'étais soldat. A part le métier, les gardes si fréquentes à Paris, et mes cours d'élève officier, je ne devais pas négliger mon travail d'acrobate. Le peu d'instants qui me restaient, je les occupais à m'instruire... j'avais tant de choses à apprendre ! (Pensez donc ! j'ignorais le fonctionnement du téléphone !)

Sans la paix du cœur, tout devenait impossible. Ceux qui m'avaient rendu malheureux, si je me mettais à les haïr, jugez du souci que je m'infligeais ! La haine, vous savez, ça tient de la place ! Alors, par égoïsme, afin que leur souvenir ne me dérangeât pas, je résolus de pardonner à tous, en bloc. Pour arriver à ce résultat et contenter ma raison, quelles excuses pouvais-je leur fournir ? (car enfin, je portais encore la marque de leurs coups). Ah ! mes amis ! des excuses, j'en trouvai par douzaines ! En somme, ils étaient plus malheureux que moi ; ils travaillaient sans autre but que de gagner de quoi manger ; ils n'avaient pas d'espérance, pas de foyer, rien ! pas même la distraction de lire... puisqu'ils ne savaient pas ! Alors, que voulez-vous ! ils buvaient, ils me rossaient, et leurs femmes s'amusaient à me voir devenir bleu. Ah ! les pauvres gens !

» Depuis ce jour, j'ai compris qu'il faut plaindre ses ennemis, même lorsqu'ils sont sans pitié, car on ne sait jamais si, tout au fond de leur cœur, ils n'ont pas plus mal que vous. »

Stupéfaits, Jacques et Jean regardèrent le clown ; une même pensée leur jaillissait à l'esprit :

« Nous avons trouvé un maître ! »

Ils l'enviaient d'avoir su découvrir cette règle

de vie : Dépouiller son âme des passions stériles. Certes, la haine ne s'était guère assise en eux, mais à combien d'émotions tout aussi superflues, (enthousiasmes vides, analyses, amours de circonstance), leur avait-il plu de se livrer ! Maintenant ils se rendaient compte que, pour fortifier et nourir sa personnalité, il convenait de mettre en culture les seuls sentiments qui portent des fruits savoureux, et que c'était là le secret de tout apaisement et de toute joie.

Ils allaient en faire part au clown, quand un incident se produisit. Bernier avait dit ces choses simplement, comme il aurait conté telle de ses aventures. A l'instant d'après, il s'aperçut que l'heure du repas devait être proche.

« Voyez, je cause, je cause, et j'oublie qu'il est près d'une heure ! excusez-moi, vous devez avoir faim.

— Tu mêles de façon charmante les préoccupations morales et digestives, répondit Villaines, tandis que Jacques riait aux éclats, pourtant il est tard, en effet ; regagnons l'auberge. »

Le quintette nautique l'avait déjà quittée pour balancer au large la fin de ses querelles. Ils se mirent à table, mais, dès que furent servis les hors-d'œuvre, le clown qui était devenu très rouge, et se taisait, protesta tout à coup :

« Non, non, et puis non ! C'est le dernier

repas que je prends avec vous. Sous aucun prétexte je ne veux vivre à vos crochets. Il me reste encore un peu d'argent, laissez-moi dîner dans mon hangar.

— Ne fais donc pas l'imbécile, grogna Renys, et prends des olives, elles sont excellentes, ce fruit-là sent la Provence !

— C'est nous qui vivons à tes crochets, ajouta Villaines, car tu nous as fourni à boire et à manger pour des années à venir ; d'ailleurs, il est sorti d'un petit conciliabule que j'eus ce matin avec Jacques, la résolution suivante : (tu n'as qu'à t'y plier, nous ne tolérons aucun murmure) non seulement tu viendras prendre tes repas avec nous tant que nous serons à Saint-Nère, mais encore tu continueras à manger ici jusqu'à ton départ.

— Voyons, François ! dit Renys, il est inutile d'avoir les larmes aux yeux parce que nous tâchons de te rendre la vie un peu plus facile. Ah ! si tu savais le plaisir que cela nous donne ! Pour bien travailler, il faut d'abord bien te nourrir ; ce n'est pas avec du fromage et du saucisson que tu fortifieras tes biceps !

— Mais pourquoi êtes-vous si bons ? dit le clown qui s'essuyait les paupières avec le coin de sa serviette, il semble vraiment que vous n'ayez jamais fini ! Tenez, vous me rappelez papa ! »

Ils décidèrent, après leur déjeuner, d'aller faire la sieste dans le hangar ; on y aurait moins chaud que sous les oliviers du petit bois où les moustiques devenaient insupportables. Tandis que, leur café pris, ils traversaient le village, un enterrement passa.

Nu, sans une fleur, sans une couronne, le cercueil, un cercueil d'enfant, tout luisant de peinture neuve, était posé sur une charrette à bras. Un ouvrier la poussait ; le prêtre marchait dans l'ombre du trottoir, son bréviaire à la main, et, seul, suivait, chapeau bas, au milieu du soleil et de la poussière, un vieillard qui boitait.

Les villageois regardaient, un peu dédaigneux de cette misère :

« Comment ! la fillette au père Randon est morte ! Savais pas !

— Une jolie petite ! c'est-y malheureux tout de même !

— Mais, le vieux, on ne le connaissait pas ! quel sauvage !

— Ah ! Sainte Vierge ! pour sûr ! il ne descendait jamais de la montagne !

— Madame Michel dit qu'il a porté le cercueil tout seul jusqu'à l'église, le pauvre !

— Eh ! il est encore vigoureux ; mais sa boiterie le gêne ! »

Le convoi traversa la place, et, dans le joyeux

éblouissement du jour, cela parut si lamentable, que, d'un même mouvement les trois amis se découvrirent et marchèrent à la suite du vieillard.

Au cimetière poudreux, plein de soleil, où des mimosas éventaient leurs chenilles jaunes, les prières furent dites, le cercueil descendu, la fosse comblée. Une croix en bois noir, fichée un peu de travers, marqua la place. Le prêtre s'en alla, après avoir serré les mains du vieillard et murmuré quelques consolations. Lui restait debout, immobile, hanché sur sa jambe droite. Soudain il remit son chapeau et partit. En passant devant les jeunes gens, qui s'étaient tenus un peu à l'écart, il salua d'un air gêné.

« Ah ! François, François, s'écria Villaines, quel adorable maître tu fais ! Il y a un mois, en pareille occasion, nous l'aurions bien suivi ce corbillard, mais par dilettantisme et non, comme aujourd'hui, par pitié. »

La semaine suivante, on inaugura les appareils venus de Paris, et, comme chaque matin, mais plus confiant, plus agile sur ses nouveaux trapèzes, et mieux lancé par le tremplin de Springwood, le clown fit preuve d'acrobatie, devant Villaines et Renys émerveillés.

Ils partirent quinze jours après. Sur le quai de la gare, le clown leur dit adieu.

« Alors, c'est pour longtemps !

— Mais non, gros nigaud, nous viendrons te voir à Paris.

— Jacques, amuse-toi, là-bas, en Algérie !

— J'y compte ! et toi, travaille et surtout mange bien.

— Dis-leur adieu, Black !

— Au revoir, donne la patte, là, bon chien.

— Je vous enverrai de longues lettres ; vous m'écrirez aussi, toi le premier, Jean, puisque tu restes à Marseille.

— Bien entendu !... Ah ! j'oubliais ! Si tu te sentais malade, et que tu aies besoin de moi, avertis m'en par dépêche. Je reviendrais tout de suite. Cinq heures de voyage ne sont pas une affaire.

— Au revoir ! et merci encore une fois, vous êtes trop bons.

— Il y tient ! au revoir, François ! »

Le train siffla. Suivi de Black, le clown rentra à l'auberge. La servante lui sourit :

« Monsieur Bernier, ces messieurs m'ont dit de bien vous soigner. Vous en avez de belles connaissances ! Sont-ils assez aimables, vos deux amis ! et si honnêtes ! Allons, le déjeuner est prêt !

— Non merci, vraiment, je n'ai guère faim aujourd'hui, voyez-vous, Mademoiselle Marthe, j'ai trop de chagrin ! »

Et, tristement, le clown alla se promener dans le bois d'oliviers.

XXIV

LA RÉPONSE D'UN SAGE

Peu après leur retour de Saint-Nère, Villaines et Renys écrivirent une longue lettre à Herbillon, secrétaire chez un avoué de Paris. Voici la réponse qu'ils en reçurent :

« Chers amis,

» Maître Velu, chez qui je travaille, ayant perdu sa sœur avant-hier, (d'une perforation de l'estomac), nous fermons aujourd'hui boutique. Cela me donne le loisir de vous répondre, et je regrette que les travaux supplémentaires dont je me suis chargé ne me permettent pas de le faire plus longuement. Vos quatre pages d'écriture serrée, (pourquoi t'obstiner à être illisible,

Villaines ?) m'ont rappelé tant de bonnes heures passées ensemble, que je me suis laissé aller à des souvenirs. Elles me paraissent si lointaines, ces journées d'Aix ! et pourtant, il y a quelques mois, nous les vivions encore ! Est-ce drôle tout de même !... Oui, la foire, les bals, les promenades, nos soirées, et jusqu'aux mauvais repas que l'on nous servait à la pension, cela était délicieux, mais je me félicite d'en avoir fini avec ces délices ; il ne faut pas être jeune au delà de sa jeunesse, et, quand nos vingt ans sont allés rejoindre les vieilles lunes, le moment est venu de penser aux choses sérieuses.

» Parlons de votre lettre. Eh bien, là, franchement, vous m'effrayez !

» Votre lettre !... Craignant de l'avoir mal comprise, je l'ai relue plusieurs fois, et me suis attaché à en débrouiller le fil. A la crémerie où j'ai coutume de fréquenter aux heures où l'on mange, j'y pensais encore ; même, un jeune stagiaire, avec qui je discute à chaque repas de questions politiques, (ses idées sont d'ailleurs entachées du plus fâcheux cléricalisme), profita de ma distraction pour m'accabler d'arguments ridicules. Oui, vous m'effrayez !... mais comprenez donc, chers amis, que ces veillées inquiètes qui faisaient notre plaisir au temps des

études de droit, ne laissent pas d'être suspectes à quelqu'un de rassis !

» On ne peut diriger sa vie par la pensée toute nue ; elle n'aura jamais sur notre volonté qu'une influence légère ; (ou bien soyez des fanatiques !) Préoccupations intellectuelles, scrupules de morale, imaginations, ne valent pas des appétits bien constitués. Eux seuls sont rois, eux seuls commandent ! Les miens, j'ai su les brider ; n'importe, ils n'en règlent pas moins mes heures.

» Eh oui ! il convient d'éloigner le rêve et ce qui l'excite, (les vers, les romans, la musique). Je ne veux pas dire qu'il faille se passer de ces choses.— Plusieurs livres qui vous auraient fait ricaner et plisser la lèvre d'un air supérieur, m'ont souvent délassé après huit heures d'un travail qui ne laisse pas d'être un peu sec ; mais bientôt je songe que le code civil est encore ce que l'homme a écrit de mieux jusqu'à ce jour. Quant aux autres arts, notez seulement que des mélodies aimables facilitent ma digestion lorsqu'elle s'entrave.

» Tenez ! encore un exemple : les femmes ! Croyez-vous que l'on puisse être heureux quand on aime ? (j'entends, avec tous les attributs de la grande passion : les cris, les pleurs, la panoplie et l'arsenic). A cette agitation, je préfère un

plaisir bi-hebdomadaire. Lorsque, bien tranquille et point encore satisfait, je commence à goûter l'amour d'une femme, je sais au moins ce qu'il vaut. Cette situation définie, loin d'être pénible, me cause un naïf contentement. Si ce n'est là tout le bonheur, c'en est du moins le plus clair.

» Assurément, nos philosophies n'ont rien de commun. Je l'avais compris dès la première ligne de votre lettre. Quel début !

« Nous avons trouvé un maître ! »

» Le mien, maître Velu, (Rue de Châteaudun), homme vigoureux et compact, ne m'offre jamais d'idées générales en pâture, (je ne saurais plus qu'en faire), mais des dossiers à étudier ; il est plus savant que moi, et j'écoute avec respect ses conseils.

» Le vôtre, acrobate de cirque, maigre et blond, vous enseigna, paraît-il, la pitié, entre deux culbutes, et vous apprit ainsi à vivre. J'en doute, car on ne profite guère des leçons d'un inférieur. Votre amitié pour ce clown est ridicule ; âme charmante, brave garçon, j'en conviens, il vous causera des ennuis. Le jour où, sortis avec vos parents, vous le croiserez sur un trottoir, n'aurez-vous pas quelque peine à lui rendre son salut ? un peu de raideur dans le bras ? Je ne suis pas un aristocrate, (ah ! Dieu

garde !), mais je pense qu'il ne faut point se commettre.

» Cet épisode reste la preuve d'une sentimentalité qui me navre. Laissez donc ces bêtises ! Parmi vos désirs, choisissez les mieux portants, et, ceux-là, mettez-les sous le joug pour vous les rendre utiles.

» Oui, je sais, cette méthode ne fait pas un idéal bien fier. On imagine autre chose quand l'air est plein de soleil, quand une femme trop belle passe dans la rue ; mais la vie s'empresse de rabattre nos rêves. Un instant, votre lettre m'a troublé ; je sentais de vieilles choses remonter à ma surface, puis, à la réflexion, j'ai compris que vous aviez tort.

» Ah ! mes vieux amis ! si l'on veut être heureux, il faut vivre comme tout le monde !.. pourtant... ne me parlez plus de ces questions, voulez-vous ?

» Et croyez-moi votre tout dévoué,

» Charles HERBILLON.

» Je suis très ennuyé au sujet de mon service militaire, et vais tâcher qu'on me réforme.

» Vous vouliez qu'Antoine lût votre lettre, je la lui ai donc envoyée, (Hôtel des Iles-Britanniques, La Bourboule), et serais curieux de connaître sa réponse.

» C. H. »

... Il n'y en eut pas. Luttier était trop occupé à séduire une jeune femme grasse et divorcée pour se plaire à une correspondance qui ne fût pas d'amour.

Renys plia les feuillets et les remit dans leur enveloppe ; l'adresse était d'une belle écriture moulée.

« Eh bien !.. ton avis ?... » demanda Villaines.

Jacques hésita un moment puis répondit :

« Dans sa lettre, Herbillon a fait, de la parenthèse, un abus vraiment injustifiable. »

Ils s'en tinrent à cette appréciation.

XXV

LE VIATIQUE

« César, je te présente Jean de Villaines, dit Renys en entrant chez Aldi; je t'ai voué trop d'affection pour tarder plus à te faire connaître mon ami. »

Le bibliothécaire ferma ses livres et s'avança, les mains tendues.

« Soyez le bienvenu, cher Monsieur! Je vous connais depuis que vous connaît Jacques. Par ses récits, j'ai pu me figurer vos entretiens et les goûter. Vous êtes allé passer vos vacances à Saint-Nère, je crois? C'est un village fort sympathique surtout en cette saison. J'y fus jadis visiter un mur romain, très curieux, ma

foi ! mais que vous avez sans doute négligé. Parlez-moi de votre séjour.

— Féerique ! s'écria Villaines, mis à son aise par l'accent aimable d'Aldi, féerique ! Nous y avons été heureux du soir au matin, sans un instant de lassitude. N'est-ce pas Jacques ? »

Renys se mit à rire :

« Tu ressembles au clown blond qui ne pouvait causer dix minutes, ni émettre une pensée importante, sans demander l'approbation de Black.

— Black?... le clown blond ?.. qu'est-ce donc ?.. Jacques, tu as été un mauvais correspondant, et me voici ignorant pour la première fois quelque chose qui te touche. »

Renys lui raconta les semaines de Saint-Nère, le hangar et l'acrobatie, le débarquement du quintette et les soirées sur la plage. De temps en temps, Villaines ajoutait quelques mots pour rappeler un détail ou compléter un épisode mal décrit.

« Tout cela m'a l'air très beau, dit César en tirant sa barbiche, oui, vous avez dû être vraiment heureux ! N'avais-je pas raison, mon cher Jacques, lorsque je te conseillais de moins t'occuper de toi-même, et de calmer ta fièvre qui agrémentait de symboles la moindre chose? Ainsi, tu suivais l'exemple de cet imbécile

patient qui mit l'histoire de France en triolets. Voyez-vous, mes amis, la vie est à la fois plus simple et plus complexe que votre désir se l'imagine. On ne peut raisonner sur les faits que lorsqu'ils sont échus. Vous avez voulu forcer les événements, vous plaignant que la vie fut monotone, sans pics et toute en plaine, appelant l'amour, l'amitié, la souffrance, comme on demande des potions chez le pharmacien. Bien entendu, les circonstances se sont d'abord refusées, puis elles sont venues, tout tranquillement, à leurs heures, en visiteuses que l'on n'attendait plus. Le mot a l'air banal et je sais que vous vous en êtes un jour choqué, Monsieur de Villaines : il faut prendre la vie comme elle vient. Je crois que les entretiens de ce jeune acrobate vous furent d'un meilleur enseignement que les plus étranges, les plus disloquées de vos contorsions d'âme. Il avait l'esprit sain, lui; un peu de sa santé est venu éclairer vos analyses.

» Pourtant, Jacques, le fond de ta théorie reste vrai. Oui, il y a dans l'adolescence une période de formation pénible. Il est malaisé de dépouiller les habits de parade dont la jeunesse commençante se couvre. Certes! il faut se former une conscience, chercher son âme prochaine, mais comment? Ce mois dernier, vous avez atteint à la vraie méthode : tenir son esprit libre, et,

pour beaucoup apprendre, vivre surtout par son cœur. Mais prenez garde! ne vous réjouissez pas trop tôt, n'élevez pas les arcs de triomphe, n'agitez pas les guirlandes, et laissez en paix les fanfares, tant que vous ne serez pas sûrs d'avoir vaincu. Attendez pour cela les premières aventures.

» Il est un mauvais magicien qui jette un sort sur la jeunesse des âmes, et la rend enfiévrée et peu perspicace. Par une étrange aberration, on prend alors un enthousiasme pour une vérité, les émotions pour des pensées, et, du bonheur présent, on ne sait jouir. Comme le sorcier est un habile homme, on y trouve de la volupté et de la douleur. Tâchez de rompre l'enchantement de votre adolescence, et, pour tout de bon, apaisez cette petite angoisse.

— Vos paroles sont excellentes, cher Monsieur, dit Villaines, mais je crois qu'une transformation s'est déjà faite en nous depuis le jour où François, clown agile et frisé, nous enseigna qu'il est des gens qui souffrent, même quand nous nous sentons heureux, et qu'il se trouve, par le monde, bien des choses dont nous sommes ignorants. Voyez quelle fut son influence! Hier soir, j'ai surpris Jacques se renseignant dans un gros livre sur la construction de nos torpilleurs.

— Encore un exemple, dit Renys. Te souviens-tu, César, d'une lettre où tu me faisais le reproche de ne pas m'intéresser à la vie nationale ? Bernier nous en parlait souvent et...

— ... Et depuis lors, interrompit Villaines, nous discutons avec acidité de politique !

— Ah ! qu'il me plaît de vous entendre tous deux parler ainsi ! Jacques, je ne te reconnais plus et quant à vous, Monsieur de Villaines, le portrait que me traça naguère votre ami m'a l'air peu flatté, je gage pourtant qu'il était véridique. Qu'allez-vous faire maintenant ? Contez-moi vos projets d'avenir, vous ne seriez pas de vrais jeunes gens si vous en manquiez.

— Oh ! nos projets d'avenir se bornent à deux mois, dit Renys, car, en novembre, nous entrons tous deux au service pour un an de discipline militaire. Jusque-là, Villaines va demeurer avec ses parents qui reviennent de Suisse ; je crois qu'il a l'intention de se terrer à la campagne en vue d'un travail.

— Des examens en retard ?

— Non pas, dit Villaines en rougissant ; j'ai l'idée d'écrire un livre... et, quant à Renys, il part pour l'Algérie.

— Oui, figure-toi, César, mon rêve se réalise : voir le désert à la fin de l'été, lorsque le soleil brûle encore. A cette seule pensée, mon

imagination se peuple de palmes, de caravanes et d'oasis; même il y passe des chameaux en troupe. Pour aujourd'hui, nous allons faire un pèlerinage à la faculté d'Aix. Notre but apparent est de retirer quelques livres, le vrai, de rechercher certains souvenirs, point trop amers, en somme.

— Allons, je ne veux pas vous garder, vous allez être en retard. Au revoir; il me plaît que vous vous sépariez, un temps ; vous retrouverez votre amitié grandie par l'absence. Adieu Jacques; Monsieur de Villaines, ce me sera un réel plaisir de vous voir souvent. Quelle belle rose vous avez à la boutonnière, laissez-moi la sentir. Merci, ah ! c'est exquis... et maintenant partez, et qu'à vos premières aventures, amours, travaux ou voyages, mon amitié vous serve de viatique. »

Dans le train, les jeunes gens reconnurent avec plaisir ces décors que, si souvent, ils avaient vu défiler aux vitres lorsqu'ils rentraient chez eux du samedi soir au lundi. A la station de Gardanne, ils serrèrent la main d'un employé nommé Deleuil, et qui, d'une voix toujours pareille, criait les cinq minutes d'arrêt. Quand ils approchèrent d'Aix, ils eurent un frisson à voir le vieux clocher se profiler contre le ciel. Sur le quai, il n'y avait que deux hommes en blouse, et la marchande de journaux.

En sortant de la gare, Renys dit tout à coup :

« Attends-moi, Jean, j'aperçois ma cousine Hélène accompagnée de sa mère, et vais leur présenter mes respects...

« Bonjour ma tante, bonjour Hélène.

— Comment ! c'est toi, Jacques, mon enfant. Je te croyais en Algérie ; c'est d'ailleurs très imprudent d'y aller en cette saison, à cause du choléra. Alors, tu ne pars pas ?

— Si fait, je prendrai le courrier de jeudi. Mais que diable êtes-vous venues faire à Aix par cette chaleur ?

— Nous sommes allées rendre visite à Madame Erlande. Excuse-moi mon enfant, le train part dans dix minutes, je vais retenir ma place. Rejoins-moi vite Hélène.

— Oui, maman... Eh bien, Jacques !

— Eh bien, ma cousine !

— Quoi de neuf ? ce grand amour ?.. passé ?.. fini ? Vous me revoyez sans émotion ?..

— Sans émotion, mais avec agrément, Hélène, vous êtes plus en beauté que jamais. Quant au grand amour... n'exagérez-vous pas ?

— Insolent ! Dites-donc, Jacques, vous souvenez-vous du jour où nous nous promenions dans le jardin ?

— Oh ! parfaitement ! entre le potager et le ruisseau, l'allée de gauche.

— Vous êtes devenu prosaïque... je continue... Bien que, vers la fin, vous vous soyez montré inconvenant, je vous présente mes excuses, et regrette vraiment de vous avoir fait souffrir. Que voulez-vous ! je n'aimais pas !

— C'est tout simple !.. mais d'où vient cette subite clairvoyance ?

— Elle vient de ce que j'aime ! Je serai fiancée dans trois jours. C'est encore un grand secret. Devinez avec qui ? Oh ! je serai heureuse !... Moustaches blondes... vous brûlez.

— Serait-ce Hurieux ?.. oui ?.. en ce cas, je vous félicite ; c'est un charmant garçon, bon valseur, et qui a tous ses cheveux. Mes compliments les plus vifs.

— Je vous quitte et vais retrouver maman ; au revoir, Jacques, et surtout n'ébruitez rien.

— Oui, oui, je sais ; *mystère et discrétion !* Au revoir, Hélène. »

Elle partit et entra dans la gare d'un pas rapide, en faisant virer son ombrelle entre ses doigts.

« Bien jolie ! ta cousine... dit Villaines quand Renys l'eut rejoint ; je ne l'avais plus vue depuis le bal chez Madame d'Esterel, où d'ailleurs je n'eus pas l'occasion de lui être présenté.

— Elle va se marier avec Hurieux ; c'est un grand secret que toute la ville doit connaître.

— Ah ! vraiment !... Si tu le veux, nous gagnerons les arbres du cours, on cuit sur cette avenue.

— Quelle tristesse ! dit Renys. Te rappelles-tu les pleins soleils de Saint-Nère ? Etaient-ils assez joyeux ! C'est notre bonheur intime que nous projetions. Ce pèlerinage ne laisse pas d'être morne, et les rayons les plus dorés ne sauraient l'égayer.

— Regarde les gens qui passent, dit Villaines, ils ont un air essoufflé qui fait mal. Tiens ! le cordonnier n'est plus dans son échoppe... Peut-être qu'il est mort.

— Peut-être bien, dit Renys... Ah ! je me rappelle ce tournant de rue ; la dernière fois que j'y passai, un enfant se heurta contre moi et se mit à pleurer. Ce fut toute une affaire ! Il avait un grand chapeau de paille avec une plume fichée dedans.

— Les cafés sont vides, dit Villaines... ils se reposent. Sais-tu quelle était la recette du mélange que Luttier avait inventé ?

— J'oublie, dit Renys, mais il s'y trouvait du xérès, oui, du xérès et de la pelure de citron. C'était fort mauvais. »

Ils passèrent devant l'hôtel d'Esterel, et, sans

trop savoir pourquoi, se serrèrent la main. Puis ils rirent.

« Elle doit encore être aux eaux avec sa tante, dit Renys.

— A la campagne plutôt... Ah ! saluons ! voici mes fenêtres, et c'est de ce trottoir que fut lancée la pantoufle. Montons prendre nos bouquins à la faculté, ce sera autant de fait. »

Sur la place, le buste d'un jurisconsulte fameux se dressait en bronze. Cible à tous projectiles, il avait été copieusement insulté. Devant la loge, M. Grigneux, le concierge, dormait sur une chaise en paille. Leurs livres pris, les jeunes gens ne surent plus que faire. En errant par les rues, ils virent que la pension où ils prenaient leurs repas avait repeint ses volets. Ils parlèrent quelques instants à la servante. Elle quittait son service, et allait se marier avec le fils du boucher d'en face. Les deux amis redescendirent vers le cours.

« C'est agaçant ! grogna Renys, tout le monde se marie ! D'ailleurs, le fils du boucher a tort. Jeanne a bien enlaidi depuis trois mois. Notre soubrette de Saint-Nère était autrement jolie, et fraîche à souhait. A propos, dis-moi, Jean, n'avais-tu pas essayé de lui être agréable ?

— Hélas ! oui ! mais inutilement. Et toi ?

— Moi aussi... avec le même succès.

— Bernier sera plus heureux, dit Villaines; le gredin, nous avons préparé la tâche en lui facilitant les premières inconvenances.

— Allons au café, dit Renys; non ! pas au nôtre, la direction aurait changé, ou le garçon n'y serait pas ; ici plutôt... à l'ombre de cet affreux tuya en caisse. »

Il s'assit et soupira :

« Oh ! que la ville est triste !

— Tu l'as déjà remarqué, dit Villaines. Aix se prépare, dans le silence de son été, à brasser une nouvelle génération de jeunes gens. Elle les gardera trois années pour les jeter ensuite dans la vie avec un diplôme. A eux, reste le soin, au fil d'études insipides, de former leur cœur. Pour moi, il me semble que seule fut féconde cette troisième année où je te connus. Les deux autres (tu sais que j'étais dans le Nord), une brume les couvre.

— J'ai la même impression, dit Renys. Pendant mes deux premières années de droit, comme j'habitais avec mes parents, je fis chaque matin le voyage de Marseille à Aix. L'après-midi, dans la grande salle du cercle des étudiants où tu m'as connu, je passais mes heures à jouer beaucoup de valses, tandis que mes camarades cherchaient des émotions fortes autour d'une table de jeu ou du billard. Entre

temps, je prêtais l'oreille aux jeux de mots d'Herbillon. C'était la somme de ma vie. Pourtant, je me souviens d'avoir trouvé un certain plaisir à plier des cocottes dans du papier ; ces volatiles ingénieux, je les alignais en file indienne sur le piano ; — ils dansaient volontiers au son de robustes mélodies. Oui, vraiment, c'était bien étrange !

— Est-ce pour rappeler de telles choses que nous sommes venus à Aix ? En ce cas, il aurait mieux valu rester chez nous, et charger la poste du renvoi de nos livres. Tout nous froisse dans une ville où nous ne sommes plus rien, et nous n'avons encore rencontré personne qui nous dise pourquoi chaque chose a changé, depuis le cordonnier dans son échoppe, jusqu'à la servante du restaurant. »

Enfin un étudiant passa, qu'ils connaissaient. Pour le retenir, ils lui proposèrent une boisson rafraîchissante. L'adolescent maigre et porteur d'un lorgnon, mais refusé aux examens de licence, était venu passer son été en méditations juridiques.

« Eh bien ! quelles nouvelles ! lui dirent à voix jointes les deux amis.

— Mais... aucune ! Bien entendu, vous êtes au courant du scandale. Aix en a pour six mois de potins. On cherche maintenant les antécédents

du jeune homme. Cela devient un jeu de société... Comment! vous ignorez!... d'où venez-vous donc ?.. c'est inconcevable !.. Madame Lansky... vous savez, la nièce à Madame d'Esterel... la belle Thérèse !.. Madame Lansky s'est enfuie avec un étudiant bulgare! Il se nommait Armando Balastros; elle le connaissait depuis un mois à peine, et l'avait ramené, avant sa fugue, à une plus saine hydrothérapie et des complets luxueux ; (sa tenue laissait à désirer). Vous demandez des nouvelles !.. la ville en frémit encore! Madame d'Esterel est malade de chagrin, et s'est retirée à Paris, je crois. Qui eût pensé chose pareille! Si l'on pouvait citer une honnête femme, c'était bien Madame Lansky! Et puis... Armando Balastros! quel nom! Dans le cercle des exotiques, où, comme vous le savez, les Monténégrins et les Japonais fraternisent, il était célèbre pour son peu d'esprit et sa vigueur physique. Avec ça... embêtant!.. oh! comme la grêle en hiver! Il ne savait parler que d'étoiles, de fleur bleue... une romance quoi! D'ailleurs, il citait à tout bout de champ des vers de son pays!

— Et voilà! dit Renys, quand le gazetier les eut quittés. Et voilà! Ah! c'est charmant ! »

Tous deux en voulurent à Thérèse de s'être

éprise d'un bulgare après les avoir distingués ; alors, ils s'entretinrent de leur ancienne maîtresse, sans gêne, sans discrétion, en détail, comme de petits goujats.

« Partons, fit Villaines tout à coup ; ce trottoir est si blanc qu'il me brûle les yeux. Inutile d'appeler le garçon, j'ai déjà réglé. »

Ils se levèrent, et se prirent à marcher par les rues en attendant l'heure du train. Pour dire quelque chose, Renys demanda :

« Qui t'a donné cette belle rose que tu portes à la boutonnière, Jean ? »

Villaines répondit avec lassitude :

« Cette rose ?.. elle est très belle, en effet... La nuit dernière, je n'ai pas dormi chez moi. La *personne* me donna cette fleur, au départ ; sans doute son *monsieur* lui en avait fait cadeau la veille. Voilà-t-il pas une preuve de tendresse ! Je la garde parce qu'elle embaume, mais ai bien envie de m'en défaire. Jacques, mon ami, je n'accordais aucune importance à ces choses, mais il me semble que les amours de passage ne sont plus dignes de nous. Depuis que j'ai fréquenté le clown, je commence à me respecter. »

Ils étaient arrivés devant la petite église de Saint-Jean, dont, au coucher du soleil, ils avaient

souvent admiré la verrière toute sanglante.

A la phrase de Villaines, Renys ne répondit pas, puis tout à coup il prononça :

« Tu demandes la passion sincère ? et moi donc !... Allons voir notre vitrail, cela, au moins, sera resté beau ! »

Les saints flamboyaient toujours sous l'éclat de leurs nimbes. Point de chaises remuées. L'église était vide. Seule, une enfant regardait, bouche ouverte, l'image d'un apôtre. De la voûte semblait descendre comme une fraîcheur divine. Il flottait partout un parfum d'encensoir. Au fond, à gauche de l'autel, une statue du Christ était entourée de fleurs. Vers elle, les jeunes gens s'avancèrent. Sur les dalles, ils retenaient le bruit de leurs pas. Peu à peu, ils oubliaient dans ce calme l'agacement de l'après-midi. La troupe des petits faits qui les avaient froissés se dispersa.

La paix fut en eux.

« Ecoute Jean, dit Renys tout bas, puisque nous croyons suivre maintenant le chemin du bonheur, ou du moins que nous pressentons notre voie, ne serait-il pas bon de prier quelques instant ici ? Peut-être, si nous l'avions fait avant, notre inquiétude eût-elle été plus légère et plus consolée. »

Villaines hocha la tête. Naguère, dans sa

chambre, il avait imploré un beau Christ en ivoire, mais avec une ferveur si vite lassée ! Il se rappela les rosaces de son tapis ; elles étaient rouges et bordées d'un rouge plus sombre. Au milieu de sa prière, il s'était distrait à les compter. Il n'avait pu se recueillir. En serait-il de même aujourd'hui ?

Aux pieds de la statue, près de l'autel, on avait fait tout un banc de corolles. Jean regarda la face divine. Vers lui, elle souriait doucement. Alors, les larmes aux yeux, il prit la rose qu'on lui avait donnée, et la jeta parmi les fleurs.

Les deux amis baissèrent la tête. Quand ils sortirent, la petite fille était toujours là, bouche bée, devant l'image d'un apôtre, et semblait perdue dans une extase, ou une hébétude.

XXVI

ALLAH IBAREK FIK

Le désert est, pour une âme d'adolescent éprise de songes fiévreux, la meilleure toile de fond où broder des fleurs passionnées. La conscience s'y forme aisément. Jour et nuit, entre les oasis et les dunes, des insectes grincent un concert sans tonalité. Ce bruit, qui n'occupe pas, donne du repos à un esprit qu'effrayerait le silence, et l'on peut ainsi, loin des distractions de détail, voir surgir en soi des émotions toutes nues. Il est, en ces solitudes bruyantes, certaine ardeur qui plaît. Ceux qui surent visiter les sables lorsqu'ils brûlent encore sous le soleil, et quêter avidement un peu d'ombre à la fraîcheur d'une oasis, ont dû

dresser leur caractère et l'unifier avec force, à moins que leur cœur ne soit à tel point urbain que rien dans une nature austère ne puisse les ravir. D'ailleurs, même une ville est, en ces parages, merveilleuse, avec ses maisons mangées de lumière, et les palmiers qui lui font parfois une aimable ceinture. La muraille et l'arbre sont en effet, sous un soleil vraiment implacable, deux d'entre les plus belles choses qui soient au monde. Point ne se trouve de compromis où sur les pierres se plaquent les feuilles. Le lierre manque, et l'on n'a pas à regretter cette élégante maladie des murs, malgré les quelques proverbiales comparaisons qu'elle inspire. Crispés l'un devant l'autre, le roc et le feuillage rivalisent ainsi de précision. On en saisit tous les contours, et, si le roc paraît vraiment du roc, le feuillage semble du métal. Quand vient le crépuscule, cette fixité s'émeut, les maisons s'attendrissent en tons mauves, tandis que les arbres s'embuent de fraîcheur, puis, brusquement, la nuit tombe.

Ce fut pour Renys une jouissance de penser à découvrir l'Algérie, qu'aux voyageurs nul Baedecker ne peut enseigner. Il se révélerait les décors où, durant deux mois, sa solitude trouverait des ornements, et, baigné d'air pur, ayant beaucoup vécu, il se livrerait ensuite, sans

trop de peine, à la règle militaire, grise et numérotée.

Aussitôt le départ sonné, dès que les roches hautes où se blottissent les calanques eurent disparu, il oublia sa ville, l'esprit tendu vers un autre continent. Il comprenait déjà à quelle nouvelle école il allait étudier, et rien ne le choqua, sur le bateau, qui fut un rappel de voyage arrangé à coupons détachables. Septembre laissait encore en de tièdes Hollandes, les touristes qu'effarouche à l'ordinaire un paysage intense.

Quand, la côte africaine approchée, Bône fut, sous le soleil, l'apparition attendue, Renys cria de bonheur, et quand, au port grouillant, des arabes saisirent sa valise en un empressement salarié, il rit puérilement, comme fait un enfant à qui l'on montre une image haute en couleur.

A Constantine, où d'abord il se rendit, son désir d'intérêt nouveau trouva à se satisfaire. Cela le ravit que, sur ce roc massif, les colonnettes d'un palais fussent si frêles, telles des hampes de palmiers, et les oliviers de la plaine si tragiques. Il s'étonnait aussi quand un arabe se campait soudain en une pose héroïque longtemps soutenue. Le regard trouvait le temps de la goûter, et Jacques pensa que trop de frivolité se marque aux gestes d'Europe, où si, par

aventure, un homme prend une posture belle, il la change aussitôt pour rester en harmonie avec le sautillement de ses pensées.

Il n'eut point à se varier ainsi, et, dans le ravin à pic qui entoure la ville, entre deux murailles de roc où parfois un oiseau effrayé bat des ailes, il put laisser persévérer en lui et lentement fleurir, quelques émotions choisies que la beauté du lieu faisait naître.

Bientôt il se lassa de trop de vestons clairs, nettement européens, et, un soir où la lumière se vaporisait en couronne à la ville, partit, mais avec un regard en arrière et de la reconnaissance pour Constantine, grenade ouverte posée sur une pierre.

Dès qu'il fut arrivé à Biskra, il souhaita y rester. Une promenade dans un gouffre lui avait enseigné qu'il est oiseux de multiplier ses impressions et que seul importe d'en cultiver l'intensité. L'exemple donné par le pays tend à cette même méthode, offrant peu de détails, mais ceux-là suprêmes. Il comprit que cette lenteur manifestée en tout était non seulement belle, mais nécessaire. Il se décida sans peine à l'imiter, satisfait de passer un plus grand nombre d'heures à dormir, et les autres à lentement paresser.

L'*Hôtel de l'Oasis* n'avait qu'un petit nombre

de pensionnaires. Un commis-voyageur se manifesta quelque temps par une trop abondante et nombreuse loquacité. Il voulait frétiller et se démener comme s'il eût été en Europe ; de ce fait, il rentrait chaque soir réduit en charpie, ayant plus ou moins placé ses alcools, mais pestant, furieux, et jetant l'anathème à la face rouge du soleil dont les regards sont des brûlures. Au bout de trois jours, il s'alita, malade d'activité inutile, et ne parut plus jusqu'à son départ.

Il y avait encore à l'hôtel la femme d'un douanier de Tougourth. Elle était venue à Biskra faire ses couches. Pendant une semaine, elle encombra l'antichambre, affalée soudain en un fauteuil, pâle, défaite, et contant à qui voulait les péripéties de ses fécondités précédentes. Elle finit par gagner sa chambre et le gérant annonça le lendemain, avec un gros rire, que Madame Brugnat était heureusement accouchée d'un *superbe garçon.*

A ces êtres, Jacques ne fut redevable d'aucun agrément. La troisième pensionnaire l'intéressa davantage.

Il lui parla dès le premier jour pour le détail d'un livre oublié. Elle s'appelait Flossie Reynolds, était américaine, et voyageait par fantaisie, sans but précis, ni projet fixe, mais passionnée

d'un rêve, celui de voir de beaux paysages. Elle avait vingt-sept ans, et des peintres vénitiens devaient s'être usés à broyer l'or de sa chevelure.

Entre eux, il n'y eut ni premières joutes, ni rhétorique à préluder, simplement, un soir qu'ils causaient, Renys, secoué de passion, suivit l'exemple de la nature violente qui l'entourait, et, se penchant sur Flossie, lui dit un *Je vous aime* qu'il n'eût certes pas prononcé avec tant de conviction en d'autres climats.

L'amour s'était éveillé en lui avec éclat, tel un bruit de cymbales, et non par cette tendresse qui s'insinue dans le cœur comme des plaintes de violon ou des sons de flûte. La tête brouillée il dit encore :

« Je vous aime. »

Un vin de luxure lui montait au cerveau ; il était très ébouriffé et parlait d'une voix trouble.

Flossie le regarda longuement. Tous deux oubliaient, dans ce pays de braise, les prudentes conventions auxquelles, en Europe, on s'astreint. Leurs sentiments tendus avec force, ils les avouaient, sans les amoindrir de mensonges.

De sa main fraîche, elle lui caressa le front. Vraiment l'adolescence de Jacques triomphait ; elle était à ce degré où l'on ne pouvait désirer mieux. Sous l'exténuante chaleur, la figure du

jeune homme s'était émaciée ; il y avait en tout son aspect une vigueur plus sinueuse, quelque chose de plié. Pour le récompenser d'être si beau, la jeune femme, soudain blottie contre sa poitrine, lui donna jusqu'au fond de l'âme un baiser à lèvres ouvertes.

Il parut à Renys, en cet instant de bouches jointes, qu'il touchait au point extrême de sa jeunesse. Il pensa défaillir. Comment reconnaître mieux la pose abandonnée de ce beau corps ?

A dater de ce jour, ils ne sortirent plus que la nuit. Tandis que l'air brûlait sur toute la plaine, qu'à l'horizon les mirages se dessinaient en clair, que par les rues désertes le vent soufflait du feu, insoucieux de cet embrasement, dans la chambre aux persiennes closes, Jacques et Flossie étaient couchés côte à côte, tout le long du jour, nus comme des dieux. Ils dormaient, ou se livraient à des divertissements, et parfois buvaient quelques gorgées des fraîches boissons posées près d'eux.

Cette hygiène les occupait jusqu'au soir. Lassés, ils devenaient alors sentimentaux et trouvaient leur plaisir à parcourir les oasis. Le couple amateur d'ombres fut bientôt connu des arabes ; eux aussi ne sortaient guère qu'après le soleil couché, car on était au mois du Rha-

madan, temps de jeûne, fors la nuit. Jacques et Flossie en reçurent un accueil amical, ayant su leur parler comme à des pairs et s'intéresser patiemment à leurs discours.

Présentés par un officier au caïd de Sidi Okbah, celui-ci les invita à dîner en plein air. Le ciel, exténué d'avoir été trop bleu, s'adoucissait vers l'horizon. Le désert était sombre, seule une sebka brillait, miroir de sel qui reflétait la lune naissante, et la lune elle-même semblait un miroir de bronze haussé à la crête des dunes. Du mystère se prolongeait entre les palmiers, vers ce trou d'ombre d'où jaillissait, si frivole, la chanson d'un ruisseau, on entendait aboyer un chacal rôdeur, et, furieux, des chiens lui répondaient, puis se taisaient, puis hurlaient longuement, le museau tendu au ciel.

Dans la clairière, jonchée de pâquerettes que l'on dirait d'émail, huit arabes sont groupés autour du feu où rôtit un agneau. Grave, un enfant presque nu tourne la broche. A quelques pas, entravés sous un dattier, deux chameaux gloussent sourdement, et, là-bas, très loin, persiste, à demi évanouie, la lente lamentation des puisatiers qui creusent le sable en chantant. Peu à peu les bruits cessent, la nuit impose son prestige, et, quand le silence s'est fait plus étendu, il n'est où poser l'attention que

les étoiles sur le ciel fabuleux, les découpures ou quelque fugitif frémissement des palmes, et la flamme joyeuse, tordue, et jetant en sa danse un voile rouge aux figures des arabes qui, le menton dans la main, contemplent Flossie Reynolds.

Elle causait avec le caïd et l'émerveillait en contant ses années d'enfance parmi les oliviers de Sicile, et le voyage qu'elle avait fait en Louisiane.

« Oui, j'ai voulu voir l'endroit où j'étais née. C'est très loin d'ici, on n'y arrive qu'après des jours et des nuits passés à traverser la mer, une mer qui n'est jamais bleue. La maison paternelle est au milieu d'un jardin plein de fleurs, les allées sont bordées de tournesols, et, devant la porte, se dresse un grand arbre qui n'est jamais silencieux. »

Elle décrivait encore des pêches miraculeuses, des chasses, une tempête où elle avait cru mourir, et, à son retour, entre deux escales des Antilles, un vol d'oiseaux migrateurs abattu soudain sur le pont du navire. De temps en temps, elle se tournait vers Jacques, lui faisant comprendre d'un regard que ce récit n'était point pour les autres, et, la chanson de sa voix, Renys l'écoutait résonner en lui-même.

La nuit se prolongea. Les petites tasses de

café trop sucré étaient vides. L'enfant qui avait tourné la broche s'était endormi sur un burnous, les bras blottis sur la poitrine, comme s'il étreignait un songe. La fumée des cigarettes se dispersait sous une brise insensible. On ne parlait plus. Renys tenait une des mains de Flossie à la tiédeur des siennes. Bientôt ils se levèrent et voulurent partir car la lune était déjà basse. Alors le caïd leur dit :

« Je ne sais pas les souhaits de bonheur en français, mais un arabe, lorsqu'il veut espérer pour ses amis que le malheur ne les rencontrera pas sur le chemin, il dit :

« Allah ibarek fik. »

Et vers eux il dessina un geste comme de bénédiction.

Quelle influence eut sur les amants cette parole d'adieu !... Renys s'en irait bientôt, et ce serait fini de leur joie ! Alors ils voulurent accomplir le souhait de leur hôte en vivant double. Ils exaspérèrent leur fièvre, entassant le bonheur au cours des journées. Toute minute bouche à bouche ajoutait à leur trésor ; toute minute où ils ne se voyaient pas semblait un larcin. Ils en souffraient avec une rage d'avare. Plus que trois semaines... plus que quinze jours... plus que huit... et l'un l'autre s'énervaient de caresses.

Parfois Renys se prenait la tête dans les mains et songeait :

« Voyons ! je suis éveillé, je ne rêve pas, Flossie est bien dans la chambre voisine...

« Flossie !

— Jacques !

— Ce n'est rien, je voulais entendre ta voix. »

Et il se disait encore :

« Je ne connais rien d'elle ! rien que ses baisers et les récits qu'elle me fait ; je n'ose pas l'interroger, trop sûr qu'elle me répondrait à l'instant. Je lui ai raconté toute ma vie intime, mais elle !... Lorsque je lui propose de l'emmener avec moi, elle secoue doucement la tête et refuse... et pourtant elle m'aime !...

« Flossie, Flossie !

— Qu'y a-t-il, Jacques ?

— Dis-moi, chérie, pourquoi ne veux-tu pas me suivre quand je partirai ?

— Jacques, il faut me quitter où tu m'as connue. Nous sommes trop heureux ici pour être heureux ailleurs. Laisse, Jacques, laisse ces choses ! Tu cherchais un amour sincère, je te l'ai donné. Si je t'accompagnais, nous rentrerions dans le monde qui regarde, épie, discute. Du moins, sous ce ciel, nous sommes libres ; mais pas ailleurs. En France, tu m'aimerais moins que dans tout ce soleil ; peu à peu, je te

deviendrais une chaîne, et nos sentiments se flétriraient, comme mon corps.

— Ah tais-toi ! »

Et ne voulant plus rien entendre, Renys la prenait dans ses bras.

Souvent ils causaient de souvenirs récents :

« Te rappelles-tu les jours où nous sommes allés à Tougourth ? Les rues couvertes où l'on trébuchait contre des dormeurs, et ces jolis ânes blanchâtres et trop chargés qui les enjambaient avec délicatesse ?

— Quand le crépuscule venait, te rappelles-tu le cri que hurlait le muezzin, par quatre fois, et, soudain, comme le jeûne était fini, les petites flammes allumées au bout des cigarettes ?

— Te rappelles-tu cette femme qui a passé près de l'oasis, tenant son enfant sur le dos, et la lente mélopée qu'elle chantait ?

— Te rappelles-tu le soir où nous nous sommes baignés dans cette vasque fraîche, là-bas, du côté de la montagne ? Notre guide faisait le guet derrière la dune...

— ... Et sur le bord nous avons trouvé des lézards qui semblaient du sable vivant !

— Te rappelles-tu ?... »

Un jour vint pourtant où Renys dut partir. On était déjà aux derniers jours d'octobre.

Flossie l'accompagna jusqu'à Bône, et, quand elle lui dit adieu sur le pont du bateau, avec instance elle le supplia de ne rien conserver qui lui fût un souvenir.

« Bien-aimé, je veux disparaître complètement de ta vie, dit-elle, la voix tremblante d'émotion, jette même ce carnet que j'ai signé de mon nom. Adieu, Jacques, et que tes pensées soient joyeuses lorsqu'elles tendront vers moi. Nous nous sommes beaucoup chéris, mais on ne doit pas regretter les jours heureux, il faut leur sourire. Adieu, Jacques ! »

Et, l'embrassant, elle ajouta :

« Garde seulement de moi ce baiser. Adieu, bien aimé, je te redis le souhait de l'arabe :

« Allah ibarek fik. »

XXVII

L'HEUREUSE TRAVERSÉE

Sur le quai de Bône, l'image de Flossie devint falote, à contours tremblés, et disparut bientôt, fondue dans la vibration de l'air. A considérer ces lignes rayées aux feuillets de sa vie, Renys sentait sourdre en son cœur un besoin de sanglots. Il songea à des paroles que la jeune femme prononçait souvent :

« Il ne faut point regretter les heures joyeuses qui ont passé ; il faut se plaire à leur souvenir. »

Pour distraire sa tristesse qu'exaltait la large mélancolie de la mer, il relut les lettres reçues durant son voyage. Il les avait peu regardées, parcourues seulement, et jamais

reprises, l'esprit ailleurs, trop occupé de Flossie et de pensées d'amour.

C'était d'abord des nouvelles de ses parents, et, pour les lire, Renys mettait sa sensibilité en nouvelle posture. La vie de famille lui paraissait être chose à part, étrangère aux événements où son cœur et son cerveau trouvaient leur emploi. Il gardait pour les siens une affection tendre, jalouse, et comme retranchée ; mais quand il s'était pris à aimer Villaines autrement que d'un simple goût d'intellectuel, il avait voulu le faire participer à cette vie intime, et l'avait présenté à ses parents pour qu'une chaîne nouvelle le liât à son ami.

Sa mère se plaignait de son silence :

»... Les nouvelles que tu nous envoies sont si brèves, que nous en sommes réduits à celles que nous fournit Monsieur de Villaines. Il vient souvent nous voir, et je me demande vraiment pourquoi tu as tant tardé à nous le faire connaître. Nos campagnes sont proches, et ton père est en relations d'affaires avec le sien. Quelle manie as-tu donc de garder ainsi tes amis sous le boisseau ? Je te félicite d'avoir su gagner l'affection de celui-là, c'est un charmant garçon et il t'aime beaucoup !...

Renys lut ensuite quelques billets de sa sœur Louise. Ils étaient exquis, d'une délica-

tesse pleine de fraîcheur, et comme d'un charme parfumé. A cette grâce il sourit, et passa aux longues pages de Villaines. Il s'y arrêta plus longtemps. Jean lui donnait des nouvelles de leurs amis :

»... Je fréquente Aldi assidûment ; il est absorbé ces jours-ci par une *chantefable* précieuse. Quels délicieux moments j'ai passé à fourrager parmi ses vieux livres. Il me gronde souvent pour ma maladresse, car, en descendant les volumes de leurs rayons, je fais voler des nuages de poussière. Dans les caves de la bibliothèque, nous avons trouvé d'anciennes gravures que l'on croyait perdues. Il m'enseigne à les connaître, à les aimer, et ces heures studieuses, je souhaite les prolonger. Aldi tire toujours sa barbiche lorsqu'il est ému, il la tire souvent, car souvent nous parlons de toi. Cela fournit de douces paroles.

» Je viens de recevoir de Paris une lettre du clown, ardente, joyeuse, pleine d'adjectifs ! Je ne la fais pas suivre, puisque tu m'annonces ton retour prochain. Le directeur des Folies-Drouot est encore à la campagne ; dans quinze jours, François ira lui rendre visite. Son travail avance, il saute, il vole, il plonge, il jaillit, (quelle merveille !) et parle de ses muscles comme nous parlerions de nos livres. De plus,

Black fait le saut périlleux, tout comme son maître. C'est un événement.

» Herbillon évite son service militaire par un moyen vraiment imprévu. Il s'est fait réformer pour *maladie nerveuse* ! N'est-ce pas là un trait de surprenante ironie ? Il est toujours chez maître Velu, avoué, et pense y rester jusqu'au jour où il trouvera une position plus lucrative. D'entre nous, Charles est peut-être le seul à qui les études de droit aient marqué une carrière. Il s'y est enterré. Le voilà perdu. J'en ai quelque regret ; sa joviale rondeur et ses avis d'une précision si amusante nous manqueront souvent.

» Luttier, rentré des eaux, s'engage dans les hussards, plus élégants, n'est-ce pas ? et dont l'uniforme pince mieux la taille. Pour l'instant, on ne peut l'approcher. Ses ardeurs s'adressent à une petite bourgeoise dont le mari est employé au Comptoir d'escompte. Jusqu'à présent, elle est restée insensible. Il espère que la cruelle ne saura résister à son torse sanglé de drap bleu. Dans l'attente de son bonheur, il suit, il envoie des fleurs, il soupire, et ne sait m'entretenir que d'*Elle*. Cela est quelque peu monotone, et je préfère à Luttier amoureux notre ancien Luttier frivole. Jamais d'ailleurs il ne m'a parlé de la lettre que nous lui écrivîmes.

» C'est ainsi que tout notre petit monde se défait. Chacun s'attribue à des besognes personnelles. Finies, les causeries en commun et les veillées bruyantes ! finies, les promenades et les courses en bicyclettes ! fini, tout cela ! et, peu à peu, les lambeaux de cette année de jeunesse que nous avons vécue ensemble se dispersent au gré de ce vent qui souffle où il veut.

» De toi, je ne demande rien, puisque tu me dis être heureux, et ne m'étonne pas de tes lettres si peu longues, car, (par étourderie sans doute), tu écris parfois :

« *Nous* sommes sortis. *Nous* avons visité l'Oasis. »

» Et pourtant, jamais tu ne m'as parlé d'un compagnon.

» Cela fait que, par prudence, lorsque tes parents s'enquièrent de leur fils, je lis tes lettres et me garde bien de les montrer, car, avec un grand soin, et d'un air détaché, je corrige les pluriels ; mais, pour moi, la raison de ton bonheur s'éclaircit.

» Je travaille beaucoup, la tête pleine de projets, et ne me contente plus d'y songer, je tâche à les mettre en œuvre. Deux fois par semaine, je vais faire une visite à tes parents. Avec ta sœur, je cause de toi. Quelle délicieuse jeune fille !

» Souvent, quand j'entre dans le jardin, je l'aperçois qui lit un livre, assise sur une des chaises de la tonnelle, alors elle tourne la tête au grincement de la grille, se lève, vient vers moi, et me tend sa main, comme une fleur....

La nuit aux larges ailes se posait sur la mer. On n'entendait que le halètement de la machine et certaine musique mystérieuse que faisaient les flots. Renys se promena lentement sur le pont dans l'ombre accueillante. Il songeait à cette soirée où, devant la furie des choses, Villaines et lui avaient si puissamment exalté leur fièvre. Tous deux se plaisaient alors à des visions d'Apocalypse, et maintenant les flots ne criaient plus de colère, ils chantaient le repos. Jacques sentit que son âme, comme la nature, était tranquille.

« Flossie! s'écria-t-il d'une voix intérieure, Flossie! amoureuse maîtresse! tu marques la fin de mes tempêtes par un bel éclair doré! »

XXVIII

ILS CARESSENT LEURS SONGES

Le sergent Berganini entra dans la chambrée, fit claquer la porte, poussa un juron, puis cria, la voix colorée d'un ineffable accent corse :

« Michon et Reboul, allez nettoyer l'escalier de la onzième. Bridet, on vous demande au bureau. Maillan, vous aurez deux jours de consigne pour avoir laissé traîner votre pantalon de treillis au lavoir. Villaines, Blanc, Renys, aux patates ! Rompez, on vous attend. »

Et il ajouta, par habitude :

« Qui m'a foutu des chameaux pareils ? »

Il y eut un murmure affairé. Maillan qui était gros et lourd expliqua longuement, avec des gestes ventrus, le cas du pantalon oublié. Michon et Reboul sortirent avec un balai et la boîte à ordures, et Blanc se livra à une recherche

vaine de son couteau. Tardant à le trouver, il en prit un derrière le paquetage d'un camarade absent, puis, ayant déniché une croûte sur la planche à pain, il descendit dans la cour de la caserne.

Villaines, Renys et une douzaine d'autres soldats étaient déjà assis en rond autour d'un sac d'où croulaient des pommes de terre. Il ne leur déplaisait pas de faire la corvée des patates; faute de mieux, ils goûtaient assez ce repos de quelques instants, où l'on pouvait causer en plein soleil, et les mains occupées d'un travail facile.

Il fut d'abord question d'un nouveau lieutenant dont l'humeur paraissait orageuse; on parla d'avancement, des punitions infligées durant la semaine, et du café, trop allongé d'eau ce matin-là.

Les deux amis étaient assis un peu à l'écart. Bientôt leurs pensées s'abstinrent de la discussion, et ils causèrent à mi-voix, ne s'interrompant que pour jeter les pommes de terre pelées dans une casserole que Jean venait d'apporter de la cuisine.

« Je viens de recevoir des nouvelles du clown blond, annonça Villaines, faute de temps je n'ai pu t'en parler encore. Quand tu remonteras à la chambrée, prends la lettre, elle est pour

nous deux, bien entendu. Je l'ai laissée dans la poche de mon bourgeron. Figure-toi que le pauvre garçon, ayant gagné quelque argent, nous renvoie la somme que nous lui avions donnée pour ses trapèzes. A ce sujet, il a de charmantes phrases. Il ne veut nous devoir que des bienfaits moraux; je te cite ses paroles :

« Ceux-là, dit-il, je ne vous les paierai jamais. »

« Comme tu vois, il exagère; mais, au cours de ses douze pages, à côté des bénédictions accumulées sur nos têtes, et de la chronique des gestes qu'a faits Black, il se trouve de très délicats détails de sentiment dont j'ai été fort touché. Ce garçon nous aime beaucoup.

— Parle-t-il de ses démarches? demanda Renys.

— Je voulais te garder la joie d'en lire le récit, et de voir avec quelle force comique il raconte sa visite au directeur des Folies-Drouot. Ses démarches? elles ont réussi au delà de toute espérance! Ma lettre semble avoir facilité les choses. C'est bien la seule fois que j'aie rendu service à quelqu'un! J'en suis amplement récompensé. Allons, Jacques, je ne veux pas différer la nouvelle : le clown blond a signé un excellent engagement pour cet hiver.

— Ah!... il a signé.... » fit Renys.

Sa voix était comme indifférente, mais il laissa tomber une pomme de terre et faillit se couper.

« Ainsi, le voilà heureux, murmura-t-il. Il a atteint le but si puissamment voulu. Ce premier succès me touche profondément. Jean, ne penses-tu pas que son idéal de beauté acrobatique vaut bien le nôtre ? »

Et sans attendre la réponse, Jacques se livra aux méandres de son rêve.

« Nous avons créé du bonheur », se disait-il.

De cela, il ressentait un plaisir neuf, et se livrait à le considérer. Faire du bien, soulager des souffrances, n'était-ce pas une volupté vraiment excellente, et qui valait qu'on y dédiât sa vie ? et cette joie qui avait passé en lui comme une eau de fleuve, combien peu d'aventures au long de sa jeunesse la lui avaient donnée ! Oui, les derniers mots de la lettre qu'Aldi lui avait écrite marquaient à présent leur empreinte :

« Allons, Jacques, sois un homme ! »

Oui, le dernier adieu de Flossie sur le quai de Bône était significatif ! C'était le crépuscule d'une adolescence ; voici que pointait l'aube d'un âge d'homme. Thérèse, la vie d'étudiant, et jusqu'à cette lointaine Hélène, quelle brume les entourait ! Et l'existence parut à Renys très bonne, très joyeuse, toute occupée à calmer des douleurs, à tarir des larmes, à créer des sourires. Son âme prochaine, son âme bientôt présente serait une âme charitable et forte !

Pour ces pensées, il voulut quêter l'approbation de Villaines, mais Jean, lui aussi, était perdu en un songe heureux.

Louise... cinq jours qu'il ne l'a vue!... Il s'en plaindrait presque si le souvenir lui restait moins vif du clair visage. Cinq jours!... Villaines soupira, mais le soupir se fit heureux au rappel de leur dernière entrevue.

Dans le jardin d'automne, ils s'étaient promenés tous deux. Seules restaient en fleurs quelques roses, mais dans leurs ferventes corolles semblait se résumer toute la splendeur des saisons mortes.

Elle en avait cueilli une en sortant de la tonnelle, là, près de l'endroit où l'allée faisait une courbe. Se souviendrait-il bien, jusqu'à leur prochaine rencontre, de tous les détails de cette après-midi? Ce serait si affreux de vivre une heure en ayant oublié fût-ce la moindre des paroles de la bien-aimée, le plus fugitif de ses gestes! Cette rose, elle l'avait mise à son corsage, puis elle s'était plue à dire quelques paroles, si douces, si chantantes (il se réjouissait d'en garder le timbre à sa mémoire); elle lui avait fait admirer le déclin du soleil qui brûlait entre les arbres, et certains nuages d'une pourpre exquise dont le couchant était jonché. Et, quand il avait voulu partir, elle avait poussé

la grille du jardin. Oh ! le bruit de cette grille ! ce grincement aigu et douloureux ! Louise... oh ! la chère souffrance de ne plus la voir ! oh ! l'amer plaisir de penser toujours à elle, elle absente !

Renys regarda son ami.

« A qui penses-tu ? dit-il soudain.

— A qui ?... »

Mais le sourire de Jacques était si affectueux et si doux, que Villaines jugea superflu de répondre.

La pile des pommes de terre avait disparu. Il ne restait que des épluchures. Les soldats, pour la plupart, étaient retournés à la chambrée.

« Hé ! là-bas ! les bleus ! à l'exercice ! Qu'avez-vous à vous regarder comme deux poules qui auraient trouvé un couteau ? »

Le sergent passa, tel un cyclone, un petit cyclone point méchant, mais qui ferait beaucoup de bruit.

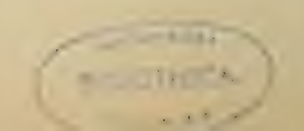
« Allons manier nos fusils, dit Renys, c'est une agitation très philosophique ! »

Biskra, 1897.

Tyn-y-Graig, 1899.

TABLE

Chartres. — Imp. Garnier



MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes, Critique, Littérature étrangère, Portraits, Dessins et Vignettes originaux, Revue du mois internationale.

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Albert Prieur.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Pierre de Bréville
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'Art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : George Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zùccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow.
Lettres néerlandaises : Alexandre Cohen.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Otokar.
Lettres hongroises : Zrinyi János.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an	20 fr.	Un an	24 fr
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

Imp. C. Renaudie, 56, rue de Seine, Paris.


CE
a39003 003354270b
CE PQ 2613
.I3P4 1900
COO GILBERT DE V PETITE ANGCI
ACC# 1234962

